

Delly
Elfrida Norsten



BeQ

Delly
Elfrida Norsten

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 229 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes
Esclave... ou reine ?
L'étincelle
L'exilée
Le rubis de l'émir
La biche au bois
Aélys aux cheveux d'or
L'orgueil dompté
La maison des Rossignols
Le sphinx d'émeraude
Bérengère, fille de roi
Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Ce roman fait suite à :

Le roi de Kidji.

Numérisation :

Romance en ebook.

Relecture :

Jean-Yves Dupuis.

Première partie

1

De Melbourne, Elfrida avait écrit à M. Charlier pour lui demander l'hospitalité, en lui racontant succinctement ses aventures. Sa lettre arriva un matin où tout l'hôtel se trouvait en grand remue-ménage, la jeune M^{me} Charlier donnant ce jour même une soirée... On la remit aussitôt à M. Charlier père qui, en la lisant, laissa échapper de sourdes exclamations :

« Pauvre ami !... Pauvre petite !... Quelle aventure ! » Après un long moment de réflexion, il sonna et donna l'ordre qu'on avertît son fils de venir lui parler.

Depuis trois ans, le banquier, atteint d'une paralysie du côté gauche, avait cédé à un neveu son importante maison, dont Marcel, tout occupé de recherches scientifiques, ne se souciait pas d'assumer la direction... Chez ce brave garçon blond, de mine bonasse, on ne retrouvait rien de

l'esprit d'initiative, de la décision, qui caractérisaient la nature paternelle. M. Charlier avait pour son fils unique une affection quelque peu despotique, et c'était lui qui avait décidé ce mariage avec Jeanne d'Esclampes, dont le caractère autoritaire, les goûts mondains, lui semblaient devoir contrebalancer l'indolence et la sauvagerie de Marcel.

– Je t'ai fait appeler, mon enfant, pour te faire part d'une nouvelle stupéfiante, expliqua le banquier. Tu te souviens, n'est-ce pas, de mon ami Valdemar Norsten ?

– Celui qui fut condamné pour l'assassinat de M^{me} Serdal, la sœur de Raymond de Faligny ?... Je le crois bien ! J'avais seize ans alors, et j'ai suivi dans les journaux les péripéties du procès avec d'autant plus d'intérêt que vous étiez appelé à témoigner en faveur de l'accusé... Celui-ci s'évada, et l'on n'en entendit plus parler, non plus que de sa fille... Je me souviens même fort bien de lui et de la petite Elfrida, qui furent nos hôtes pendant quelques mois, avant de s'installer en Provence.

– Eh bien ! je viens de recevoir une lettre d'Elfrida Norsten !

– Par exemple !... Depuis dix ans qu'ils n'ont pas donné signe de vie !

– Elle me raconte l'étonnante aventure qui leur est survenue... Norsten, avec sa fille et ses serviteurs, s'était embarqué pour la Nouvelle-Guinée. Arrivés là-bas, tous sont faits prisonniers par une peuplade de l'intérieur. Mais au bout de peu de temps, Norsten subjugué si bien ces Ogeroks, qu'ils le nomment leur roi... Tout va bien pendant dix ans. Mais voilà qu'au bout de ce temps, mon pauvre ami vient à mourir, et sa fille, ses compagnons – Elfrida mentionne d'autres Européens prisonniers comme eux – ne se sentent plus en sûreté. Ils réussissent à s'enfuir, non sans passer par de grands périls... Et Elfrida m'annonce qu'obéissant au désir de son père, elle vient se mettre sous ma protection.

– Ah ! mais oui, quelle aventure, en effet !... Et qu'allez-vous faire, mon père ?

– Mais lui donner la plus large, la plus affectueuse hospitalité, pauvre chère enfant !...

Prie ta femme de lui faire préparer un appartement. Elle amène avec elle sa servante Katarina et un ancien pêcheur provençal, un brave garçon qui leur a rendu de grands services.

– Quand doit-elle arriver ?

– D'un jour à l'autre, probablement. Il est possible que sa lettre la précède de très peu.

– Eh bien ! je vais prévenir Jeanne à l'instant... Oui, évidemment, nous ne pouvons faire autrement que de l'accueillir aussi bien que possible... d'autant plus que vous étiez persuadé de l'innocence de son père !

– J'aurais cru à la culpabilité de n'importe qui au monde plutôt qu'à celle de Norsten !... Tout, en effet, en cette nature, était noblesse, probité, parfaite élévation d'âme. Et du reste, nul, au cours du procès, n'a pu démontrer quel intérêt il aurait eu à commettre ce crime... Ah ! oui, oui, aujourd'hui comme autrefois, je crois à l'innocence de ce bien cher ami !

Quelques instants plus tard, Marcel Charlier entrait dans le boudoir où sa femme achevait de

donner quelques instructions au fleuriste-décorateur.

– Eh bien ! qu’y a-t-il ? demanda Jeanne.

À l’ordinaire, les jours de réception, Marcel se confinait dans les pièces du second étage, où il avait établi un laboratoire et une salle de travail. Il n’en sortait qu’au moment de passer son habit pour aider sa femme à faire les honneurs de la demeure... Aussi Jeanne se montrait-elle fort surprise de le voir apparaître.

– J’ai une communication à vous faire de la part de mon père, ma chère amie.

– Une minute, je vous prie... Monsieur Butin, la chose est bien entendue ? Des azalées roses sur la scène, et quelques palmiers, ou des dracænas. Vous verrez ce qui donne le meilleur coup d’œil... D’ailleurs, j’irai en juger moi-même tout à l’heure.

Le fleuriste s’inclina et sortit du boudoir... Jeanne, en se renversant contre le dossier du fauteuil sur lequel elle se trouvait assise, dit avec un soupir :

– Je n'en puis plus !

Marcel ne parut pas s'émouvoir de cet excès de fatigue. Marié depuis quelques mois seulement, il savait déjà à quoi s'en tenir sur la capacité de résistance qu'offrait l'organisme de sa femme dès qu'il s'agissait de mondanités.

– Faites-vous aider davantage, mon amie, répliqua-t-il placidement.

Jeanne leva au plafond ses bras maigres qui sortaient d'une large manche de dentelle.

– Ah ! que voilà bien une réponse masculine !... Comme si quelqu'un pouvait, efficacement, remplacer une maîtresse de maison !... Voyons, qu'aviez-vous à me dire ?

Et prenant une glace à main posée sur une petite table, près d'elle, la jeune femme s'examina, rectifia une frisure des cheveux noirs, secs et ternes, qui couvraient presque complètement le front bas... Elle avait des traits assez réguliers, mais le teint jaune, des dents petites mais mal rangées, des yeux gris sans douceur. Sa physionomie manquait totalement de

charme, décelait une nature froide, obstinée, orgueilleuse. Il existait chez elle une certaine distinction de race, mais aucune grâce dans l'allure, dans les mouvements de son long corps maigre, qu'elle ornait de fort élégantes toilettes et parait de bijoux, d'ailleurs avec goût et discrétion.

– Eh bien ! ma chère Jeanne, mon père vient de m'annoncer que nous allions avoir un hôte.

Jeanne, en passant le doigt sur les sourcils clairsemés qu'une « sève sourcilière » renommée ne parvenait pas à faire épaissir, demanda avec indifférence :

– Qui donc ?

– La fille d'un de ses amis, maintenant orpheline... M^{lle} Elfrida Norsten.

– Ah !... Je ne lui en avais jamais entendu parler !

– Vous étiez trop jeune, il y a dix ans, pour avoir gardé le souvenir du procès Norsten, au cours duquel mon père fut appelé à témoigner... Le docteur Norsten, qui habitait alors en

Provence, près de la propriété des Faligny, fut accusé d'avoir assassiné M^{me} Serdal, née Aurore de Faligny.

Cette fois, Jeanne abandonna l'examen de sa figure et redressa la tête.

– Ah ! mais... attendez donc !... oui, je me souviens d'avoir entendu parler de cela ! Nous sommes un peu cousins des Faligny, comme vous le savez, et la nouvelle de ce meurtre causa chez nous quelque saisissement... Est-ce que cet homme ne fut pas condamné aux travaux forcés ?

– Oui, et il réussit à s'évader. Il est mort dernièrement en Nouvelle-Guinée, après d'incroyables aventures, et sa fille, ayant pu s'enfuir, vient demander la protection de mon père.

Jeanne posa la glace près d'elle et se souleva à demi sur son siège, en attachant sur son mari un regard durci.

– Alors, c'est la fille de ce forçat que M. Charlier songe à accueillir ?

– Mais, ma bonne amie, le docteur Norsten

était innocent... Mon père, qui le connaissait bien, en est absolument persuadé.

– Comme Raymond de Faligny, lui, était persuadé de sa culpabilité... Au reste, innocent ou non, il n'en a pas moins été condamné, et tant que ce jugement subsiste, on ne peut voir en cet homme qu'un forçat en rupture de bague. Voilà ce qu'il importe de bien établir... Or, il me paraît difficile d'admettre que M. Charlier songe à nous donner comme commensale une jeune personne dont le nom est aussi taré... une personne dont il ne connaît à peu près rien, car elle devait être fort jeune au moment de l'affaire. Ainsi donc, elle peut être la pire des créatures... avoir hérité des mauvais instincts paternels...

Marcel leva les épaules avec impatience.

– Ah ! bien, je n'avais pensé à tout ça !... Vous autres femmes, vous allez toujours chercher midi à quatorze heures ! On verra bien ce qu'elle est, cette jeune fille ! Mon père n'est pas obligé de la garder, si elle lui déplaît... Et il n'aura pas, en tout cas, à lui donner de subsides, car elle doit avoir de la fortune. Le docteur Norsten était

riche, et ses revenus se sont accumulés depuis dix ans.

Jeanne riposta sèchement :

– Je ne puis empêcher votre père de commettre cette sottise... Mais je vous le déclare franchement, il me sera impossible de témoigner à cette jeune fille autre chose qu'une stricte politesse. Ainsi donc, que M. Charlier ne compte pas sur moi pour m'occuper d'elle en quoi que ce soit. Elle sera l'hôte de mon beau-père, mais pas la mienne... C'est compris, Marcel ?

– Eh ! oui, parbleu ! On ne vous demande pas davantage, ma chère amie... Vous vous chargerez cependant de lui faire préparer un appartement ?... Car elle peut arriver d'un moment à l'autre, paraît-il.

– J'irai m'entendre avec votre père à ce sujet. Mais, vraiment, je n'avais pas encore besoin aujourd'hui de ce surcroît de besogne !

À cet instant, un domestique apparut au seuil du boudoir, annonçant :

– M^{me} Barnett vient d'arriver, madame.

– Bien. Faites-la entrer ici.

– Qui ça, M^{me} Barnett ? demanda Marcel.

– Une charmante artiste américaine qui m’a aidée à monter ma comédie de salon et doit y jouer le principal rôle.

– Où donc avez-vous connu cette cabotine ?

M^{me} Charlier fronça les sourcils.

– Elle est très comme il faut, très femme du monde... M^{me} de la Bargerie la reçoit et me l’a vivement recommandée.

– Oh ! cette vieille toquée de la Bargerie recommanderait le diable en personne, pourvu qu’il ait l’habileté de la flatter et surtout de lui faire compliment de son éternelle jeunesse ! Si vous n’avez que cette référence-là...

Un geste impérieux de Jeanne l’interrompit... On entendait un bruissement de soie, et presque aussitôt apparut une jeune femme vêtue avec une élégance de fort bon goût. Elle ne paraissait pas avoir plus de trente ans, grâce à quelques artifices qui conservaient à son joli visage l’apparence d’une grande fraîcheur. Des cheveux d’un blond

vif moussaient autour du front, en s'échappant d'une coquette petite capote de paille bise garnie de velours noir et de groseilles. Les yeux, d'un bleu doux, étaient pleins de charme câlin, comme la voix qui prononçait :

– Je viens peut-être un peu tôt, madame ?

– Mais pas du tout ! Les acteurs m'ont promis d'être ici à dix heures pour cette dernière répétition... Marcel, M^{me} Barnett, dont je vous parlais tout à l'heure... Je disais précisément à mon mari, madame, que j'avais la grande satisfaction de vous avoir comme principale interprète de mon œuvre.

M^{me} Barnett s'inclina, en souriant gracieusement.

– C'est un plaisir pour moi, et d'autant plus grand que les qualités littéraires de cette petite pièce sont remarquables... N'est-ce pas votre avis, monsieur ?

– Moi ?... Hum... je ne sais... Je vous avoue que je ne l'ai pas lue.

Jeanne lui jeta un coup d'œil passablement

dédaigneux.

– Mon mari ne s'intéresse qu'aux questions scientifiques ; aussi n'ai-je pas voulu lui donner l'ennui de lire cette comédie, ce qu'il aurait fait par pure politesse.

Et interrompant Marcel, qui protestait mollement :

– Si, si, je le sais, mon ami... et je ne vous en tiens pas rancune, soyez-en assuré... Allons, à tout à l'heure. Dès que j'aurai un moment de liberté, je donnerai les ordres au sujet de cette jeune fille qu'attend votre père.

– Oui, je vous prie, Jeanne... Ah ! j'oubliais de vous dire qu'elle amène avec elle deux personnes : sa servante et un homme, un ancien marin qui a rendu de grands services à son père et à elle, dans les mauvais moments qu'ils ont passés autrefois.

– Bon, il ne manquait plus que cela !... Sait-on qui sont ces gens ? S'entendront-ils avec nos domestiques ?

– Eh ! nous le verrons bien ! La servante

Katarina, et le mari de celle-ci, ont vécu autrefois quelques mois ici, pendant le séjour qu'ils firent avec leur maître et leur jeune maîtresse, alors enfant. C'étaient, je m'en souviens, des gens très corrects, avec lesquels personne n'a eu de désagréments.

– Mais l'autre ?... ce marin dont vous parlez ?

– Ah ! celui-là, j'ignore ce qu'il est !... Ce sera à voir, comme je vous le disais tout à l'heure.

Sur ces mots, Marcel salua M^{me} Barnett et quitta la pièce, heureux d'échapper à de nouvelles objections et mâchonnant entre ses dents :

« Elle n'aura peut-être pas toutes ses aises avec ma femme, la jeune fille !... Mais, après tout, rien ne la forcera à rester ici. »

Restée seule avec l'actrice, M^{me} Charlier, d'un geste aimable, indiqua à celle-ci un siège près d'elle.

– Voyons, madame, en attendant nos acteurs, donnez-moi des nouvelles de votre jolie belle-fille !... Est-elle toujours aussi souffrante ?

M^{me} Barnett prit un air de douloureuse

componction.

– Hélas !... oui, à peu près. Elle semble minée par l'anémie... ou peut-être par quelque souffrance morale.

Une lueur de curiosité brilla dans le regard de Jeanne.

– Une souffrance morale... C'est-à-dire une peine de cœur, probablement ?... Le coupable ne serait-il pas, comme je l'ai entendu chuchoter, mon beau cousin de Faligny, qui avait entrepris de la prendre pour modèle d'une statue de Diane et puis la laissa tout en plan, un jour, pour s'en aller en Papouasie avec l'un de ses amis ?

M^{me} Barnett soupira :

– Je ne puis le nier ! M. de Faligny, par distraction d'artiste et de grand seigneur, s'est plu à compromettre ma fille, à se faire aimer d'elle... et quand j'ai voulu lui faire reconnaître ses torts, il s'est montré d'une arrogance, d'une hauteur sans égales... Depuis lors, ma pauvre Dinah souffre et dépérit...

À ces mots, M^{me} Barnett porta à ses yeux un

mouchoir parfumé.

– Oui, c’est vraiment désolant, dit Jeanne du bout des lèvres.

Elle ne semblait aucunement émue, et ce fut d’un ton sarcastique, nuancé d’âpreté, presque, qu’elle ajouta :

– Raymond de Faligny n’en est pas à sa première victime. C’est un être orgueilleux, dur et incapable, je le crois, d’aimer réellement personne d’autre que lui-même.

– Je pense, en effet, que vous le jugez bien... Est-il toujours en Nouvelle-Guinée ?

– Je l’ignore, nous n’en avons aucune nouvelle... Tiens, mais, à propos de Nouvelle-Guinée... mon mari vient précisément de m’annoncer que son père attendait une personne venant de cette île océanienne. Qui sait ! Peut-être aura-t-elle rencontré là-bas M. de Faligny... qu’elle a connu autrefois, d’ailleurs.

– Ah ! vraiment ?... Oui, c’est chose possible !... On fait de si étonnantes rencontres, en voyage !... Cette personne est une de vos

connaissances, madame ?

Jeanne riposta dédaigneusement :

– Oh ! non, pas des miennes !... Son père était l'ami de mon beau-père, qui se croit obligé d'accueillir cette jeune fille orpheline, en dépit de circonstances fort ennuyeuses... fort désagréables...

M^{me} Charlier ne s'expliqua point davantage. Mais M^{me} Barnett ne se souciait probablement guère d'en savoir plus long à ce sujet, car elle ne chercha pas à maintenir la conversation là-dessus... D'ailleurs, presque aussitôt, commencèrent d'arriver les jeunes femmes et jeunes gens qui devaient jouer un rôle dans la comédie, œuvre de M^{me} Charlier. Parmi eux se trouvait Roger de Nardel, toujours vêtu avec la dernière élégance, et qui, dès le seuil du boudoir, s'écria :

– Une nouvelle, mesdames !... Vous allez voir réapparaître à l'horizon un astre depuis quelque temps disparu !

– Qui cela ? demanda négligemment M^{me}

Charlier.

– Eh ! mais Faligny !... mon ami Faligny, votre idole, votre héros, mesdames !

Plusieurs voix féminines s'exclamèrent :

– Quoi, il est revenu ?

– Pas encore à Paris, mais en Provence. Tout à l'heure, j'ai rencontré Martellier, de passage ici avant de gagner la Normandie. Nous n'avons pu causer qu'un moment, car il allait prendre son train à Saint-Lazare. Mais il paraît qu'ils ont eu des aventures extraordinaires !... Faits prisonniers par cette peuplade dont ils allaient explorer le pays, ils n'ont pu s'enfuir qu'avec de grandes difficultés, ainsi que d'autres Européens qui se trouvaient – mais depuis plus longtemps – dans la même situation.

– J'espère que M. de Faligny nous racontera ses aventures ! s'écria une grande jeune femme blonde, veuve depuis deux ans, qui avait fait naguère à Raymond les plus significatives avances et ne niait point qu'elle fût fort éprise de lui.

– N’était-il pas question d’un Blanc qui gouvernait cette peuplade ? dit un des jeunes gens.

– Oui... et il serait mort, d’après ce que j’ai compris. Alors les autres ne se sont plus trouvés en sécurité... et, bien vite, ils ont pris la poudre d’escampette !

– Ce sera fort intéressant d’entendre ce récit ! fit observer M^{me} Barnett. Y avait-il des femmes, parmi ces Européens ?

– Oui, deux, m’a dit Martellier... Il nous expliquera cela plus tard, quand nous le reverrons.

– Peut-être... bien que, d’après Martellier, il ait manifesté l’intention de demeurer assez longtemps dans sa demeure provençale.

– Ce ne doit pourtant pas être bien gai, tout seul, dans ce logis qui lui rappelle un si lugubre souvenir !

Cette réflexion était faite par M^{me} de Clairvaux, la jeune veuve blonde.

Nardel hochla tête.

– Oui, sa pauvre sœur... Quelle dramatique histoire !... et dont, en réalité, on n’a jamais su le fin mot.

M^{me} Barnett regarda le jeune homme en levant légèrement ses sourcils blonds en signe de surprise.

– Comment ?... J’ai lu autrefois les comptes rendus de cette affaire, et il me semblait qu’il n’existait aucun doute sur la culpabilité de ce docteur... comment donc ?... Norsten, je crois !

– Oui, Norsten, c’est cela... Évidemment, puisque Raymond l’avait reconnu... puisque d’autres charges s’ajoutaient à cela... Mais je me souviens qu’à cette époque j’ai entendu un ami de mon père, vieux magistrat d’esprit chercheur et réfléchi, déclarer qu’à son avis le docteur Norsten était victime d’une machination très habilement montée.

– Oh ! mais, c’est du roman, cela ! s’écria M^{me} de Clairvaux. Et comment expliquez-vous que M. de Faligny ait reconnu... ?

– Hallucination... ou bien l’existence d’un

sosie...

Un rire léger, ironique, s'échappa des lèvres de M^{me} Barnett.

– De plus en plus romanesque, monsieur de Nardel !... Un sosie !... Et les ennemis supposés de ce docteur Norsten, après l'avoir découvert juste à point, l'auraient décidé à jouer ce rôle terrible... et périlleux, puisqu'il y risquait sa tête !... Tout cela dans quel but ?

– Mais pour exercer sur lui une vengeance effroyable !... Car nous imaginons tout ce que dut souffrir cet homme, s'il a été accusé injustement... et ce qu'il aurait souffert par la suite, au bagne où l'envoyait sa condamnation. Oui, vraiment, c'était là une vengeance raffinée... telle que l'idée peut en exister dans certaines âmes terriblement haineuses et perverses.

– Ce sont là des suppositions... et le fait réel, c'est que la justice a trouvé les preuves assez fortes pour condamner cet homme.

– Certes, elles le sont, en effet, je le reconnais volontiers... Mais ceux qui connaissaient bien le

docteur Norsten ont été unanimes à le déclarer incapable d'un acte de cette sorte. M. Charlier, tout particulièrement, a porté sur ce point un témoignage fort énergique...

Jeanne, qui écoutait cette conversation en battant le tapis d'un pied nerveux, interrompit avec quelque impatience :

– Oui, mon beau-père n'a cessé de le tenir pour innocent... Mais nous perdons notre temps en conversations oiseuses, et il nous reste tant à faire ! Vite, à la répétition !

2

Un peu avant midi, M^{me} Barnett quitta l'hôtel Chalié et monta dans le fiacre qui l'attendait. Pendant le trajet de l'avenue de Messine à sa demeure, elle parut absorbée en des pensées probablement fort graves, car un pli profond se formait sur son front blanc et uni... En entrant dans le vestibule de son appartement, elle demanda à la femme de chambre qui lui ouvrait la porte :

– Monsieur est-il rentré ?

– Oui, madame, mais il est reparti en disant qu'on ne l'attende pas pour commencer à déjeuner, car il sera peut-être en retard.

En réprimant un mouvement de contrariété, M^{me} Barnett ordonna :

– Et bien ! servez dans un quart d'heure.

Quand elle eut quitté ses vêtements de sortie,

elle gagna le petit salon, pièce élégante, garnie d'assez beaux meubles, de draperies soyeuses, de bibelots nombreux, dont quelques-uns d'assez grand prix... Assise dans un fauteuil bas, Dinah tenait à la main un livre qu'elle ne lisait pas. À l'entrée de sa belle-mère, elle leva languissamment la tête, montrant un visage amaigri, d'une blancheur top diaphane, des yeux tristes sous lesquels se dessinait un cerne bleuâtre. M^{me} Barnett s'approcha d'elle et mit un baiser sur son front.

– Ton père n'est pas encore rentré, paraît-il, chérie ?

– Non, pas encore, maman... Il a été obligé de sortir à nouveau pour une affaire, m'a-t-il dit... Votre répétition s'est bien passée ?

– Pas trop mal, quoique, parmi ces amateurs, certains soient à peine passables... M^{me} Charlier en particulier, ne vaut rien dans son rôle. La pièce est d'ailleurs mal faite et n'a aucune valeur littéraire.

– Alors, ce sera un four ?

M^{me} Barnett laissa échapper un petit rire d'ironie.

– Bah ! Les hôtes de M^{me} Charlier l'applaudiront comme si elle était un chef-d'œuvre ! C'est tout ce qu'il faut pour satisfaire les prétentions de cette jeune femme, vaine et peu intelligente au fond... Allons, ma petite Dinah, viens déjeuner, car nous ne savons à quelle heure ton père rentrera.

Dinah se leva, du même air languissant, et suivit sa belle-mère à la salle à manger. Elle mangeait à peine, en dépit des tendres objurgations de M^{me} Barnett, et n'accordait à la conversation de celle-ci qu'une attention polie, mais quelque peu distraite. On la sentait indifférente à tout, lassée de corps et d'âme. Et un vague sourire apparut à peine au coin de ses lèvres pâles quand son père, arrivant au milieu du repas, posa près d'elle un énorme bouquet de violettes de Parme, sa fleur préférée.

Tout en déjeunant à son tour, Nathaniel Barnett parla de choses et d'autres, interrogea sa femme sur la répétition à l'hôtel Charlier...

Parfois, il jetait un coup d'œil soucieux vers Dinah, qui restait silencieuse et distraite. Quand il se leva de table, il caressa la joue pâle en demandant :

– Et bien ! vas-tu sortir aujourd'hui, petite ?

Elle secoua négativement la tête.

– Cela ne me dit rien du tout, papa.

– Au moins, iras-tu ce soir chez M^{me} Charlier ?

Dinah étouffa un soupir d'ennui.

– Oui, puisque ma mère le désire beaucoup.

– Parce que je veux te distraire, mignonne, dit Louisa Barnett en se penchant pour embrasser la jeune fille. Il n'est pas bon de t'absorber ainsi en tes pensées, de faire la petite sauvage... Bien au contraire, fais ton possible pour oublier celui que tu ne dois plus maintenant que détester... celui dont tu dois chercher à tirer vengeance.

Un peu de rougeur monta au teint diaphane ; les yeux bleus s'assombrirent, puis se cachèrent sous les longs cils pâles, tandis qu'une voix frémissante répliquait :

– Je ne l’oublierai jamais... Et je ne songe pas du tout à me venger, car il n’a eu aucun tort... Il a toujours été correct. C’est moi qui cherchais à... me faire aimer...

M^{me} Barnett leva légèrement les épaules, en glissant vers sa belle-fille un regard de pitié un peu méprisante.

– Pauvre petite, qui défend celui par qui elle souffre !... J’ai trop d’expérience de la vie, ma chère enfant, pour croire que M. de Faligny n’ait pas cherché à profiter de la situation. Naïvement, tu lui laissais voir ton amour... et lui, habile, roué comme tous ses pareils, a su agir de telle sorte que, seule, tu semblais faire les avances. Puis, quand il a jugé que ton cœur s’était donné complètement à lui, il l’a brisé, tout simplement – pour son plaisir.

La jeune fille se redressa, très pâle maintenant, les lèvres crispées, le regard brillant de souffrance et de colère.

– Non, non, je ne crois pas cela !... Je ne veux pas le croire !

– Non, tu ne le « veux » pas, pauvre petite !... mais, au fond, tu sens bien que je dis la vérité... Ah ! combien je regrette d’avoir permis ces séances de pose !... C’est que je croyais ce M. de Faligny homme d’honneur, incapable de s’amuser avec l’amour d’une honnête jeune fille. Hélas ! je déplore de m’être si amèrement trompée !

Barnett dit d’un ton bref :

– Peut-être y aura-t-il moyen d’arranger cela, un peu plus tard. Je n’entends pas, moi, que ce beau monsieur fasse pleurer ma fille... Allons, ne te désole pas, enfant ; tout n’est pas perdu, va.

Sa voix s’était subitement adoucie, comme son regard. Il se pencha pour embrasser Dinah, puis quitta la salle à manger.

Deux minutes plus tard, Louisa le rejoignait dans son cabinet, où il s’occupait d’allumer un cigare.

– J’ai de très importantes choses à te communiquer, Nat, annonça-t-elle, après avoir soigneusement fermé la porte capitonnée.

– Ah !... Des choses que tu as apprises chez les Charlier ?

– Oui... Je te disais bien qu'il fallait avoir une sérieuse entrée dans cette maison, pour savoir quelque chose en cas de réapparition... Mais « lui », en tout cas, ne reviendra plus, si j'en crois quelques mots dits par M^{me} Charlier. Sa fille serait orpheline et arriverait de la Nouvelle-Guinée pour demander la protection de M. Charlier.

Barnett avait tressailli et ses yeux froids s'animaient tout à coup.

– Mort ?... Il serait mort ?

Sa voix avait un accent de triomphe, de joie cruelle.

– ... Ah ! je t'ai véritablement vaincu, Valdemar ! Tu es mort en exil, forçat évadé !... tandis que, moi, je suis libre et je reste le maître de la situation... une situation qui peut devenir fort belle, si nous savons manœuvrer habilement.

– Comment l'entends-tu ? demanda Louisa, en s'asseyant près du bureau de son mari.

Nathaniel lui jeta un coup d'œil aigu... Après une légère hésitation, il répondit, en baissant la voix jusqu'au murmure :

– Au cas où ta fille viendrait à mourir, tu hériterais de sa fortune...

M^{me} Barnett eut un léger sursaut et son visage frémit un peu, tandis qu'elle répliquait d'une voix plus basse encore :

– Tu ne songerais pas à... à...

Barnett s'assit devant le bureau, sur lequel il appuya ses coudes, et plongea son regard froid, résolu, dans celui de Louisa, un peu troublé.

– Je n'ai encore, naturellement, aucune idée précise, aucun plan à ce sujet... Mais j'imagine que tu ne ferais pas de sentimentalité au sujet de cette jeune personne, à laquelle Valdemar a dû inculquer la haine, le mépris de sa mère, et qui se détournerait d'elle avec horreur, si elle se rencontrait avec elle.

Louisa serra nerveusement les lèvres, tandis qu'un peu de sang montait à son visage.

– Oui, je sais bien qu'elle doit me détester, dit-

elle d'une voix un peu rauque. Et moi, je ne la connais pas... Je ne puis avoir aucune affection pour elle... Je ne puis que la détester aussi, elle qui, tout enfant, était déjà une image de son père, et qu'il a dû former à sa ressemblance morale.

Une lueur de haine passait dans les yeux bleus... Pendant un instant, M^{me} Barnett demeura silencieuse, le front plissé, le visage frémissant. Barnett, d'une main lente, caressait la barbe blonde qui tombait sur son gilet... Enfin, Louisa reprit :

– Elle doit arriver, accompagnée de Katarina et d'un ancien marin provençal... Mais il n'a pas été question d'Ole.

– Ah ! ah !... Peut-être est-il mort ?... Ce serait excellent pour nous, car cet homme-là était intelligent, habile, dévoué... Mais ce marin, qu'est-ce que cela ?

– J'ai comme un vague souvenir d'un jeune pêcheur qui, au cours du procès, fut interrogé comme ayant de fréquents rapports avec les habitants de la Sarrasine et passant pour être dévoué à Norsten, qui l'avait guéri d'une maladie

noire... D'autre part, Elfrida, Ole et Katarina disparurent mystérieusement. Peut-être furent-ils aidés par cet homme, qui les aura ensuite rejoints ?

– Oui, c'est chose plausible... Il faudra surveiller cet individu, qui peut être fort gênant... puis tâcher de nous assurer si Ole est vivant ou non... Que sais-tu encore ?

– Eh bien ! j'ai appris que Raymond de Faligny était de retour.

Les yeux clairs de Barnett s'animèrent légèrement.

– Il est à Paris ?

– Non, en Provence... Il est arrivé de la Nouvelle-Guinée avec son ami Martellier, après avoir, paraît-il, échappé à de grands dangers. Faits prisonniers par la peuplade dont ils allaient explorer le pays, – peuplade qui avait pour roi un homme blanc, – ils se sont enfuis après la mort de celui-ci, car ils ne se jugeaient plus en sûreté... Ils se sont enfuis – écoute bien ceci, Nat – avec d'autres Européens depuis plus longtemps qu'eux

dans le pays. Et parmi les Européens se trouvaient deux femmes... Or, Elfrida, en compagnie de Katarina et de ce marin, arrive de la Nouvelle-Guinée, où vraisemblablement est mort son père – qui fut peut-être le souverain blanc en question.

– Ah ! mais !... ah ! mais !

Barnett se redressait en attachant sur sa femme un regard où l'intérêt se faisait plus vif encore.

– ... C'est que tu pourrais avoir raison !... Ils arrivent tous au même moment... Eh ! il faudra absolument nous enseigner à ce sujet, ma chère !... Par Martellier, tu le pourrais. Il a été reçu chez nous. Invite-le encore sous un prétexte quelconque.

– Il vient de partir pour la Normandie. Mais je m'arrangerai pour savoir quand il sera de retour.

– Oui... et Faligny également... Plus que jamais, maintenant, il faut avoir à l'œil celui-ci. Non seulement je « veux » qu'il épouse ma fille, mais encore je mettrai tout en œuvre pour que, si tu as deviné juste, il n'ait plus aucun rapport avec

Elfrida... Car cela pourrait devenir dangereux, comprends-tu ? Valdemar, au cours de son procès, a toujours soutenu qu'il était victime d'une machination que sa femme avait imaginée par vengeance. Il n'a jamais parlé de son cousin Frund... mais très probablement, dès ce moment-là, il a dû soupçonner que celui-ci avait échappé à la mort. Aussi nous est-il permis de supposer que, s'il en avait eu la possibilité, il aurait fait faire des recherches dans ce sens, pour arriver à se réhabiliter. Or, avant de mourir, n'a-t-il pu instruire de ses soupçons soit sa fille, soit quelqu'un de ses compagnons ?... N'a-t-il pu – si réellement il s'est rencontré avec Raymond de Faligny – lui révéler ce qui s'est passé entre lui, sa femme et Frund, pour s'innocenter à ses yeux ?... Et s'il a réussi à convaincre le frère de sa victime, vois-tu que ce Faligny, énergique, entreprenant, fort intelligent, dit-on, – il en a d'ailleurs bien l'air, – vois-tu qu'il imagine, pour réparer le tort involontaire fait par lui à Norsten, de rechercher le véritable coupable ?

Louisa tressaillit d'inquiétude.

– Ah ! mais... ce sont, en effet, des choses à envisager !... de dangereuses choses !

– D'autant plus dangereuses que M. de Faligny me connaît et qu'il a pu remarquer certaine ressemblance avec Valdemar.

– Oui. Mais enfin, tu as un état civil bien en règle au nom de Nathaniel Barnett. Les ressemblances, après tout, signifient peu de chose... D'ailleurs, des gens qui t'ont connu dans ta jeunesse ne t'ont pas reconnu, avec cette barbe que tu n'avais pas autrefois et ce léger grimage qui change ta physionomie.

Barnett secoua la tête.

– Je me méfie du coup d'œil de ce jeune homme... Puis, il y a Dinah... Tu m'as dit qu'elle avait les traits d'Elfrida enfant...

– C'est vrai. Mais M. de Faligny n'a peut-être pas gardé le souvenir de cette petite fille.

– Et s'il l'a revue, d'après notre présente hypothèse ?... s'il a découvert une ressemblance entre elle et Dinah ?... Puis, encore, s'il arrive à savoir – ce qui ne lui sera pas difficile – que tu es

Loïsa d'Argelles, la femme de Norsten ?

– Eh bien ! qu'importe ?... Je suis légalement mariée aux États-Unis avec un citoyen de ce pays, et non avec Frund Erlich, dont personne n'a plus entendu parler depuis près de douze ans.

– Légalemment mariée ?... Non, puisque cette union a été contractée alors que Valdemar vivait encore. Ainsi donc, tu peux être condamnée pour bigamie, ma chère amie... Certaines autres petites choses paraîtraient suspectes à un œil clairvoyant... C'est pourquoi...

Ici, Barnett fit une courte pause. Sa mâchoire eut une contraction qui, pendant quelques secondes, donna à l'impassible physionomie une expression d'étrange férocité.

– ... C'est pourquoi, ou bien Faligny deviendra mon gendre et, en ce cas, personne plus que lui n'aura souci de mon honorabilité, du bon renom de la famille... ou bien, si je soupçonne en lui le moindre danger pour nous, tout prix je l'écarterai de notre route.

M^{me} Barnett approuva de la tête.

Nathaniel se leva, fit quelques pas et revint à sa femme.

– Il faudra que tu saches quand Elfrida sera là.

– Je le saurai. M^{me} Charlier s'est entichée de moi ; aussi aurai-je désormais près d'elle mes grandes et petites entrées... J'ai cru, en outre, comprendre qu'elle était peu charmée d'avoir pour hôte Elfrida Norsten, la fille du forçat.

Barnett eut une grimace sarcastique.

– Ah ! bon !... Peut-être pourra-t-on utiliser ce sentiment-là... Nous verrons sur quelle voie il faut nous engager, le moment venu. En attendant, renseignons-nous le mieux possible. Tâche de te tenir au courant des faits et gestes, non seulement d'Elfrida et de ses serviteurs, mais plus encore de ceux de Faligny. M^{me} Charlier pourra sans doute t'être encore utile de ce côté, car je crois qu'elle est un peu sa cousine ?

– Oui... et l'on m'a dit qu'elle en avait été fort amoureuse. Mais, en dépit de toutes ses avances, le jeune homme est demeuré insensible. Alors, elle s'est décidée à épouser Marcel Charlier qui,

si je ne me trompe, ne sera pas des plus heureux avec cette femme vaniteuse, autoritaire, et certainement toujours éprise du beau Faligny.

– En ce cas, elle cherchera certainement à attirer celui-ci... et c'est alors que tu devras mettre en œuvre toute ton habileté pour connaître ce qui est nécessaire à notre défense... et à une offensive éventuelle.

– Compte sur moi. En flattant l'amour-propre de M^{me} Charlier et ses prétentions littéraires, j'aurai sur elle l'influence nécessaire.

– Bien. Nous voici prévenus d'un danger possible, occupons-nous d'y faire face, mais ne nous en tourmentons pas à l'avance... car, après tout, nous discutons encore sur des hypothèses. Les Européens qui se sont enfuis avec Faligny et Martellier peuvent fort bien ne pas être Elfrida et ses compagnons... ou bien, s'il en est ainsi, nous pouvons encore supposer que Faligny n'a pas été mis au courant par Norsten, ou qu'il n'a pas cru au récit de celui-ci, car nous savons qu'il le détestait... Bref, pas d'inquiétudes anticipées, Louisa, mais de la méfiance, des investigations

discrètes, une grande prudence... Et, si nous découvrons un péril sérieux, la résolution de ne reculer devant rien... devant rien.

Il accentua la répétition avec ce même mouvement de mâchoires si caractéristique chez lui.

Louisa se leva d'un mouvement souple. À peine sa physionomie avait-elle eu un léger frémissement... Elle dit, avec un accent de passion concentrée :

– Oui, ce ne serait pas la peine d'avoir tant fait... tant risqué, pour échouer maintenant... pour ne pas réaliser notre rêve ! D'ailleurs, Dinah mourra si elle n'épouse pas M. de Faligny.

Barnett serra brusquement les poings et une lueur sinistre s'alluma dans son regard.

– Je le tuerai, alors !... je le tuerai !... mais non, je le forcerai bien à l'épouser !... Car je veux qu'elle vive, ma petite Dinah !

Pendant quelques secondes, le regard où brillait la flamme du meurtre s'adoucit, devint presque tendre.

– ... Je veux qu'elle soit heureuse près de celui qu'elle aime. Pour cela, je marcherai sur tous les obstacles... je foulerai aux pieds ceux ou celles qui menaceraient son bonheur... Et je la ferai riche... la plus riche possible, par tous les moyens.

De nouveau, la lueur sinistre reparaisait dans les yeux froids... Louisa n'en parut pas troublée. Elle dit avec calme :

– Nous y travaillerons tous deux. Puisque Valdemar m'a pris ma fille, corps et âme, je ne reconnais plus pour mienne Elfrida Norsten. Ma seule enfant est Dinah... et, moi aussi, je veux qu'elle devienne comtesse de Faligny.

Elfrida arriva à Paris le surlendemain de la soirée qui avait réuni, dans les salons de l'hôtel Charlier, les personnalités les plus en vue de l'aristocratie et de la finance... Selon les ordres donnés par M. Charlier, on introduisait aussitôt près de lui la jeune fille, qui reçut un accueil fort affectueux. Le banquier l'interrogea longuement sur son ami et témoigna d'une vive émotion au récit de sa mort, fait par Elfrida d'une voix que les sanglots étouffaient.

– Mon pauvre Norsten !... mon pauvre martyr ! répétait-il en pressant les mains tremblantes de la jeune fille. Et vous, mon enfant, par quelles épreuves vous avez passé là !... Comme vous ressemblez à votre père !... Dans votre regard, je retrouve la même expression, si fière, et douce pourtant ! Ah ! quelle souffrance il dut éprouver à l'idée de laisser seule une enfant si

charmante, si digne de sa tendresse !... Mais du moins, je ferai tout le possible pour essayer de le remplacer près de vous, chère petite Elfrida !

Elle le remercia avec émotion, puis, sur sa demande, elle fit un récit succinct de leur existence, depuis l'instant où son père, elle et les deux serviteurs suédois avaient quitté Marseille sur le navire secrètement affrété à leur intention par M. Charlier, avec lequel Norsten s'était tenu en rapport, grâce à son geôlier qui, mis en état d'hypnose, obéissait passivement à toutes les suggestions du prisonnier.

Le banquier s'exclamait en entendant narrer les étonnantes aventures de Valdemar Norsten et de ses compagnons. Et sa surprise fut à son comble quand Elfrida mentionna l'arrivée de M. de Faligny et de son ami Martellier.

– Quelle coïncidence !... Quelle rencontre !... L'adversaire déclaré, l'accusateur, en présence de la victime de son erreur !... Quelle fut leur attitude réciproque, en cette pénible occurrence ?

– Mon père, toujours admirable, ne voulut pas un instant se souvenir qu'il avait affaire à un

ennemi... Pourtant, tout d'abord, M. de Faligny ne lui avait pas caché son hostilité, son... mépris...

Ces mots sortirent avec effort des lèvres de la jeune fille. Dans son regard passait une flamme de farouche colère.

– ... Au moment où mourut mon père bien-aimé, cependant, il déclara reconnaître son innocence...

M. Charlier eut un vif mouvement de surprise.

– Comment ?... Il a reconnu ? Sur quelles preuves ?

– Mon père vous avait-il parlé de son cousin Frund Erlich, monsieur ?

– Oui... Un triste personnage, dont il avait eu beaucoup à se plaindre.

– Eh bien ! il est persuadé que ce Frund, disparu mystérieusement, et qui lui ressemblait, paraît-il, beaucoup, est l'auteur de l'assassinat.

M. Charlier, sans témoigner d'étonnement, hocha la tête à plusieurs reprises.

– Il m’avait fait connaître ce soupçon avant son évasion, et – sans succès d’ailleurs – j’ai fait, par la suite, rechercher le personnage... Votre père ne vous a pas donné d’autres détails à ce sujet, mon enfant ?

– À moi, non. Mais il m’a dit avoir confié au Père Gélin toutes les indications nécessaires... Hélas ! le pauvre Père n’est plus, lui aussi !

M. Charlier enveloppa la jeune fille d’un regard de compassion. Lui qui avait connu les souffrances intimes de Valdemar Norsten, il savait pourquoi celui-ci n’avait pu tout apprendre à sa fille. Il n’ignorait pas non plus la scène tragique qui s’était passée à Ebsal, la lutte entre les deux cousins, la disparition de Frund dans l’étang... Et, comme Valdemar lui-même, il s’était depuis longtemps demandé si Frund n’avait pas mystérieusement échappé à la mort.

Elfrida ajouta d’un ton ardent et douloureux :

– Ah ! que je voudrais, cependant, faire rendre justice à mon cher, mon malheureux père !... Que je voudrais voir démasquer le misérable qui, par pur esprit de vengeance, par un raffinement de

perversion, a commis ce crime abominable !... ce double crime, puisque, en tuant cette jeune femme, il déshonorait, il assassinait moralement mon père !

– Hélas ! que n'ai-je ma santé d'autrefois ! Je mettrais tout en œuvre pour rechercher encore la piste de cet homme. Mais vous me disiez tout à l'heure que M. de Faligny avait reconnu l'innocence de mon cher Norsten ? Or, étant donné le caractère bien connu de ce jeune homme et sa prévention contre votre père, il a fallu, pour en arriver là, qu'il eût des preuves... des preuves formelles.

Elfrida répliqua brièvement, avec un éclair dans ses yeux assombris :

– J'ignore sur quoi fut basé ce changement. M. de Faligny ne m'en a jamais dit un mot... et moi, je ne lui ai jamais rien demandé, car... nous sommes ennemis comme autrefois... et je n'oublierai jamais que c'est lui qui fit condamner mon père.

M. Charlier passa un doigt caressant sur la joue qui brûlait un peu.

– Allons, je retrouve bien la petite Elfrida d'autrefois, avec son âme intransigeante, son cœur si ardent... avec ses qualités et ses défauts. Mais, chère petite fille, il ne faut pas être trop absolue, dans la vie. La parfaite loyauté de Raymond de Faligny n'a jamais été contestée par Norsten, ni par personne d'autre. Vous pouvez interroger quiconque de ses connaissances, on vous répondra toujours : « Le comte de Faligny est la droiture, l'honneur mêmes... » Or, du moment où il est revenu sur son affirmation précédente, si fermement maintenue jusqu'alors, il serait intéressant de savoir sur quoi il fonde un si radical changement d'opinion ?

Elle dit avec un accent âpre, tandis que le sang colorait plus vivement ses joues :

– Et moi, il me serait odieux de m'adresser à lui !

M. Charlier la considéra d'un air d'indulgent reproche, en serrant dans sa main ridée les doigts délicats, un peu tremblants.

– Oh ! la petite orgueilleuse !... Enfin, nous étudierons cela plus à loisir... Mais vous n'avez

pas fini votre récit, chère enfant ?

Elfrida continua de narrer ses aventures et celles de ses compagnons... La voix lui manqua plus d'une fois, quand elle parla de son père, dont elle avait dû abandonner le corps aux Ogeroks, du bon missionnaire tué sous ses yeux... Très brièvement, elle passa sur les péripéties qui avaient suivi pour elle et Raymond. Mais cette partie du récit parut frapper particulièrement M. Charlier, car il y revint ensuite, demandant quelques détails que la jeune fille donna d'un air contraint, gêné parfois, en baissant les paupières sur ses yeux qui devenaient sombres, tandis que palpitait l'admirable visage teinté du rose le plus délicat.

– Eh bien ! maintenant, chère petite, vous allez vous installer ici, dit affectueusement le banquier, en pressant les mains d'Elfrida entre les siennes.

« Ma belle-fille vous a fait préparer un appartement, et vous serez servie par votre bonne Katarina... Quant à César Bartel... s'habituera-t-il avec les domestiques ?

– Je ne sais trop... Il a des goûts assez

indépendants, et je me demande si...

– J’ai là tout près, encastré dans le mur du jardin, un petit pavillon inhabité. Si ce brave garçon veut y loger, je ne demande pas mieux.

– Oh ! ce sera parfait !

– Eh bien ! je vais le faire meubler du nécessaire, et il pourra s’y installer demain.

Elfrida se pencha et embrassa l’infirmes.

– Merci, monsieur ! Mon cher papa me disait bien que je trouverais en vous le cœur le plus délicat, le plus accueillant !... Mais, au moins, je ne vous coûterai rien ? J’ai de quoi payer mon entretien, celui de mes serviteurs ?

– La fortune de Norsten est non seulement intacte, mais encore très augmentée depuis ces dix années. Je vous montrerai les comptes un de ces jours...

– Pas du tout ! Quand j’aurai besoin d’argent, je vous en demanderai... Mais je ne veux pas vous fatiguer, cher et bon ami. Si vous le permettez, je vais m’installer.

– C’est cela... Et vous viendrez dîner près de

moi. Nous prendrons nos repas ensemble ici, car je ne descends plus à la salle à manger. Comme Jeanne, ma belle-fille, a souvent du monde, vous seriez gênée à cause de votre grand deuil. Mais quand Marcel et elle seront seuls, je vous enverrai avec eux, car ce sera plus gai qu'avec un malade comme moi.

– Rien ne vaudra pour moi l'ami de mon pauvre père bien-aimé ! répliqua spontanément Elfrida en se penchant pour embrasser le banquier.

Quand elle quitta la pièce, M. Charlier la suivit des yeux... Et il songeait :

« Merveilleuse créature ! Elle verra les plus orgueilleux à ses pieds... et Faligny lui-même... oui, Faligny, son ennemi, comme elle dit... Son ennemi ! Je parierais bien qu'elle sait à quoi s'en tenir là-dessus. »

Il hocha la tête, prit un air soucieux et murmura :

– Il y a eu quelque chose entre eux... Elfrida était émue, troublée, dès qu'il fallait parler de

lui... et sa rancune paraît singulièrement forte. Je tâcherai, peu à peu de savoir le fin fond de la chose... Mais il serait désirable que cette petite aventure à deux ne fût pas connue, car les langues malveillantes en tireraient des déductions fâcheuses pour la réputation de cette pauvre enfant.

4

Une huitaine de jours plus tard, Nathaniel Barnett écrivait dans son bureau, quand on lui apporta une carte où il lut ce nom :

Laurent VALLOUX *Ingénieur.*

Et au-dessous, écrit à la main :

« De la part d'Hermann Grütler. »

– Faites entrer ce monsieur ! ordonna Barnett.

Un instant plus tard, Valloux était introduit dans le bureau et présentait à Barnett une enveloppe en disant :

– M. Grütler est absent de Paris pour quelques jours ; c'est pourquoi il n'a pu venir lui-même vous parler de l'affaire qui m'amène... Voici un mot m'accréditant près de vous...

Barnett sortit un papier de l'enveloppe, parcourut d'un coup d'œil les quelques lignes qui s'y trouvaient tracées, puis invita le visiteur à s'asseoir... Et aussitôt il interrogea :

– De quoi s'agit-il ?

– Voici... Il y a huit ans, M. Grütler m'envoya en Nouvelle-Guinée...

Barnett fit un léger mouvement et faillit laisser échapper ces mots :

« Quoi, vous aussi ? »

– ... Il avait entendu parler, par un de ses indicateurs, de terrains aurifères très riches situés à l'intérieur de l'île et fort difficilement accessibles. J'étais chargé d'étudier le moyen d'y pénétrer et, si possible, de m'assurer que cette richesse était réelle... Mais je tombai entre les mains de la tribu puissante et à demi civilisée qui habitait cette contrée. Fort heureusement, les Ogeroks étaient alors gouvernés par un Européen, qui me sauva de la mort et me chargea de diriger l'extraction de l'or...

Le visage tendu, les yeux mi-cachés sous les

paupières frémissantes, Barnett écoutait avec un ardent intérêt.

– ... Car il y avait de l'or !... de l'or à profusion ! Avec leurs procédés primitifs, les Ogeroks en recueillaient assez pour le prodiguer partout comme un vil métal... Vous comprenez donc ce que l'on pourrait attendre d'une extraction rationnelle, d'après les moyens en usage dans nos centres miniers ?... Ce serait la fortune... la fortune fabuleuse, pour qui voudrait monter cette affaire, payer les frais de l'expédition armée, nécessaire en l'occurrence... Tenez, j'ai là deux échantillons...

Il sortit de sa poche et posa sur le bureau, devant Barnett, un morceau de quartz aurifère et un petit lingot d'or.

– Vous ferez examiner cela par des experts... J'avais emporté quelques lingots plus importants que celui-là, mais ils ont disparu au cours de notre fuite, pendant un tremblement de terre qui causa la mort d'un de nos compagnons, écrasé sous un roc...

Barnett prit les échantillons, les examina, les

soupea, puis les reposa sur le bureau. Sa physionomie restait impénétrable... Il demanda froidement :

– Quelle est l'idée de Grütler en vous envoyant à moi ?

– Il voudrait que vous me procuriez des commanditaires... Vous êtes en relations d'affaires, m'a-t-il dit, avec Julius Hercott, le grand banquier new-yorkais... Naturellement, dans le contrat d'association, une très large part vous serait allouée...

– Fort bien... Mais les gens à qui je m'adresserais voudraient des preuves que ce gisement existe... et moi-même, avant de rien tenter...

– Des preuves ?... Deux hommes, parfaitement honorables, pourraient vous confirmer la véracité de mes dires. Mais il serait peut-être fort dangereux d'avoir affaire à eux.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'ils peuvent avoir, eux aussi, la même intention que moi.

– Qui sont ces hommes ?

– Martellier, un jeune explorateur, et son ami, le comte de Faligny.

Barnett eut un léger tressaillement... mais sa voix resta calme en demandant :

– Ils connaissent aussi l'existence de cet or ?

– Oui. Mais je dois ajouter qu'étant demeurés très peu de temps chez les Ogeroks, ils ignorent complètement l'emplacement des terrains aurifères. Néanmoins, ils peuvent fort bien avoir l'idée de tenter quelque chose de ce côté, un jour ou l'autre. Voilà pourquoi, à peine arrivé, je me suis hâté d'aller voir M. Grütler, qui me connaît depuis vingt ans, et pour lequel j'ai réussi plusieurs affaires délicates.

– Oui, il me fait le plus grand éloge de vous, dans son petit mot... Mais, d'abord, racontez-moi bien exactement vos aventures... Ce blanc, ce roi des Ogeroks, qui était-il ?

– Un Suédois, le docteur Valdemar. Il avait été fait prisonnier, lui aussi, dix ans auparavant, avec sa fille, ses domestiques et deux Français, un

missionnaire et un ancien marin provençal. Mais ayant eu la chance d'imposer aux Ogeroks par sa science médicale et une indéniable séduction personnelle, il fut élu roi après la mort de leur souverain... À l'époque où j'arrivai dans le royaume de Kidji, son prestige atteignait à l'apogée. Mais, au moment où parurent Martellier et son ami, le docteur Valdemar était fort malade et, voyant approcher la mort, se rendait compte qu'après lui ses compagnons ne se trouveraient pas en sûreté parmi les Ogeroks. Aussi nous conseilla-t-il à tous de fuir cette contrée dès qu'il aurait rendu le dernier soupir... Ce que nous fîmes, au prix des plus grandes difficultés. Nous avions déjà surmonté bon nombre d'entre elles, quand les Ogeroks lancés à notre poursuite nous rejoignirent... Une de leurs flèches tua le missionnaire... À ce moment se produisit une violente secousse sismique, qui fit choir autour de nous d'énormes blocs, dont l'un écrasa Ole, le serviteur du docteur Valdemar, et un autre nous sépara de M^{lle} Elfrida Norsten et de M. de Faligny, entre les bras de qui venait de tomber le prêtre blessé à mort.

– Comment, vous sépara ?

– Oui, le roc fermait complètement la cavité dans laquelle s'étaient réfugiées, pour se cacher le mieux possible des Ogeroks, les trois personnes en question. Fort heureusement pour la jeune fille et son compagnon un étroit sentier rocheux débouchait là. Après beaucoup de fatigue et de dangers, ils réussirent à gagner la plaine, non loin de la côte, où Martellier, la servante de la jeune fille, César Bartel le Provençal, le domestique annamite de M. de Faligny et moi, échappés également à la catastrophe, nous rencontrâmes avec eux... Nous fîmes tous ensemble le voyage de retour et nous séparâmes à Marseille.

Barnett s'était accoudé à son bureau, les deux mains sous le menton. Il tenait ses paupières baissées... comme s'il eût craint que son interlocuteur lût dans ses yeux le puissant intérêt qu'inspirait son récit.

D'une voix calme, sans inflexions, il demanda :

– Avez-vous quelque raison de penser que ces

deux jeunes gens songeraient à une expédition pour conquérir ces terrains aurifères ?

– Pas la moindre, pour le moment. Là-bas, ils souhaitaient les visiter... peut-être par simple curiosité de voyageurs. Mais il faut toujours se défier. Le plus sûr est de prendre les devants... Voilà pourquoi M. Grutier qui, lui, a toute confiance dans les assurances que je lui donne, m'a envoyé aussitôt vers vous.

– Fort bien. Mais Julius Hercott ou d'autres, pour commanditer l'affaire, me demanderont des précisions... Si comme vous le dites – et je suis de votre avis – il serait dangereux de s'adresser à M. de Faligny ou à son ami, ne pourrait-on avoir le témoignage de cette demoiselle Norsten ?

Une ombre couvrit le regard de l'ingénieur... D'un ton contraint, il répondit :

– Oui... si elle veut bien le donner.

– Pourquoi ne le voudrait-elle pas ?... Croyez-vous qu'elle aurait aussi des vues sur cet or ?

– Je n'ai pas de motif pour le croire. Mais cette jeune fille est très fière... hautaine même.

S'il n'entre pas dans ses idées que nous tentions la conquête de ce trésor, rien ne la déterminera à nous y aider, même indirectement.

– Eh ! est-elle donc si énergique, si obstinée que cela ?

– Oui... énergique, orgueilleuse, autant que belle... C'est une femme comme il y en a peu... bien peu.

La voix de l'ingénieur avait un tremblement. Barnett, à l'ombre de ses paupières mi-closes, attachait un regard aigu sur le visage qui frémissait, sur les yeux où s'allumait une lueur ardente.

– Ah ! vraiment ? demanda-t-il avec un accent d'indifférence. Peut-être néanmoins pourra-t-on essayer, avec beaucoup de tact... Habite-t-elle Paris, cette intraitable jeune personne ?

– Oui. N'ayant plus de famille, elle a dû demander l'hospitalité à un ami de son père, M. Charlier, le banquier.

– Ah ! oui, Charlier... Je connais... de nom... Je crois bien que ma femme a eu occasion de voir

quelquefois sa belle-fille... Mais, hum !...

Il se frappait le front, comme si une idée soudaine lui venait.

– Dites donc, elle connaît M. Martellier et M. de Faligny M^{lle} Norsten ?... Si elle leur en parlait ?... Après les dangers courus ensemble, elle va certainement rester en relation avec eux... avec M. de Faligny, particulièrement. On dit ce jeune homme fort séduisant, très recherché... en outre, remarquablement doué au point de vue intelligence, dons artistiques. Elle a eu tout le temps de l'apprécier... Et même, peut-être y a-t-il entre eux quelques tendres promesses échangées ?

Discrètement, Barnett suivait sur la physionomie de l'ingénieur les frémissements de colère, le haineux rictus de la bouche... Valloux dit avec un accent un peu rauque :

– Je n'en sais rien... Ils avaient une attitude très froide à l'égard l'un de l'autre, et l'on aurait dit qu'il existait entre eux presque de l'hostilité... Mais je me méfie...

– Oui, en effet... Si lui est tel qu'on le dit... et la jeune fille pas mal, d'après vous ?

– Admirable !... Une merveille ! dit Valloux, d'un ton de sourde passion.

– Alors, il serait bien curieux qu'ils fussent restés indifférents l'un à l'autre... surtout après avoir passé en tête à tête un certain temps... Enfin, ceci nous importe peu. Mais il faut nous garder, comme vous le disiez très bien, d'attirer l'attention des deux amis sur l'affaire en question et, par conséquent, faire en sorte que M^{lle} Norsten ne se doute pas de nos projets... Je vais étudier sérieusement la question, cher monsieur... Me laissez-vous ces échantillons, pour que je les fasse examiner ?

– Mais certainement. Je les ai apportés à cette intention.

– Je vais vous en donner un reçu... Et dès que je pourrai vous fournir une réponse intéressante, vous recevrez un mot pour vous prier de passer ici.

Un quart d'heure plus tard, Valloux quittait

Nathaniel Barnett, et celui-ci, entrant dans la chambre où Louisa achevait de s'habiller pour faire quelques visites, disait avec un accent de triomphe contenu :

– Enfin, je sais des choses !... des choses qui vont nous être utiles, ma chère !

5

Au pavillon du roi René, Raymond avait été accueilli avec joie par Mion et Piérouse... Les deux fidèles serviteurs jetèrent de grandes exclamations et frissonnèrent d'effroi rétrospectif en écoutant le récit que leur fit Dôm des aventures par lesquelles son maître et lui avaient passé. Mais où leur stupéfaction ne connut plus de bornes, ce fut quand le jeune Annamite parla du docteur Norsten, de sa fille, d'Ole, de Katarina et de César Bartel.

Quoi ! on l'avait retrouvé là-bas, le monstre ?... et avec lui tous ses complices, y compris ce Bartel – un fameux hypocrite qu'on aurait bien dû faire surveiller de plus près !... Et le misérable assassin était mort comme ça, bien tranquillement, alors que sa place l'attendait au bain ?

Mion, plus exubérante que son frère, s'exaltait

à cette pensée, qui la rendait furieuse.

– Et sa fille ? Comment est-elle, sa fille ?

– Oh ! bien belle ! répondit Dôm avec un accent admiratif.

Mion leva les épaules.

– Ça fera une rien du tout, sûrement ! Avec un père comme ça ! Et on disait autrefois que sa mère était pas grand-chose de bon... Mais j'espère bien qu'elle ne va pas venir habiter la Sarrasine ?

– Pour le moment, elle est à Paris, chez un ami de son père, avec Katarina et César Bartel.

– Eh bien ! qu'elle y reste ! Nous n'avons pas besoin par ici de cette fille du diable... Et quant à Bartel, si jamais je le rencontrais, je ne me tiendrais pas de souffleter sa vilaine figure de menteur...

Un coup de sonnette interrompit Mion dans sa violente diatribe. Elle se leva prestement et, avec une vivacité que l'âge n'atténuait guère, gagna le salon où son maître fumait en parcourant des journaux.

Il dit en souriant :

– Eh bien ! ma bonne Mion, es-tu au courant des péripéties de notre voyage ?... Dôm t'a-t-il fait bien trembler en te racontant les périls par lesquels nous sommes passés ?

Elle joignit les mains en s'exclamant :

– Oh ! monsieur Raymond, j'en ai encore la chair de poule !... Dire que j'ai été si près de ne plus vous revoir !... Et ce docteur Norsten, entre les mains de qui vous étiez tombé ! C'est ça qui était peut-être bien le plus grand danger !

La physionomie de Raymond changea subitement, se fit grave et sévère. D'un ton net, le jeune homme déclara :

– Non, il n'y avait là aucun danger, bien au contraire. Le docteur Norsten nous a protégés, mon ami et moi... Et sans en avoir encore de preuves certaines, je suis persuadé que ce n'est pas lui qui a assassiné ma sœur.

Mion laissa retomber ses bras le long de son corps, en regardant son maître avec ahurissement.

– Il... n'a pas... assassiné ?... bégaya-t-elle.

Alors, qui ?

– J’ai un soupçon, mais, je le répète, pas de certitude encore... Maintenant, écoutez bien ceci, Mion : je ne veux pas que toi ou Piérousse – Dôm est déjà averti à ce sujet – racontiez à qui que ce soit ce qui a trait au docteur ou à sa fille dans mon aventure. Il est inutile de rappeler à l’attention publique cette pénible affaire, en risquant ainsi d’amener des ennuis à M^{lle} Norsten, déjà si éprouvés... Donc, pas un mot là-dessus, n’est-ce pas ?

– Si c’est l’ordre de Monsieur, naturellement que nous y obéirons... Mais, tout de même, Monsieur est bien bon de prendre tant de précautions pour cette personne-là !...

Mion s’interrompt, confuse, interdite, en rencontrant le regard sombre et hautain que son maître avait en ses moments de grande irritation.

– « Cette personne-là » est entièrement digne de respect, dit Raymond d’un ton sec, et je t’engage à ne pas l’oublier.

– Bien monsieur... Je ne demande pas mieux...

Si Monsieur croit...

Mion regardait son maître d'un air timide et inquiet, car elle ne craignait rien tant que de le voir mécontent... Le sourire revint aux lèvres de Raymond. Et, se levant, le jeune homme s'approcha de la fidèle servante, lui mit sur l'épaule une main amicale, en disant :

– Allons, ma vieille Mion, je ne suis pas fâché pour cela. Mais modère un peu l'expression de ton inimitié... Va, maintenant, et souviens-toi que je compte sur ta discrétion et sur celle de Piérousse.

– Oh ! pour cela, il n'y a rien à craindre ! Je suis bien un peu bavarde à l'occasion... mais quand il s'agit d'obéir à une défense de mes maîtres, jamais on ne m'a sorti un mot de la bouche !

– Je le sais, Mion... Va, maintenant. Bonne nuit.

– Bonne nuit, monsieur Raymond... Ah ! je suis si contente !... si contente de vous voir revenu !

Elle saisit la main fine qui venait de se retirer de son épaule et y appuya ses lèvres. Puis, ayant enveloppé son jeune maître d'un regard radieux, elle quitta la pièce.

Raymond, avec un sourire ému, songea :
« Chère bonne créature, si dévouée ! »

Il remit entre ses lèvres sa cigarette un instant abandonnée, puis alla ouvrir une des portes vitrées et sortit sur la terrasse.

Cette soirée de mars était tiède et claire. La mer palpait sous une douce clarté de lune, qui enveloppait la sombre masse de la Sarrasine, tapie là-haut, sur son rocher avançant en promontoire... Ce fut de ce côté que, presque aussitôt, se porta le regard de Raymond... La Sarrasine, la demeure patrimoniale des Faligny, volée par Luc d'Anfrannes... Mais, en ce moment, l'antique manoir évoquait à l'esprit de Raymond un seul souvenir : celui de la petite fille au fin visage marmoréen, aux cheveux argentés, aux yeux magnifiques, déjà si fiers, si ardents, qui savaient exprimer tant de colère et de hauteur, mais qui pouvaient devenir si doux, si brûlants de

tendresse, quand elle les attachait sur son père... Puis les traits enfantins s'estompèrent, faisant place à ceux de la jeune fille, éblouissante vision, avec son blanc visage palpitant, sa bouche délicate, si aisément frémissante, ses yeux de Sarrasine... ses yeux qui pouvaient exprimer tant de choses, douces, violentes, passionnées...

D'un geste brusque, Raymond passa la main sur ses paupières, comme pour chasser l'image obsédante... Ses artères battaient fortement. Il pensa : « J'ai la fièvre... ou bien je suis fou. » Et cette dernière hypothèse lui parut la vraie. Oui, il était fou, puisqu'il aimait Elfrida Norsten... l'ennemie héréditaire, la fille de l'homme que son témoignage avait déshonoré.

Il ne s'agissait plus aujourd'hui de quelque caprice tel qu'il avait été près d'en éprouver pour la jolie Dinah Barnett. Non, c'était bien l'amour qui, pour la première fois, pénétrait en maître dans ce cœur orgueilleux et méfiant. Un amour jeune, ardent, fougueux, ainsi qu'on le pouvait attendre d'une nature comme la sienne, si profonde, si vibrante, sous une apparence

concentrée, dominée à la fois par le sang vif des Faligny et par une certaine discipline morale conservée de l'éducation chrétienne donnée à son élève par l'abbé Vidal. L'admirable beauté d'Elfrida, la noblesse et la fierté de son caractère, l'enivrante énigme de ce cœur virginal et farouche, de cette âme qu'il pressentait rare et précieuse comme le plus pur joyau, en même temps que singulièrement passionnée, tout, en un mot, s'unissait pour faire à ses yeux, de la fille de Norsten, la femme idéale, celle que jamais il ne pourrait chasser de son souvenir.

Il se rapprocha de la balustrade et s'y accouda machinalement... Sa pensée retournait là-bas, vers cette contrée lointaine d'où il avait fui ; elle lui représentait Elfrida près de l'étang aux nénuphars rouges, si ardemment belle avec son visage frémissant d'émotion douloureuse et ses yeux où passait la tragique vision de la souffrance prochaine... Elfrida, agenouillée près du lit où se mourait son père, regardant Raymond de Faligny avec un violent reproche et l'accusant âprement d'avoir causé la mort de l'innocent... Elfrida, seule avec lui dans les sentiers périlleux,

hautaine, farouche, refusant tant qu'elle le pouvait l'aide de son compagnon... Et lui, affolé par l'angoisse, avait laissé parler son amour, dans ce cri, dans ce baiser donné aux paupières closes, dont il lui semblait encore sentir sous ses lèvres la légère palpitation...

D'un mouvement presque violent, Raymond se redressa, en jetant sa cigarette au loin, sur les flots argentés par la lune. Dans ses yeux sombres montait une profonde irritation. Il murmura avec un rire sourd, sarcastique :

– Voilà une maladie dont il faut me guérir, si je ne suis pas un imbécile. Elfrida Norsten continue de me détester plus que jamais, comme le prouve son attitude jusqu'au dernier jour. Mais en serait-il autrement, un mariage demeurerait toujours impossible entre elle et moi. Donc, il ne me reste qu'à éloigner de moi ce trop absorbant souvenir, et avec de la volonté, j'y parviendrai !

Quelques jours plus tard, Raymond reçut un mot de M. de Sarilhe, lui demandant de venir faire un petit séjour à sa propriété des Arcs... L'abbé Vidal, qui se trouvait chez son ancien

élève au reçu de cette lettre, déclara :

– Vous devriez y aller, mon cher enfant. Cela vous distrairait un peu, car, ici, vous êtes bien seul.

– Oui... en effet, dit pensivement Raymond.

Le prêtre l'examinait d'un regard affectueux et discret. Mais il ne cherchait pas à provoquer de confidences, sachant que cette nature orgueilleuse et fermée avait coutume de les refuser, pour ne les faire qu'à son heure, quand elle y trouverait quelque nécessité.

Le surlendemain, Raymond partit pour les Arcs. Il espérait que là, parmi la nombreuse famille de son cousin, le trop séduisant souvenir s'éloignerait quelque peu... On l'accueillit avec enthousiasme, et Adeline, à sa vue, témoigna d'une joie si radieuse qu'il pensa, avec une émotion compatissante :

« Allons, la pauvre petite, elle m'aime toujours ! » Car les sentiments de sa cousine n'étaient pas un secret pour lui, depuis longtemps. Adeline, fillette, témoignait déjà la

plus grande admiration à son grand cousin. Mais Raymond n'avait jamais rien changé à ses façons d'affectueuse camaraderie, car il eût jugé fort blâmable de jouer avec ce cœur de jeune fille.

Il lui fallut, à nouveau, raconter ses aventures. Le plus brièvement possible, il passa sur la personnalité du roi de Kidji, qu'il appelait le docteur Valdemar, et sur celle de sa fille, dont il esquissa un vague portrait... Ses jeunes cousines ne tarissaient pas de questions sur la mystérieuse contrée et, complaisamment, Raymond la leur décrivit, raconta les périls de la fuite, en oubliant volontairement de mentionner que, pendant quatre jours, il avait été seul compagnon de « M^{lle} Norsten ».

Il demeura une semaine entière aux Arcs, faisant avec les jeunes gens de longues promenades à pied ou à cheval, jouant au whist avec M. et M^{me} de Sarilhe, accompagnant au violon Adeline, qui avait un joli talent de pianiste. Au milieu de l'animation qui existait toujours en ce vaste logis très habité, son absorbante pensée, au long du jour,

s'engourdisait un peu. Mais le soir, il la retrouvait, visiteuse familière, qui venait à nouveau se saisir de lui dans la solitude de sa chambre... Et même dans la journée, il suffisait de peu de chose pour qu'elle s'imposât à lui.

Parfois, il se prenait à considérer le gracieux visage de sa cousine, ses yeux vifs et tendres, et songeait : « Elle ferait certainement une femme agréable, qui rendrait son mari fort heureux... » Mais, aussitôt, une autre image se montrait près de celle-là, et la pauvre Adeline n'existait plus devant les yeux éblouis de Raymond, devant sa pensée revenue au souvenir d'Elfrida.

La semaine écoulée, il refusa de s'attarder davantage aux Arcs. Car il lui fallait regagner Paris, pour commencer l'enquête relative à Barnett et à sa femme. Pas un instant il ne songeait à esquiver les ennuis de cette affaire. Sa loyauté – sans parler de l'intérêt si profond que lui inspirait maintenant Elfrida – lui imposait la voie à suivre : travailler à la réhabilitation de l'innocent, en livrant le coupable à la justice... Mais il ne se dissimulait pas qu'une telle œuvre

pouvait être longue et ardue, avec des adversaires qui avaient donné la mesure de leur habileté au moment du crime et maintenant témoignaient d'une prodigieuse audace en réapparaissant en France, en s'installant à Paris, sans se cacher.

« Ils pensent probablement que cette vieille affaire est à jamais terminée, songeait le jeune homme. Et surtout, ils ne s'imaginent pas que l'accusateur d'autrefois puisse se transformer en défenseur... Tant mieux si, réellement, ils se croient en sûreté. Je n'en aurai que plus de facilité à mener cette affaire. »

6

Une huitaine de jours après son retour au pavillon, Raymond partit pour Paris avec ses trois serviteurs... Le lendemain de son arrivée, en entrant dans l'atelier, il eut aussitôt le regard attiré par la masse informe que formait la statue inachevée de Diane, recouverte de linges... Soulevant ceux-ci, il considéra un instant le fin visage où l'on retrouvait les traits de celui d'Elfrida, mais rien de cette expression inoubliable qui, par son seul souvenir, précipitait le sang dans les artères de Raymond. Dinah n'était plus pour lui qu'insignifiance et coquetterie préméditée. De plus, maintenant, il voyait en elle la fille d'un homme suspect, dont il allait devenir le secret adversaire... Comme Dômentrait, M. de Faligny lui dit :

– Cet après-midi, Piérouse et toi, vous rangerez cette statue dans le cabinet aux débarras.

Quand Mion entendit l'Annamite rapportant cet ordre à son frère, elle se mit à rire de contentement.

– Tiens, vois-tu, confia-t-elle à Piérouse, j'avais peur que les séances recommencent et que la petite blonde cherche encore à jeter le grappin sur Monsieur. Comme ça, puisqu'il met sa statue avec les vieilleries, c'est qu'il n'a pas envie de la revoir.

Le surlendemain de son arrivée, Raymond se rendit chez Martellier, qu'il savait revenu depuis quelques jours à Paris... L'explorateur accueillit son ami avec cordialité. Mais il semblait préoccupé, distrait, jusqu'au moment où, prenant prétexte d'un mot prononcé par Raymond, il demanda :

– Tu n'as pas entendu parler de nos compagnons de voyage ?

– Non... Et toi ?

– Moi non plus... Mais je me demandais s'il ne serait pas poli... convenable, d'aller déposer une carte à l'hôtel Charlier, en m'informant des

nouvelles de M^{lle} Norsten. Nous avons partagé les mêmes périls, nous avons fait ensemble ce long voyage...

Les sourcils de Raymond se rapprochèrent légèrement. D'un regard assombri, le jeune homme remarquait l'air embarrassé de son ami, l'émotion qu'il cherchait à dissimuler sous une affectation d'indifférence. Il répondit avec quelque sécheresse :

– M^{lle} Norsten, à ma connaissance, n'a jamais dit un mot pouvant faire supposer qu'elle eût le désir de garder la moindre relation avec ses compagnons d'aventures. Ainsi donc, il me paraîtrait malséant que tu sembles chercher à t'imposer.

– Tu crois ?... tu crois ?

Il se leva, fit quelques pas avec agitation, puis revint se planter devant Raymond. Sa physionomie avait pris un air tragique, tout à fait inusité chez lui.

– Écoute, Faligny, j'aime mieux te parler franchement... t'avouer que je songe à la

demander en mariage...

Avec une angoisse mal dissimulée, il guettait l'impression que cet aveu allait amener sur le visage de son ami. Mais Raymond demeura impassible, et il eût fallu un meilleur observateur que Martellier pour discerner un frémissement dans la voix qui répondait froidement :

– Eh bien ! mon cher, c'est ton affaire, si tu ne crains pas d'épouser la fille d'un homme très probablement innocent, mais qui demeure toujours, aux yeux de la justice et du monde, Norsten, l'assassin, le forçat évadé.

Martellier eut une grimace de déplaisir.

– Ah ! voilà le point noir !... Mais, après tout, je suis orphelin, et mes oncles sont de braves gens qui, une fois passées les premières protestations, trouveront qu'une telle fiancée vaut bien la peine de faire ce sacrifice... Oui, oui, si elle m'acceptait, je serais le plus fortuné des hommes !... Et toi, Raymond, tu approuverais ?

De nouveau, son regard inquiet scrutait la physionomie fermée de son ami.

– Certes. M^{lle} Norsten me paraît avoir de rares qualités morales, et je ne doute pas qu'elle sache te rendre heureux.

– Alors, tu... ne l'aimes pas, toi ?

Jamais, en aucune circonstance, Martellier n'avait reçu de son ami un tel coup d'œil de hautaine irritation.

– C'est à moi que tu demandes cela ?... à moi dont tu connais les sentiments pour la race dont descend cette jeune fille ?

Martellier, quelque peu décontenancé, balbutia :

– Mais, cher ami, il me semblait que... que, malgré tout... Une telle beauté peut faire oublier bien des choses... Et puis, ce Valloux m'avait mis des idées en tête...

– Quelles idées ?

– Il prétendait que la réputation de M^{lle} Norsten se trouvait compromise, après votre voyage à deux... Et il ne paraissait pas croire du tout que tu fusses demeuré insensible à tant de charme, de merveilleuse beauté...

– Ah ! le sieur Valloux a de ces idées-là ?...
Qu'il prenne garde de les conserver désormais
pour lui, car si jamais il venait à ma connaissance
qu'il les a répétées à quiconque, je lui
administrerais une correction dont il se
souviendrait toujours !

Une lueur de colère passait dans les yeux
sombres, et la voix de Raymond avait des
intonations dures, violentes, qui impressionnèrent
désagréablement Martellier.

– ... Quant à toi, André, retiens bien ceci : les
insinuations de cet individu sont fausses,
entièrement fausses, et tu n'auras à conserver
aucune arrière-pensée si tu deviens le mari de M^{lle}
Norsten.

La physionomie de Martellier s'éclaira, et sa
main, toute grande ouverte, se tendit vers
Raymond.

– Je ne doute pas de ta parole, mon ami !...
J'avais bien dit à Valloux qu'il existait entre vous
une antipathie enracinée... mais je ne pouvais lui
en donner la raison, puisqu'il ignorait que vous
vous fussiez connus auparavant.

– Méfie-toi de cet homme ! dit brusquement Raymond. Lui aussi aime M^{lle} Norsten... et je m'étonnerais fort qu'il ne tentât rien pour la conquérir.

Martellier bondit.

– Ah ! par exemple !... Je voudrais bien voir ça !

– Tu le verras probablement, si j'en crois l'impression que m'a faite le personnage. Ruse, ténacité, absence de scrupules... voilà Valloux. À toi de veiller, mon cher.

Sur ces mots, Raymond se leva... Mais Martellier, posant une main sur son bras, demanda :

– Songes-tu toujours à faire des recherches, au sujet de ce Frund Erlich que le Père Gélin t'a désigné comme devant être l'assassin de ta sœur ?

– Oui, car c'est mon devoir, répondit laconiquement Raymond.

– Et maintenant, de plus, tu penseras à moi ?... Tu te diras qu'en travaillant à la réhabilitation du

père d'Elfrida, tu aides au plus grand bonheur de ton ami ?

Les traits de Raymond se contractèrent légèrement,.. Puis, soudain, son regard changea, s'éclaira d'une douceur affectueuse, assez rare chez lui, et qui le rendait étrangement charmeur. Posant ses mains sur les épaules de son ami, le jeune homme dit avec émotion :

– Oui, mon bon Martellier, je penserai à toi, le plus honnête garçon du monde, et digne de ce bonheur désiré.

Mion, qui ouvrit la porte à son maître, quand il rentra chez lui une demi-heure plus tard, remarqua, non sans inquiétude, une certaine altération sur cette physionomie dont son affection vigilante notait tous les changements. De fait, Raymond devait faire appel à toute sa force d'âme pour dominer la souffrance qui le pénétrait à la pensée de cette union possible entre Martellier et Elfrida. Oui, possible, car la jeune fille, maintenant orpheline, sans famille, accepterait peut-être avec satisfaction la recherche de cet honnête homme appartenant à

une bonne famille, excellent garçon, capable certainement de faire le meilleur époux du monde... Certes, bien qu'intelligent Martellier demeurait dans la moyenne des capacités masculines. Ses manières, sa tenue, se ressentaient quelque peu de l'existence aventureuse qui était devenue la sienne presque au sortir de l'adolescence. Mais une femme aimée aurait probablement tôt fait de le modifier... D'ailleurs, Elfrida Norsten, quelque remarquable que fût sa propre distinction, quels que pussent être ses dons intellectuels, que Raymond présentait fort rares, ne pouvait se montrer très difficile, avec le nom qu'elle portait.

Telles étaient les pensées qui occupaient l'esprit du jeune homme, après sa visite à Martellier. Pour s'en distraire, les jours qui suivirent, il essaya de se remettre à la sculpture... Sans entrain, il ébaucha une Madone qu'il avait promise au vieux curé de sa petite paroisse provençale. Mais l'œuvre ne venait pas bien, et il était près de l'abandonner quand, un après-midi, après plusieurs heures de travail pendant lesquelles son esprit demeurait absorbé dans le

délicieux et harcelant souvenir, il s'aperçut que sous ses doigts s'était formée la figure d'Elfrida, une pensive et douloureuse figure, d'un charme fier et très pur, telle qu'il l'avait vue dans le parc royal, près de l'étang qu'empourpraient les nénuphars.

Il resta un moment saisi devant cette image, réalisation si parfaite de celle qui hantait sa pensée... Oui, il avait su animer la matière insensible, de telle sorte que la jeune vierge semblait vivre, souffrir, comme il avait vu souffrir Elfrida, songeant à la fin prochaine de son père.

– Elle ! c'est elle ! murmura-t-il, frémissant d'ardente émotion.

Et longuement, il la contempla. Il revécut tous les moments où il l'avait approchée, il revit toutes les expressions de cette admirable physionomie et, avec un frisson de douleur, pensa une fois de plus :

– Je ne l'oublierai jamais.

À ce moment, Elfrida, assise dans sa chambre, songeait, le front dans sa main, le coude appuyé au bras de son fauteuil.

Elle se sentait le cœur lourd de tristesse et d'angoisse... Certes, l'accueil de M. Charlier avait été aussi affectueux qu'elle pouvait le désirer, et maintenant encore, il se montrait pour elle plein de sollicitude, de paternelles attentions... Marcel, qu'elle avait connu jeune garçon, lui témoignait autant de cordialité que le lui permettait sa molle nature... Mais l'attitude de M^{me} Charlier, dès leur première entrevue, l'avait frappée et très profondément froissée. La jeune femme, après la présentation faite par son beau-père, avait paru ignorer la nouvelle venue. Elle ne lui adressait pas la parole, avait pour elle des regards pleins de morgue dédaigneuse. La croisait-elle dans l'escalier ou dans le vestibule

de l'hôtel, c'était à peine si elle répondait à son salut par un petit signe de tête... Depuis plus d'un mois qu'Elfrida habitait chez M. Charlier, cette attitude ne s'était pas modifiée. Bien au contraire, la jeune fille croyait discerner dans son regard plus d'hostilité, une sorte de colère mal contenue.

Très vite, la fille de Norsten avait compris... Elle portait le poids du déshonneur paternel, du déshonneur immérité dont était mort Valdemar Norsten.

Son âme, soulevée d'indignation et de fierté outragée, avait eu grand-peine à retrouver le calme, ou tout au moins à contenir le bouillonnement de sa souffrance. Mais l'antipathie que lui avait inspirée Jeanne, dès le premier moment, s'était développée sans qu'elle en eût bien conscience... Et, tant qu'elle le pouvait, elle évitait tout contact avec la jeune femme, chose d'ailleurs facile, puisque Jeanne avait le même désir et que M. Charlier, par considération pour le deuil de sa pupille, s'était arrangé de façon qu'elle eût une existence dégagée de l'atmosphère mondaine dans laquelle

se complaisait sa belle-fille.

– Je voudrais pourtant vous procurer une ou deux amies, chère petite, lui avait-il dit un jour.

Mais elle avait répliqué avec vivacité :

– Non, non ! Je suis une sauvage, habituée à me suffire moi-même.

Il s'était mis à rire avec une douce ironie.

– Une sauvage !... En tout cas, mon enfant, dès que vous paraîtrez dans le monde, je vous prédise un tel succès qu'il vous faudra une tête bien solide pour n'en être pas grisée !

– Mais jamais, jamais je n'irai dans le monde !

La véhémence de son accent avait paru surprendre M. Charlier... Puis, sans doute, avait-il réfléchi qu'en effet la fille de Valdemar Norsten ne pouvait mener l'existence des autres femmes de sa caste, car il n'avait plus, depuis lors, ouvert la bouche à ce sujet.

Le monde !... Valdemar, prévoyant que de bonne heure il laisserait orpheline l'enfant bien-aimée, l'avait depuis quelques années instruite des pièges qu'elle pourrait rencontrer dans la vie.

Avec la délicatesse qu'il apportait dans la conduite de cette âme ardente et pure, il lui avait laissé entrevoir les abîmes où tant d'êtres jeunes, innocents, s'étaient déjà engloutis.

Il lui avait dit : « Dieu t'a donné la beauté, l'intelligence... Tu seras admirée, tu entendras peut-être des paroles qui te feront rougir, mais dont ton cœur pourra s'émouvoir... Souviens-toi alors, enfant chérie, que le seul véritable bonheur est dans le repos de la conscience. Et si tu aimes un jour, brise-toi le cœur plutôt que de manquer au plus petit de tes devoirs. »

Elle avait répliqué alors, avec une ardente conviction :

– Mais je n'aimerai personne !... personne !

Et elle se souvenait que son père avait eu un doux sourire sceptique, un peu mélancolique.

Mais, pas plus maintenant qu'alors, elle n'éprouvait le désir de connaître le minotaure dévorant que semblait craindre pour elle Valdemar Norsten. Instinctivement, elle en avait la crainte... Car le monde, n'était-ce pas des

femmes semblables à Jeanne Charlier, élégantes, égoïstes, uniquement occupées de leurs plaisir ?... N'était-ce pas... Raymond de Faligny, avec son troublant regard d'énigme, son charme d'aristocrate raffiné, sa voix aux intonations changeantes, parfois impérieuses jusqu'à la dureté, à d'autres moments d'une douceur presque caressante ?

Oui, inconsciemment, Elfrida découvrait en la personne de Raymond tous les périls contre lesquels l'avait prévenue son père. Et tandis que son cœur palpitait d'une angoisse mal définie, elle sentait croître – il le lui semblait du moins – son ressentiment contre l'homme qui avait jadis écrasé Valdemar Norsten sous le poids de sa terrible affirmation.

« Remplira-t-il la promesse faite à ce pauvre père ? se demandait-elle parfois. Probablement non... Il ne voudra pas se donner un tel souci pour des gens qu'il accuse de conserver un bien lui appartenant. »

Cette pensée, qui amenait sur les lèvres d'Elfrida un sourire d'ironie douloureuse, lui

faisait faire un retour vers le passé, vers le temps où elle était une petite fille, déjà frémissante de fierté, qui ripostait avec colère à l'orgueilleux jeune garçon, quand il accusait son aïeul d'avoir frauduleusement acquis la Sarrasine. Elle se souvenait particulièrement de l'accident qui avait de si peu précédé l'affreux drame... La petite fille, dans son indignation, se penchant si bien qu'elle tombait dans le sentier, presque sous les pieds du cheval de Raymond... Ce jour-là, elle avait eu la fantaisie de cueillir les plus belles fleurs des serres et des jardins de la Sarrasine pour en bombarder son ennemi. Il y avait, entre autres, de ces merveilleuses roses teintées de jaune qu'elle aimait tant...

L'une d'elles était tombée sur l'épaule du jeune garçon, qui l'avait secouée avec impatience. Car il était furieux, ce fier Raymond, qui considérait la petite Elfrida avec tant de hauteur dédaigneuse...

Ainsi, délaissant un instant la broderie commencée, Elfrida songeait aux jours lointains, en cet après-midi gris et froid. Et, aussi nettement

qu'en ce temps-là, elle voyait le jeune cavalier contenant d'une main déjà ferme sa monture cabrée, elle rencontrait le regard chargé de violent orage, elle entendait la voix vibrante d'irritation qui s'écriait :

– Maudite petite fille !

Et puis, la vision changea. L'incessante lueur de la foudre éclairait un frémissant visage d'homme, des yeux ardents, pleins d'angoisse, une bouche qui tremblait... Comme en un rêve, la jeune fille presque inanimée entendait son nom prononcé avec un accent étrange : « Elfrida !... Elfrida !... » Et – rêve aussi, sans doute – elle avait l'impression d'une brûlante chaleur sur ses paupières closes.

Elfrida se redressa brusquement, passa la main sur ses yeux d'un geste violent... Ah ! que ne pouvait-elle effacer les heures, les jours où elle avait dû subir la présence de ce Raymond abhorré ! Serait-il donc toujours, pour elle, une cause de souffrance, de trouble, d'inquiétude ?

Elle s'enfonça de nouveau dans le fauteuil, d'un mouvement plein de lassitude. Combien, en

cette étrange crise d'âme, lui manquait son père !... et ce bon Père Gélin, à qui Valdemar Norsten l'avait confiée en disant :

« Elle a tant besoin d'affection, ma petite fille chérie ! »

Katarina entra à cet instant, annonçant :

– M. Charlier demande que vous veniez lui parler, mademoiselle Elfrida.

La jeune fille se leva et s'approcha d'une glace pour remettre dans l'ordre quelques cheveux trop émancipés... Son regard tomba sur une carte demeurée dans une petite coupe de marbre. C'était celle que Martellier était venu déposer, une dizaine de jours auparavant, en demandant des nouvelles de M^{lle} Norsten.

« Un aimable et excellent garçon, ce Martellier », songea-t-elle machinalement.

Puis elle murmura, d'un ton d'ironie amère :

« M. de Faligny, lui, dédaignerait de faire cette politesse à la petite-fille de Luc d'Anfrannes, à la fille de Valdemar Norsten, le condamné. »

Elle leva les épaules, s'irritant contre elle-

même. Car, à la réflexion, elle devait loyalement convenir que Raymond agissait avec tact en ne se rappelant pas au souvenir de celle qui lui avait toujours témoigné tant de froideur hostile, alors que lui, au cours de leur aventure, s'était montré incontestablement attentif et dévoué, lui sauvant même plus d'une fois la vie en de périlleux passages.

« Je ne lui dois rien, malgré tout ! songea-t-elle avec un frémissement de colère. S'il a préservé mon existence, il a ruiné celle de mon père... Nous ne sommes pas quittes pour cela, car ma vie ne vaut pas celle d'un Valdemar Norsten. »

Elle gagna le salon du premier étage, où se tenait tout le jour M. Charlier. Celui-ci l'accueillit avec la paternelle cordialité habituelle et, après un court préambule, lui déclara :

– Chère enfant, je viens de recevoir pour vous une demande en mariage.

– Une demande en mariage ?

Et instantanément, un nom vint à l'esprit

d'Elfrida : Valloux... cet homme qui avait osé, là-bas, lui faire une déclaration, et dont elle avait plus d'une fois, depuis lors, senti peser sur elle l'odieuse attention. Quoi ! il aurait eu l'audace ?...

Un pli de mépris aux lèvres, la jeune fille demanda :

– Qui donc, monsieur, songe... ?

– M. André Martellier, l'explorateur.

– M. Martellier ?

Une vive surprise paraissait sur la physionomie d'Elfrida.

– Mais oui, mon enfant. Il m'a avoué vous avoir aimée dès le premier moment où il vous a vue... C'est un parfait honnête homme, d'une excellente réputation. Au reste, je puis avoir sur lui des renseignements complémentaires... La famille est bien, la fortune médiocre. J'ai objecté au jeune homme que, peut-être, n'ayant pas de famille, cette carrière d'explorateur vous plairait peu, chez votre mari. Aussitôt, il m'a déclaré que, pour vous, il ne regarderait pas à l'abandonner.

Sortant enfin de son étonnement, Elfrida répliqua :

– Ce serait trop méritoire de sa part, car je sais combien cette carrière lui tient au cœur... Mais je ne songe pas du tout à me marier. Vous le lui direz, monsieur, en le remerciant de cette recherche.

– Eh ! chère petite, comme cela, sans plus de réflexion ? Permettez-moi de vous dire qu'il serait assez raisonnable d'y penser plus longuement. Je suis malade, je puis vous manquer d'un jour à l'autre... Alors, vous vous trouveriez sans protection, chose toujours fâcheuse à votre âge, et plus encore lorsqu'on possède, comme vous, fortune et beauté, qui, toutes deux, seront l'objet de grandes convoitises. En épousant Martellier, vous auriez un foyer paisible, honorable, un bon mari, si j'en crois ce que j'ai entendu dire de lui...

Elfrida l'interrompit d'un ton décidé :

– M. Martellier est un homme sympathique, et qui paraît excellent. Mais je n'ai pas du tout l'intention de me marier.

– Allons donc ! Vous changerez d'idée, mon enfant... Si le candidat ne vous déplaît pas, puis-je lui laisser un peu d'espoir que plus tard, peut-être... ?

Elle répondit sans une hésitation :

– Non, ne lui en laissez pas, monsieur.

Une visible contrariété apparut sur la physionomie du banquier.

– Je dois avouer, mon enfant, que vous me surprenez ! Jamais, je n'aurais supposé que vous refuseriez, sans plus d'examen, cette honorable demande... Je crains que vous ne regrettiez, un jour...

D'un ton bref, un peu âpre, Elfrida répliqua :

– Oui, en effet, tout le monde ne serait pas disposé à épouser la fille du docteur Norsten... Mais, moi, – j'en fais le serment devant vous – je ne me marierai pas tant que mon père ne sera pas réhabilité.

– Allons, chère enfant, je ne veux pas insister davantage... Si je comprends bien, ce jeune homme ne vous plaît pas assez pour que vous

songiez à en faire votre mari. En ce cas, mieux vaut en effet, ne pas lui laisser d'illusions.

Il resta silencieux pendant un long moment, considérant pensivement la jeune fille, s'émerveillant une fois de plus de cette beauté qui, dans le deuil sévère dont était vêtue Elfrida, semblait acquérir un nouvel éclat... Puis il dit, en prenant la main fine et blanche qui s'appuyait au bras du fauteuil :

– Martellier m'a appris que M. de Faligny s'occupait très sérieusement de faire rechercher Frund Erlich.

Elfrida eut un tressaillement léger, ses cils battirent un instant sur les yeux qu'ils voilèrent... Mais sa voix prononça froidement :

– C'est son devoir.

– Certes, mais il y a manière de l'accomplir avec plus ou moins de zèle. Martellier, lui, est persuadé que son ami y mettra tout son cœur, toute son énergie, qui, l'un et l'autre, ne sont pas médiocres, paraît-il.

Elfrida murmura, avec un petit sourire

d'ironie :

– M. Martellier admire beaucoup M. de Faligny. Je crois qu'il lui prête plus de qualités que celui-ci n'en possède.

– Il n'est pas seul à le vanter. J'en ai toujours entendu faire les plus grands éloges... Et ce bon Martellier, qui est un garçon expansif et sincère, dépourvu de vanité, se rend fort bien compte d'être, sur bien des points, très inférieur à son ami.

Du coin de l'œil, le banquier examinait sa pupille. Elfrida, les paupières baissées, jouait avec le cordon de soie qui retenait sa montre. Au teint neigeux, venait de monter une très légère nuance rose, et la bouche délicate avait eu un frémissement, vite réprimé.

M. Charlier poursuivit :

– Je trouve très heureux que M. de Faligny se charge de faire ces recherches... et je me demande, chère enfant, si nous ne devrions pas nous mettre en rapport avec lui, pour nous tenir au courant, lui donner peut-être quelques

éclaircissements utiles ?

Cette fois, les paupières se levèrent, découvrant un regard brillant d'une protestation presque farouche.

– Non, non !... Je n'ai rien à lui dire... et je ne veux pas le revoir ! Il est toujours pour moi celui qui a fait souffrir à mon père un si long martyre... Et sans cela même, nous sommes ennemis depuis l'enfance... nous ne pouvons nous souffrir...

Elle parlait d'une voix un peu haletante, avec un singulier accent de passion... M. Charlier, dont le front se creusait d'un pli soucieux, dit paternellement :

– Allons, petite fille rancunière, n'en parlons plus. Laissons-le accomplir seul son œuvre de justice et de réparation.

Il passa à un autre sujet de conversation. Mais Elfrida restait nerveuse, distraite... Quand elle l'eut quitté, un peu plus tard, le banquier se prit à songer longuement et résuma ses réflexions par ces mots : « Il y a entre elle et Faligny autre chose que cette inimitié dont elle parle... Ne

serait-ce pas tout simplement de l'amour, encore insoupçonné d'elle, mais contre lequel, instinctivement, se révolte son orgueil ?... Hum ! le pauvre Martellier avait là un rival dangereux ! Y a-t-il songé ? S'est-il demandé si, des jours passés ensemble parmi les angoisses et les périls, quelque chose n'est pas demeuré entre eux, que jamais peut-être ils ne pourront oublier ?... Il paraît d'un naturel assez insouciant. Mais cependant, quand il s'agit d'un homme comme Faligny et d'une créature ravissante telle qu'Elfrida, on peut raisonnablement supposer que toute la rancune du monde aura grand-peine à lutter contre l'amour... Voilà qui serait une complication pénible ! Tant que l'innocence de Norsten n'est pas reconnue, Faligny ne peut épouser la fille de l'homme qui est censé avoir assassiné sa sœur... et Elfrida ne peut devenir la femme de celui qui a fait condamner son père... Oui, très pénible complication dont pourrait beaucoup souffrir la pauvre enfant ! Pourvu, au moins, que Dieu m'accorde encore quelques années de vie, pour que je puisse continuer de la protéger ! »

En rentrant dans son appartement, Elfrida appela Katarina et lui dit :

– Je vais sortir un peu. Prépare-toi pour m’accompagner.

– À pied, mademoiselle ?

– Oui, j’ai besoin de marcher... de prendre l’air. J’y étais si habituée, là-bas !

Le beau visage se contracta, à l’évocation des années écoulées, pendant lesquelles Elfrida Norsten avait vécu près du meilleur des pères.

Katarina jeta sur sa jeune maîtresse un coup d’œil anxieux. Elle lui trouvait une nervosité inaccoutumée, une plus grande tristesse dans le regard... Avec un soupir, la Suédoise pensa : « Il faudra bien du temps avant qu’elle se remette de la mort du pauvre monsieur et du chagrin de l’avoir laissé là-bas ! »

Une demi-heure plus tard, Elfrida se trouvait prête. Son grand voile de deuil retombait sur son visage, ce qui avait l'avantage de la dérober à la curiosité trop admirative des passants. Mais en descendant l'escalier, comme elle boutonnait ses gants, elle le releva pour mieux voir... Et M^{me} Barnett, qu'introduisait en ce moment dans le vestibule un valet de pied, l'aperçut dans le plein jour qu'une verrière déversait sur les derniers degrés.

Louisa eut un léger mouvement d'arrêt... Puis elle passa, se dirigeant vers le boudoir de M^{me} Charlier, en échangeant avec la jeune fille un salut poli et indifférent.

Elfrida avait eu un coup d'œil distrait pour l'étrangère élégante dont le visage était dissimulé par un épais voile gris. Mais Katarina la suivit du regard en songeant : « J'ai déjà vu cette tournure-là. »

M^{me} Charlier accueillit l'artiste avec de vifs témoignages d'amitié. Cette charmante M^{me} Barnett lui devenait indispensable. Elle avait des idées si neuves, si originales pour tous les genres

de divertissements !... Puis, réellement, elle était très femme du monde. D'ailleurs, elle laissait entendre qu'elle appartenait à une excellente et très ancienne famille, mais que de grands malheurs l'avaient obligée de gagner sa vie sur la scène, jusqu'au jour où M. Nathaniel Barnett l'avait épousée.

Jeanne, singulièrement vaniteuse, ne sachant pas résister à la flatterie, était une proie de choix pour l'habile et insinuante Louisa. Celle-ci la conduisait à son gré, obtenait d'elle ce qu'elle voulait. M^{me} Charlier en était déjà arrivée à ne plus prendre une décision quelconque sans demander conseil à sa nouvelle amie.

– Comme vous arrivez tard, chère madame Barnett ! dit-elle d'un ton de reproche, en lui serrant chaleureusement la main.

– Oui, j'ai été retardée... J'étais si désolée de vous faire attendre !

Tout en parlant, Louisa détachait son voile, montrant un visage savamment poudré, où souriaient les yeux bleus câlinement doux.

– ... Nous allons décider pour les tableaux vivants ? À propos, je viens de voir, descendant votre escalier, la plus merveilleuse statue animée qui se puisse rêver ! Une allure de déesse !... un visage admirable, d'une blancheur saisissante !... et des yeux !... Inouïs, ces yeux !... absolument incomparables !

Jeanne pinça les lèvres. Son regard s'était assombri.

Sèchement, elle répondit :

– C'est la pupille de mon beau-père... cette jeune personne dont je vous ai déjà parlé, la fille d'un homme condamné pour assassinat, et qui s'évada...

– Quoi ! c'est elle ? M^{lle} Norsten, m'avez-vous dit ?

– Oui, c'est cela.

– Eh bien ! voilà ce qu'on peut appeler une extraordinaire beauté !... Mais... oui, vraiment, je trouve monsieur votre beau-père fort imprudent !

– Pourquoi ?

S'asseyant près de M^{me} Charlier, Louisa posa

ses doigts finement gantés sur la main de la jeune femme, en attachant sur celle-ci un regard de douce ironie.

– Chère madame, vous êtes bonne et charmante, vous ne songeriez pas à voir le mal autour de vous... Et pourtant, combien de jeunes femmes ont cruellement payé leur inexpérience !... Mais je vous affirme que si j'étais votre mère je ne supporterais pas que cette demoiselle Norsten vécût dans la même maison que ma fille et mon gendre !

Un peu de sang monta au visage de Jeanne.

– Quoi ! vous imagineriez... ?

– Je n'imagine rien du tout ; mais je dis qu'il est de la dernière imprudence, pour une jeune femme, de conserver sous son toit une autre femme douée d'une pareille beauté... d'un charme tel que j'en ai été réellement saisie, je l'avoue.

Les traits de Jeanne se contractèrent.

– Oui, vous avez peut-être raison... D'ailleurs, cette jeune fille m'a été antipathique dès le

premier abord... Mais mon mari a très peu occasion de la voir, et il paraît assez indifférent à son égard...

– Soit. Mais elle peut être une intrigante assez habile pour arriver là où d'autres échoueraient. Fille d'un criminel, quels instincts de ruse, quelle absence de scrupules a-t-elle reçus en héritage ?... Certes, il est fort possible qu'elle soit la plus honnête personne du monde. Mais la prudence commande de se méfier, en de telles occurrences... surtout quand on se trouve avoir affaire à une personnalité si extraordinairement séduisante.

De nouveau, la physionomie de M^{me} Charlier se contracta en une grimace de colère.

– C'est fort bon à dire !... Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Mon beau-père est chez lui et n'acceptera jamais de renvoyer la fille de son cher ami Norsten, qu'il a toujours défendu, obstinément, contre toute vraisemblance.

– En effet... C'est fort ennuyeux pour vous, chère madame... Mais vous pouvez toujours surveiller... étudier la jeune fille...

Jeanne leva les épaules, en ripostant avec un suprême dédain :

– Je la vois le moins possible, cette fille d’assassin... Tenez, n’en parlons plus ! Préparons notre soirée, ce sera beaucoup plus intéressant... Dites donc, ma chère, j’ai pensé à quelque chose de charmant... Votre jolie Dinah ne pourrait-elle paraître dans un des tableaux vivants, avec le costume qu’elle avait pour poser Diane chez Faligny ?

M^{me} Barnett hocha la tête.

– Elle ne le voudra pas... Cela lui rappellerait un trop pénible souvenir.

– Elle en sera peut-être fort heureuse, au contraire... si vous lui laissiez entendre que mon cousin sera au nombre des spectateurs.

– Ah ! oui... comme cela... peut-être. Elle s’imaginera, pauvre chère petite, que la fantaisie d’autrefois peut renaître, devant cette évocation du passé.

– Qui sait ? Elle est toujours délicieuse, cette petite Dinah... J’espère que Raymond ne me fera

pas faux bond. Il est très peu mondain, depuis son retour. On le voit à peine, il refuse toutes les invitations. Il vit en cénobite, prétend Nardel, et ne reçoit plus ses amis dans son atelier où, d'après ses dires, il n'a rien mis en train.

– Soucis de cœur ?

– Cela m'étonnerait bien de sa part ! En tout cas, Georgina Lauris se meurt à moitié de désespoir, n'ayant plus l'heur de lui plaire... C'est un être si fantasque, un cœur si dur, au fond, ce Raymond !

La voix de Jeanne tremblait de ressentiment. Louisa lui jeta un coup d'œil ironique... Elle n'ignorait pas que M^{lle} d'Esclampes avait été fort éprise de son cousin et qu'elle lui avait fait des avances repoussées par lui avec une froideur courtoise dont elle s'était trouvée profondément humiliée. Aussi, à l'occasion, pouvait-on espérer trouver en cette amoureuse déçue un utile instrument de vengeance.

Vers la fin de l'après-midi, M^{me} Barnett revint à son logis et, à peine déshabillée, alla trouver son mari, qui écrivait dans son bureau.

– J’ai vu Elfrida, dit-elle sans préambule.

Il se détourna, en disant tranquillement :

– Ah !... Comment est-elle ?

– Eh bien ! telle que la mère la plus difficile pourrait en être follement orgueilleuse.

Les sourcils de Barnett se rapprochèrent.

– Cela veut dire que, toi... ?

Elle leva les épaules.

– Je ne me considère plus comme sa mère, depuis que Valdemar me l’a enlevée... Et crois-tu que l’émotion ait été agréable pour moi, en constatant qu’elle était sa vivante image, à « lui » ?... à lui que je hais jusque par-delà la mort !

Sa bouche se crispa en un rictus qui donna à ce joli visage une expression démoniaque.

– ... Elle a ses yeux magnifiques, son regard fier, que jamais on ne pouvait faire baisser... son allure souple, mesurée, puis aussi cet air d’énergie calme, d’ardeur contenue... Oui, c’est sa fille... sa fille !... mais pas la mienne !

D'un mouvement vif, elle se laissa tomber sur une chaise près de Barnett... Puis elle se pencha et mit sa main sur l'épaule de celui-ci, en rapprochant son visage du sien.

– J'ai commencé aujourd'hui d'exciter la jalousie de M^{me} Charlier contre elle... Ce fut chose facile. Le terrain était bien préparé. Maintenant, je laisse germer la semence... non sans, toutefois, lui donner un bon petit arrosage à l'occasion.

Barnett inclina affirmativement la tête.

– ... Ce qui m'ennuie, c'est cette Katarina dont j'ai peur d'être reconnue. Tant que j'ai mon voile, cela va bien, mais qu'un jour elle me rencontre à visage découvert... Je n'ai pas tant changé, je crois, qu'elle ne puisse mettre un nom sur cette ressemblance.

– Non... Mais après tout n'importe ! Katarina, servante dévouée, n'a pas l'intelligence et l'esprit d'initiative de son mari, qui eût été pour nous un adversaire non négligeable. Admettons qu'elle dise à Elfrida, ou même à M. Charlier : « J'ai vu Loïsa d'Argelles », que peut-il en résulter ?...

Aucune suspicion n'a jamais pesé sur toi. Quant à moi, je suis officiellement Nathaniel Barnett, citoyen américain, et je défie qui que ce soit de prouver que j'ai jamais été autre chose. Ma ressemblance avec Frund Erlich ? Je l'ai réduite au minimum, par un savant grimage. Puis, après tout, que signifie une ressemblance ?

– Oui... on ne peut fournir aucune preuve, en effet. Mais enfin, mieux vaut prendre des précautions inutiles... Et toi, qu'as-tu appris dans ton entretien d'aujourd'hui avec ce Valloux ?

– De fort intéressantes choses... D'abord, l'homme est un personnage dépourvu de scrupules et qui se prêtera à bien des choses pour conquérir la fortune.

– Bon, cela.

– Très bon... Puis, encore, Elfrida lui a inspiré une passion folle.

– Ah ! vraiment ? Au fait, elle fera tourner la cervelle de qui elle voudra.

– Même celle du comte de Faligny, peut-être.

Louisa se redressa, en un vif mouvement

d'intérêt.

– Est-ce qu'il en serait amoureux, lui aussi ?

– Valloux n'en doute pas, malgré l'apparente froideur du jeune homme à l'égard de sa compagne d'aventures !

– Et elle ?

– Il n'a aucune certitude à ce sujet, mais seulement l'intuition que Faligny ne lui est pas indifférent.

– C'est très probable... Deux beaux êtres comme eux, qui ont pu s'apprécier dans un tête-à-tête de plusieurs jours... Oui, vraiment, il serait étrange qu'ils fussent restés de glace.

Et après un court silence méditatif, M^{me} Barnett ajouta :

– Mais cela n'avancera pas les affaires de Dinah... au contraire ! J'imagine qu'Elfrida, telle qu'elle m'est apparue, doit être une femme qu'on oublie difficilement.

Barnett eut son terrible mouvement de mâchoires et dit sourdement :

– Il faudra bien que je l’y amène, pourtant... Du reste, surtout avec le caractère qu’on lui connaît, il lui est impossible d’épouser la fille de Norsten, l’assassin de sa sœur. Quant à conserver plus ou moins longtemps son souvenir, peu importe. Nous y trouverons peut-être même notre avantage en ce sens qu’ayant ce souvenir-là en tête il ne songera pas pour le moment à se marier, ce qui nous donnera du temps pour arriver à nos fins c’est-à-dire à son union avec Dinah.

M^{me} Barnett se frappa le front.

– Tiens, au fait !... ce serait une explication ! M^{me} Charlier vient de me dire que son cousin avait changé son genre d’existence, allant peu dans le monde, fermant son atelier même à ses amis, n’ayant plus qu’indifférence pour la belle M^{me} Lauris. De tels symptômes viendraient assez à point pour confirmer nos suppositions, au sujet d’un attachement pour Elfrida.

Barnett hocha approbativement la tête... Puis il ajouta, d’un ton de froide satisfaction :

– Peut-être trouverons-nous là encore à récolter des atouts pour notre jeu.

– Comment l’entends-tu ?

– Ma chère, ainsi que je te l’ai déjà dit, je n’ai pas jusqu’ici de plan bien établi. J’étudie, je réunis des indices, je prépare des complicités... puis je m’inspirerai des circonstances... Ainsi ai-je agi toute ma vie et m’en suis bien trouvé.

– Oui, tu es un habile homme, dit Louisa avec un accent de conviction admirative. Mais j’espère que M. de Faligny n’a reçu aucune confiance de Norsten, au sujet de Frund Erich... car ce serait bien dangereux pour nous, Nat, avec un homme comme lui, qui doit être difficile à berner !

– Très dangereux. Aussi, comme je te l’ai dit un jour, ou ce jeune homme deviendra mon gendre ou...

Un éclair sinistre, dans le regard, acheva la phrase.

Louisa dit avec un léger frisson :

– Ce sera encore un gros risque !

– Bah ! il y a des moyens sûrs !... Mais j’aimerais beaucoup mieux n’en pas arriver là, car il me le faut pour Dinah... Elle change de plus

en plus, ne trouves-tu pas ?

La voix, tout à l'heure effrayante de froide décision, avait maintenant un léger tremblement.

– Mais non, pas tant que cela, je t'assure... À propos, M^{me} Charlier demande qu'elle paraisse dans un des tableaux vivants avec son costume de Diane... M. de Faligny sera probablement parmi les invités. Je crois qu'il serait bon de ne pas négliger cette occasion de la rappeler à son souvenir.

– Oui, sans doute... Mais voudra-t-elle ?

– Très certainement, quand elle aura l'espoir d'y retrouver son bien-aimé. D'ailleurs, je le lui demanderai tout à l'heure, car M^{me} Charlier attend la réponse demain.

– C'est cela... Donc, en résumé, voici la situation : Elfrida chez M. Charlier, avec Katarina, et le Provençal logeant, lui, dans un pavillon à l'écart... M. de Faligny supposé épris de la jeune personne, mais ne pouvant le lui déclarer... Valloux également féru d'elle et prêt, lui, à n'importe quoi pour l'obtenir... M^{me}

Charlier, jalouse, et méprisant hautement la « fille du forçat »... Ajoutons-y la presque certitude qu'Elfrida a été instruite par son père de ce qui concerne Frund Erlich et Loïsa d'Argelles... puis la crainte que Faligny soit également au courant. C'est bien tout ?

– Il me semble.

– J'oubliais de te dire que, d'après Valloux, Martellier aussi est féru de la jeune fille. Mais c'est chose négligeable... Ce qu'il faut, pour le moment, c'est d'être sûr qu'il n'existe aucun rapport non seulement entre Elfrida et Faligny, mais encore entre celui-ci et M. Charlier.

– Je le saurai probablement par M^{me} Charlier. Au besoin, je puis faire exercer une surveillance par la femme de chambre que je lui ai procurée. Mais, bien que cette personne me paraisse assez sûre, j'aime mieux, tant que je le puis, me passer de ces sortes de complices.

– Oui... oui... Pourtant, il est possible que nous en ayons besoin...

– Pourquoi ?

D'un regard curieux, Louisa scrutait la physionomie songeuse de son mari.

Il eut un froid sourire, en répondant :

– Rien de précis encore... Une idée... Oui, une simple idée... Je la méditerai, ma chère, et peut-être pourrons-nous en retirer quelque chose.

Parmi les professionnels de la police auxquels s'était autrefois adressé Raymond pour rechercher Norsten évadé, se trouvait un homme âgé, à cette époque, d'une quarantaine d'années, qui lui avait paru particulièrement actif, de caractère à la fois calme et décidé, d'esprit lucide et très observateur... François Dorché continuait toujours son métier de détective, et ce fut à lui que M. de Faligny décida de confier l'enquête relative à Frund Erlich et à la mère d'Elfrida.

– Commencez-la au plus tôt, recommanda-t-il. Car ce sont des gens habiles, je le crains, et il importerait de les démasquer sans retard.

– Je pars demain pour New York, déclara Dorché. Là, je prendrai tous les renseignements possibles sur ce Nathaniel Barnett et sa femme. Pendant ce temps, un de mes camarades, en qui j'ai toute confiance, s'enquerra de l'existence des

personnages ici, de leurs habitudes et relations.

– Il vous faudra aussi faire une enquête en Suède ?

– Oui... Malheureusement, bien des années ont passé... Les souvenirs seront peu précis... Si une enquête de ce genre avait eu lieu aussitôt après le drame, il aurait peut-être été possible de découvrir, aux alentours de la Sarrasine, les indices du passage d'un étranger.

– Je m'étonnerais qu'elle n'eût pas été faite. M. Charlier, l'ami du docteur Norsten et son confident, devait avoir été mis au courant de ses soupçons... À moins que le pauvre homme n'eût pas encore bien arrêté sa pensée sur la possibilité que son misérable parent eût échappé à la mort.

Dorché suggéra :

– Vous pourriez peut-être vous en informer près de M. Charlier ?

– Oui, c'est chose possible... Peut-être, autrefois, a-t-il recueilli quelques indices dont nous ferions notre profit... Tenez, voici cent mille francs pour les premiers frais. Demandez-moi

ensuite les sommes nécessaires. Plus vite vous aboutirez à un résultat satisfaisant, plus je serai généreux dans la rémunération de vos services.

Raymond laissa passer une dizaine de jours avant de se rendre chez M. Charlier. Il redoutait – bien que son cœur le désirât passionnément – de rencontrer Elfrida. S'il devait vivre avec son souvenir, qu'au moins sa vue ne donnât pas une force nouvelle à cette passion qu'il s'efforçait de calmer, de dominer énergiquement !

Il se rendit à l'hôtel Charlier, précisément vers la fin de cet après-midi où le banquier avait fait connaître à sa pupille la demande de Martellier... M. Charlier le reçut avec cordialité, écouta avec le plus vif intérêt les explications qu'il lui donna, au sujet des recherches entreprises, et répondit à ses questions :

– Oui, j'ai fait faire une enquête au sujet de Frund Erlich, peu après la condamnation de mon pauvre ami. Celui-ci était si persuadé de sa mort, que pendant longtemps il avait repoussé l'idée qu'il pût être l'auteur du crime... Toutefois, dans les derniers temps de son emprisonnement, il me

fit demander de faire des recherches dans ce sens. Elles n'aboutirent malheureusement à aucun résultat. Un étranger avait bien résidé pendant quelques jours à l'auberge d'un village voisin de la Sarrasine ; mais il en était parti précisément la veille. On le décrivait comme un vieillard, voûté, à barbe blanche, portant de larges lunettes noires.

– Il est facile de se transformer ainsi.

– Évidemment... Mais, enfin, rien n'indiquait là qu'on eût affaire à Erlich. Néanmoins, on essaya de suivre cette piste... Mais l'homme semblait s'être volatilisé et demeura introuvable... Quant à Loïsa, elle continua pendant six mois encore d'habiter Paris, puis elle aussi disparut sans qu'on pût retrouver sa trace.

– Ce Frund était, d'après le docteur Norsten, un homme fort bien doué au point de vue ruse et habileté. Loïsa d'Argelles était d'ailleurs, paraît-il, digne de lui sous ce rapport.

– Et sous tous les autres ! dit M. Charlier d'une voix qui tremblait d'émotion indignée. Ah ! quelles souffrances connut mon pauvre Norsten !... lui qui avait aimé cette misérable

femme, qui avait cru trouver en elle la vertu, la noblesse d'âme qu'il possédait lui-même !... Hélas ! il n'existait en cette créature que fourberie, duplicité, goût de la jouissance et du désordre moral !... Savez-vous qu'elle alla jusqu'au crime ?... qu'elle tenta d'empoisonner son mari ?

– Le Père Gélin me l'a dit.

– Norsten avait une preuve... Avant de la chasser, il lui avait fait signer un aveu. Affolée en voyant son coup manqué, elle avait cédé... Mais à cause de sa fille, Norsten ne voulut pas le produire au cours du procès.

– Peut-être, cependant, cette pièce aurait-elle tourné les soupçons des juges du côté de la femme indigne ?... Puis, si le docteur avait parlé des doutes relatifs à son cousin...

M. Charlier secoua la tête.

– Qui sait ! La lutte entre eux s'est passée sans témoins... Ne l'aurait-on pas accusé de meurtre contre cet homme, dont la disparition mystérieuse avait intrigué le pays ? La situation était

délicate... et Norsten s'était décidé à ne point parler sur le moment. Mais il se réservait, une fois échappé à la prison, de faire opérer avec mon aide toutes les recherches possibles, dût-il y dépenser la plus grande partie de sa fortune. Hélas ! son extraordinaire aventure l'empêcha de mettre ce projet à exécution... Mais puisque vous avez, monsieur, l'intention de poursuivre cette affaire...

– Cela est pour moi un devoir strict, et je ne regarderai à rien pour l'accomplir.

– Avez-vous quelque idée... quelques indices, déjà ?

– Oui, je crois être sur une piste, et j'y ai lancé un excellent policier.

Il n'en dit pas davantage, aimant mieux ne pas encore parler des Barnett.

De tout l'entretien, il n'avait pas prononcé le nom d'Elfrida... En se levant seulement, il demanda, sur un ton d'intérêt poli :

– M^{lle} Norsten est-elle un peu remise des fatigues qu'elle a endurées ?

– Un peu, oui... Mais son chagrin la mine, pauvre enfant ! Elle avait un père si admirable !... Et la voilà maintenant seule... Ah ! si du moins l'innocence de Norsten pouvait être reconnue ! Quelle consolation ce serait là, dans son malheur !

– Je m'y emploierai du moins de toutes mes forces, soyez-en assuré.

La voix de Raymond avait un frémissement d'émotion en prononçant ces mots... D'un geste chaleureux, M. Charlier lui tendit la main.

– Vous êtes une âme loyale, comme l'assurait mon ami Norsten. Oui, faites votre possible pour que justice soit rendue à l'innocent, mon enfant... et pour que ma pauvre chère Elfrida ait un allègement à sa souffrance.

Pensivement, le banquier regarda disparaître Raymond. Il songeait : « Oui, ce doit être une belle nature... un peu trop entière, un peu trop orgueilleuse peut-être... mais droite, énergique, pleine de nobles qualités... Voilà, il me semble, un mari que j'aimerais donner à ma petite Elfrida. Malheureusement, les obstacles sont graves entre

eux... Mais enfin, qui sait !... plus tard, la situation peut changer... Et l'amour fera peut-être fléchir l'orgueil, à ce moment-là... Oui, il conviendrait autrement que Martellier à cette ravissante Elfrida, elle-même si affinée, si complètement patricienne !... Pauvre Martellier ! Il avait là un compagnon qui jetait sur lui une fameuse ombre ! »

En rentrant chez lui, dans la matinée du lendemain, Raymond fut informé par Dôm que Martellier l'attendait depuis un moment.

Il trouva l'explorateur assis dans son cabinet, l'air fort mélancolique.

– Qu'y a-t-il, mon cher André ? demanda-t-il en lui tendant la main.

Martellier pencha la tête en soupirant fortement.

– Il y a... que j'ai fait ma demande en mariage hier... et que j'ai reçu tout à l'heure un mot de M. Charlier m'informant, avec toutes les circonlocutions d'usage, que j'étais refusé.

Le cœur de Raymond, qui s'était serré aux

premiers mots de son ami, se dilata soudain. Il parut tout à coup au jeune homme qu'il se trouvait délivré d'un poids immense pesant sur tout son être... Machinalement, il s'assit, en jetant sur son bureau les gants qu'il venait de retirer.

– Mon pauvre Martellier !... Quelle raison donne-t-il à son refus ?

– Elle ne veut pas se marier... Et M. Charlier me laisse entendre que je ne dois conserver aucun espoir en un changement d'idées, plus tard.

– Eh bien ! mon ami, fais ton possible pour l'oublier.

– C'est vite dit !... On voit que tu n'es pas amoureux d'une créature aussi parfaite, aussi incomparable ! L'oublier ! Ah ! jamais !... jamais je ne le pourrai !

Un pli d'ironie amère souleva la lèvre de Raymond. Si Martellier, nature insouciante et peu profonde, croyait ne pouvoir chasser le souvenir d'Elfrida, que dirait-il, lui qui avait dans les veines le sang d'une race où toutes les passions étaient fortes et tenaces, où l'on savait haïr et

aimer jusqu'à la mort ?

– Je suis tout démonté, mon bien cher, murmura Martellier d'un air accablé. Il faut que je voie à me faire donner une mission quelconque, pour m'occuper un peu l'esprit.

– Oui, ce sera le mieux pour toi, mon pauvre ami.

Martellier eut un haussement d'épaules.

– Ah ! je n'en sais rien !... Je ne me sens plus bon à grand-chose... Tu sais, au fond, je ne crois guère au motif donné ! Le vrai, ce doit être que je ne lui plais pas.

– Pourquoi supposes-tu ?...

Nouveau haussement d'épaules.

– Cela n'a rien d'étonnant. Je n'ai pas grand-chose pour plaire... et M^{lle} Elfrida Norsten aime mieux attendre une occasion plus brillante... C'est assez naturel, du reste... Mais peut-être que...

Il s'interrompit, en enveloppant d'un coup d'œil assombri Raymond qui, d'une main distraite, jouait avec l'un de ses gants.

– Peut-être que si elle ne t'avait pas connu, j'aurais eu plus de chance... Mais la comparaison était trop désavantageuse pour moi, de toute façon. Tu es riche, tu as un grand nom, tu...

Raymond l'interrompt avec un brusque mouvement d'impatience :

– Ne revenons pas là-dessus, André ! Je t'ai dit, une fois pour toutes, que tu te leurrais absolument à ce sujet.

Martellier se tut, en conservant son front légèrement plissé... Raymond songeait, la tête un peu renversée sur le dossier de son fauteuil. Au bout d'un moment, il demanda :

– As-tu revu Valloux depuis ton retour ?

– Non. Il est venu pour me voir il y a une quinzaine de jours et il ne m'a pas trouvé. La semaine dernière, j'ai été mettre une carte à son logis... Comme il ne m'est pas plus sympathique que ça, je ne tiens guère à conserver des relations avec lui.

– Tu as raison, car j'ai l'intuition qu'il est assez peu recommandable... Quant à moi, fort

heureusement, il ne m'a pas favorisé de sa visite. Au reste, j'avais donné à mes domestiques l'ordre de répondre que je ne me trouvais pas là.

Après un nouveau silence, Martellier s'informa :

– As-tu commencé à t'occuper de l'affaire Norsten ?

– Oui, elle est en train. J'ai même, hier, été demander quelques renseignements à M. Charlier, au sujet des recherches qui avaient pu être faites il y a dix ans. Mais je n'ai rien appris qui soit de nature à faciliter ma tâche... Et pourtant, maintenant que j'ai la certitude morale que Norsten ne fut pas coupable, il faut que j'y arrive !... Il le faut absolument !

– Oh ! quand tu veux quelque chose, tu y réussis toujours ! dit Martellier avec conviction.

– Fasse le Ciel qu'il en soit ainsi en cette occurrence ! Car, bien qu'ayant agi en toute droiture, j'aurais toujours le plus ardent regret si je ne pouvais tout au moins faire rendre au malheureux cette justice posthume !

Une demi-heure plus tard, Martellier prit congé de son ami... Comme ils traversaient tous deux le vestibule, l'explorateur demanda :

– Décidément, as-tu renoncé à la sculpture ?

– Non, pas tout à fait. Mais je ne fais rien d'important.

– Et la statue de Diane, elle est toujours en plan ?

Brièvement, Raymond répondit :

– Toujours... et elle le restera.

Martellier se mit à rire.

– Cette pauvre M^{lle} Barnett doit être pas mal vexée !... À propos, je l'ai rencontrée hier, au Français, avec sa mère. Elle m'a paru changée... maigrie, l'air un peu malade et plutôt triste. La mère est toujours la même, jeune, élégante, très aimable... assez distinguée, d'ailleurs, très peu genre actrice.

– Oui, elle n'est pas mal, sous ce rapport... Et son mari, d'ailleurs, n'a, lui non plus, rien de commun. Ce sont des gens dont l'éducation première a dû être fort bonne.

– En effet... M^{me} Barnett m'a invité pour ses soirées du mardi. Mais cela ne me dit guère...

– Si tu veux me faire plaisir, André, tu iras quelquefois.

Martellier regarda son ami avec étonnement.

– Pourquoi cela ?

– Parce que je voudrais que tu observes ces gens-là, que tu tâches d'obtenir des renseignements sur leurs habitudes, leurs relations... J'ai pour cela des motifs que je te dirai plus tard – de très sérieux motifs, je te l'affirme.

– Eh bien ! mon cher, pour toi, je me plierai à cette corvée... bien que je n'y aie guère le cœur en ce moment !

Avec un soupir, il serra la main de son ami et franchit le seuil de la porte que tenait ouverte Dôm.

Raymond rentra dans son cabinet de travail, rangea quelques papiers épars sur son bureau. Puis il gagna son atelier. Un clair soleil de février, succédant au jour maussade de la veille, éclairait la grande pièce tendue d'anciennes

tapisseries et tombait en plein sur la madone dont le visage, presque achevé, représentait les traits d'Elfrida, l'expression douloureuse et pure de sa physionomie.

À côté, une autre statue plus grande se dressait, couverte de linges mouillés. D'une main frémissante, Raymond enleva ceux-ci. Et une admirable chasseresse apparut – une Diane au corps souple et mince, qui avait les traits d'Elfrida, mais avec une physionomie sans souffrance, ardente, fière et si vivante !

Raymond, tour à tour, contemplait les deux statues avec une attention passionnée. Ah ! quelle impossible chose c'était que de tenter d'éloigner ce souvenir ! Mais elle était sans cesse présente à son esprit, cette femme inoubliable ! Et comme, pour la représenter ainsi, pour obtenir cette merveilleuse ressemblance, comme il fallait que, sans en avoir conscience, il l'eût regardée, il eût imprégné sa pensée d'elle, de ses attitudes harmonieuses, de la courbe parfaite des épaules, du galbe délicat de ce cou dont le mouvement était si gracieux, quand Elfrida penchait un peu la

tête... et surtout des expressions diverses de ce visage où frémissait la vie la plus profonde, la plus ardente !

Oui, ces deux images étaient bien Elfrida, dans deux manifestations diverses de sa nature, de sa vibrante sensibilité. Elles étaient aussi — Raymond en avait la sensation — les chefs-d'œuvre que jamais aucun ouvrage sorti de ses mains ne pourrait surpasser.

Mais cette considération passait pour lui au second plan. Il était d'ailleurs bien résolu à ce que personne au monde ne vît ces statues. Jalousement, il les cacherait toujours aux yeux de ses amis, de ses cousins eux-mêmes. Elles seraient les compagnes de sa vie probablement solitaire, car il comprenait de quelle force une telle passion pèserait, jusque dans l'avenir, sur une nature comme la sienne, et son intransigente loyauté n'envisageait pas la perspective d'unir une femme à son existence, alors que son cœur appartenait si complètement à une autre.

Avec une émotion frémissante, il considérait tour à tour les deux physionomies qui étaient un

même visage, d'une beauté semblable, chacune évoquant le charme fier et pur d'Elfrida... Et, tout à coup, il murmura :

– Pourquoi ?... pourquoi ?

Oui, pourquoi, soudainement, croyait-il découvrir une expression d'énigme dans le regard de la déesse ?

Vainement, il le chercha dans les yeux de la madone au visage de pathétique souffrance... Non, en ceux de Diane seuls il avait enclos ce mystère. Un instinct, un souvenir avait conduit ses doigts, dominé son esprit... Oui, un souvenir, car le reflet d'énigme, il l'avait vu plus d'une fois pendant le voyage du retour dans le regard d'Elfrida, quand, sombre, défiant, hostile, il se rencontrait avec le sien.

Les yeux d'Elfrida !... Si beaux, si expressifs qu'il eût pu les faire, dans ces œuvres sorties de ses mains, qu'étaient-ils près de la réalité ? Leur vie, leur brûlante lumière, les jeux d'ombre sur ces prunelles veloutées, la douceur profonde ou la violence des sentiments passionnés, qui donc aurait été capable de les reproduire en ces effigies

inanimées ?... Et la blancheur palpitante de cet épiderme délicat, la teinte rose qui, parfois, l'animait comme un fugitif reflet d'aurore ?... Et la rare, l'étrange nuance de ces cheveux qui semblaient une admirable soie argentée avec laquelle formaient un saisissant contraste les yeux d'Orientale et les longs cils froncés ?

Non, ces froides statues, si belles pourtant, et de physionomie si expressive, ne pouvaient donner qu'une faible idée du charme sans pareil qui avait si vite, si complètement captivé Raymond de Faligny.

Dôm frappa à la porte de l'atelier. Il tenait à la main un plateau sur lequel se trouvait une lettre... Distraitemment, Raymond prit l'enveloppe gris pâle, très parfumée... Tout aussitôt, il reconnut l'écriture de la suscription et fronça légèrement les sourcils. Georgina Lauris lui avait déjà écrit pour se plaindre de ne plus le voir, lui demander de venir au plus tôt s'expliquer sur le changement de ses sentiments à son égard... Et aujourd'hui elle renouvelait ses prières avec toute l'ardeur d'une passion que l'absence n'avait pu affaiblir.

Raymond froissa le billet et le jeta sur une table voisine... Certes, sous son apparence froide, hautaine, il avait assez de cœur pour ne pas demeurer insensible à la souffrance d'une femme qui l'aimait sincèrement. Mais il ne se reconnaissait pas de torts à l'égard de la belle cantatrice, car, la première, elle l'avait recherché, lui avait offert son amour, accepté en un moment de caprice assez vite évanoui. Maintenant, il n'éprouvait pour elle qu'une indifférence mêlée de compassion... Toute sa pensée, tout son cœur, tout son être appartenaient à celle qui ne serait jamais à lui et qui le détesterait toujours... à cette Elfrida mystérieuse qu'il avait reçue dans ses bras, morte, croyait-il, et dont, pendant une seconde, il avait tenu sous ses lèvres les paupières frémissantes.

Il ferma les yeux, revivant soudain la scène rapide, sous la lueur des éclairs. Et il eut la sensation profonde, absolue, que ces mêmes lèvres qui avaient donné à Elfrida Norsten un si fervent baiser d'amour, dont l'enivrante douceur les imprégnait encore, ne pourraient jamais plus se poser sur le visage d'aucune femme au monde.

La soirée donnée par M^{me} Charlier, quinze jours plus tard, était déjà quelque peu avancée quand Raymond fit son apparition.

Jeanne avait dû insister pour qu'il acceptât de venir. Il s'y était enfin décidé, jugeant assez poli de le faire, puisque, depuis son retour, il avait décliné toutes invitations de M^{me} d'Esclampes aussi bien que celles de sa fille.

Peut-être, en outre, éprouvait-il une sorte de satisfaction douloureuse à l'idée qu'il se trouverait, pendant quelques heures, sous le même toit qu'Elfrida.

Jeanne, quittant un groupe de ses invités, vint au jeune homme avec son plus aimable sourire.

– Enfin !... Je commençais à croire que vous me manqueriez de parole, Raymond !

– Il faudrait une bien grave circonstance pour

me faire omettre une chose promise, répliqua Raymond en s'inclinant pour baiser la main que lui présentait sa cousine.

– Oui, vous n'êtes pas une girouette, je le sais, et on peut compter sur vous... Allons, venez vite. Vous avez déjà manqué un acte charmant de René Saurel, joué par une parfaite artiste... Les tableaux vivants vont commencer. Vous verrez, ce sera très bien...

Elle avait pris son bras et l'emmenait vers une large galerie transformée en salle de théâtre. Au passage, Raymond serra la main de Marcel Charlier, qui avait un peu l'air d'une âme en peine parmi cette élégante assemblée. Dans la galerie, les invités prenaient place, selon leurs préférences. Jeanne alla s'asseoir à une assez courte distance de la petite scène et indiqua à Raymond un siège près d'elle.

– Elle a l'air de confisquer son cousin, ne trouvez-vous pas ? chuchotèrent entre elles quelques bonnes amies.

– Oui, plutôt. C'est un peu trop afficher sa grande sympathie pour lui. Mais elle a toujours

été irréfléchie, cette pauvre Jeanne, et depuis longtemps, elle a cette habitude de se jeter à la tête de M. de Faligny, heureusement plus circonspect, plus correct – et, pour ainsi dire, totalement indifférent à son égard.

Ces dernières réflexions étaient faites d'un ton moqueur par M^{me} de Clairvault, la jeune veuve blonde qui, vainement, avait essayé d'attirer l'attention de Raymond.

Insouciant de ce que l'on pouvait penser d'elle, M^{me} Charlier causait avec son cousin, en attendant le lever du rideau. Elle lui expliquait qu'un peu plus tard, elle devait jouer un rôle de bonne fée dans un petit conte arrangé pour le théâtre... Et son regard, en parlant, s'attachait sur le jeune homme avec un mélange de caresse et de malice un peu méchante... M^{me} Charlier aimait fort jouer des tours et se délectait à voir la colère ou l'émotion désagréable de ses victimes. Cette fois, elle en avait préparé un à ce beau Raymond, vraiment irritant avec son air d'altier sang-froid et qui, aujourd'hui, dans l'élégance discrète de sa tenue du soir, avec son regard un peu lointain, où

semblait demeurer une énigme, apparaissait d'une séduction plus grande que jamais.

– Enfin, voici ! murmura-t-elle.

Le rideau se levait... Et sur la scène apparut une Diane chasserresse, tenant en mains un arc bandé. Elle était mince, très souple, un peu frêle. Elle avait de jolis traits fins, des cheveux blonds argentés, beaucoup de grâce dans l'attitude. C'était la Diane qui se trouvait maintenant enfermée dans le cabinet de débarras de l'appartement de Raymond. C'était le modèle qu'il avait eu devant les yeux pendant quelque temps, chaque jour... Dinah Barnett, la fausse ingénue, l'instrument de Louisa Barnett.

Le jeune homme avait eu un tressaillement, une lueur de colère dans le regard... Mais ce fut en vain que Jeanne épia sur sa physionomie d'autres signes de sa contrariété ou de son émotion. Il resta impassible, continuant de regarder la jolie Diane dont les lèvres pâlies tremblaient, dont les yeux, avidement, cherchaient dans la salle...

Et tout à coup, ils rencontrèrent le regard de

Raymond... regard de froideur, d'indifférence dédaigneuse. Le jeune corps souple eut un fléchissement, les épaules s'affaissèrent. À ce moment, le rideau tombait. Mais Raymond devina que derrière lui Dinah perdait connaissance.

Au milieu du bruit des applaudissements, M^{me} Charlier dit d'un ton pénétré :

– Adorable, n'est-ce pas, cette petite chasseresse ?

– Pas mal, en effet.

La réponse tomba, nette et froide, des lèvres de Raymond.

Jeanne lui jeta un coup d'œil de côté.

– Vous la connaissiez, d'ailleurs ?... Nardel m'a dit que vous l'aviez prise pour modèle d'une statue... Eh ! mais, précisément d'une statue de Diane !

– Vous devez bien le savoir, ma chère, puisque vous en avez précisément choisi la reproduction exacte pour ce tableau vivant ?

Quel que fût son aplomb, Jeanne se troubla

sous le regard d'ironie hautaine.

– Mais pas du tout ! C'est M^{me} Barnett qui m'a dit, quand nous discussions ensemble au sujet de ces tableaux : « Dinah vous donnera un numéro charmant... vous verrez. » C'était une surprise... D'ailleurs, voyez, elle n'était pas indiquée sur le programme...

Une nouvelle lueur avait passé dans les yeux de Raymond.

– Ah ! vous connaissez M^{me} Barnett ?

– Oui, c'est elle qui m'a aidée à tout organiser... Une femme délicieuse... d'une complaisance, d'une habileté !

– Oh ! quant à l'habileté, je n'en doute pas ! dit Raymond avec un accent mordant.

Sa cousine le regarda d'un air surpris.

– De quel ton vous dites cela !... Est-ce que vous la connaissez particulièrement sous ce rapport ?

– Quelque peu, oui... et je vous engage à vous défier d'elle.

– Pourquoi ?

– Pour bien des raisons, que je ne puis présentement vous dire. Mais tenez pour certain que cette femme est la pire intrigante... Et puis...

Il baissa encore davantage la voix, en attachant sur la jeune femme un regard de méprisante raillerie.

– ... Vos petites méchancetés manquent leur but, Jeanne. On vous a probablement raconté que Dinah Barnett avait eu à se plaindre de moi, et vous avez espéré jouir de mon embarras en la voyant paraître sur cette scène. Mais n'ayant rien à me reprocher, j'ai déçu votre aimable attente... Tout pis pour vous, charmante cousine ! Vous vous en consolerez avec cette « délicieuse » M^{me} Barnett, que j'aperçois là-bas...

Jeanne détourna la tête, en mordant ses lèvres presque jusqu'au sang. Raymond était trop fort pour elle... Brusquement, elle se leva et se dirigea vers l'entrée du salon, au seuil duquel venait d'apparaître M^{me} Barnett.

« Moi, je file ! songea Raymond. Sentir cette

Barnett là !... quand on soupçonne !... Et ce serait
« sa » mère !... sa mère !... »

Mais s'éclipser n'était pas facile pour un homme aussi connu. On l'arrêtait au passage, on le félicitait d'avoir échappé aux périls de son aventure, on essayait d'obtenir de lui quelque récit sur celle-ci... Puis, enfin, il fut agrippé par Marcel Charlier, qui promenait par les salons un morne visage d'ennuyé.

– Mon cher, j'en ai assez de cette soirée ! lui déclara sans ambages Raymond, qui savait n'avoir sur un tel sujet aucune crainte de froisser son hôte. Il y a ici des personnes que je ne peux souffrir... Et je leur laisse la place, tout simplement.

– Ah ! vous avez bien raison !... et bien de la chance ! soupira Marcel.

Puis, une idée lui venant, il demanda, en baissant la voix :

– Dites donc, avant de partir, si vous veniez fumer avec moi un cigare au jardin ? La nuit est froide, mais superbe, avec ce clair de lune... Et ça

me fera du bien d'échapper un moment à cette chaleur, à ce monde...

Raymond acquiesça. Il suivit son hôte dans une pièce où ne pénétraient pas les invités et qui donnait sur le jardin par une porte vitrée... Marcel fit apporter un pardessus pour lui et la pelisse de Raymond. Puis tous deux franchirent le seuil de la porte-fenêtre et firent quelques pas dans le jardin éclairé par la lune presque en son plein.

Mais une autre lueur se mêlait à celle-ci, répandant sa rouge clarté aux abords de l'hôtel... Raymond et Marcel, levant les yeux sur la façade, jetèrent un cri :

– Le feu !... c'est le feu !

– Dans mon laboratoire ! bégaya Marcel.

Et il s'élança comme un fou à l'intérieur de l'hôtel, en jetant l'effrayante clameur :

– Au feu !... au feu !... Là-haut !... au feu !

Instantanément, une pensée avait jailli dans l'esprit de Raymond... Elfrida !... Où était-elle ? Habitait-elle à ce second étage, ou au premier ?

D'un bond, lui aussi fut dans l'hôtel.

Bousculant les gens affolés qui se trouvaient sur son passage, il happa au collet un domestique.

– M^{lle} Norsten ?... quel étage ?

– M^{lle} Norsten... au second...

Raymond eut une sourde exclamation de terreur et s'élança dans l'escalier que montaient en courant quelques domestiques, quelques invités appelés par Marcel, qui criait :

– Venez m'aider à descendre mon père !

En les écartant avec violence, Raymond atteignit en quelques bonds le premier étage, et de là, s'engageant dans l'escalier du second que commençait d'envahir la fumée, il criait en même temps :

– Quelqu'un ici !... quelqu'un pour m'indiquer la chambre de M^{lle} Norsten !

Puis, au hasard, il fonça sur une porte qu'il ouvrit brusquement.

La pièce était en flammes et le jeune homme recula, suffoqué.

Il appela :

– Elfrida !... Êtes-vous là ?... Elfrida ?

Rien ne lui répondit.

Une plus vive flambée lui permit, pendant quelques secondes, de distinguer quelques objets démontrant que cette pièce était le laboratoire de Marcel.

Alors il courut à une autre, à côté. La porte en était fermée à clef... En quelques vigoureux coups d'épaule, il la défonça... Tout flambait, là aussi. Une fumée épaisse l'étouffa... Mais il avait aperçu un corps étendu sur un lit. Il y courut, le saisit, le traîna jusqu'au palier. Et il vit le visage osseux de Katarina qui semblait inanimée.

Un cri s'étrangla dans sa gorge.

– Elfrida !... Elfrida !

Il courut de nouveau à l'une des portes closes. Mais elle résista davantage et ne céda enfin qu'à moitié, montrant par cette ouverture une pièce envahie par les flammes.

Raymond bondit à l'intérieur. En tâtonnant, il chercha autour de lui... Et ses mains rencontrèrent un corps immobile. Il s'en empara, l'emporta au-

dehors. À demi asphyxié, il tituba et s'appuya contre le mur du palier, sans lâcher ce corps dont il ne savait encore si c'était celui d'Elfrida.

Des hommes surgissaient dans l'escalier, appelant :

– Y a-t-il quelqu'un en haut ?... Y a-t-il quelqu'un ?

Raymond réussit à balbutier :

– La femme... par terre... Emportez...

Par les portes ouvertes sortait une ardente clarté... Elle éclaira le visage immobile, semblable à celui d'une morte qui retombait sur la poitrine de Raymond.

– Elfrida ! murmura-t-il.

Et puis, une terreur atroce le saisit... N'avait-il entre ses bras qu'un cadavre ?... Vite, vite, il fallait qu'on la soignât, qu'on la fît revenir à la vie !

Soulevant le corps inanimé, il s'élança vers l'escalier, qu'il descendit rapidement. Au passage, sur le palier du premier étage, il heurta les hommes qui emportaient M. Charlier dans un

fauteuil... L'infirmier s'écria avec angoisse :

– Elfrida ?... Vivante ?

Raymond ne lui répondit pas, ne l'entendit même pas... À moitié de l'escalier, une femme se dressa devant lui, blême, le regard anxieux. Elle s'écria :

– Vit-elle ?... Vit-elle ?

Comme en un rêve, il reconnut M^{me} Barnett... Et sans lui répondre, il dit d'une voix rauque :

– Un manteau, apportez un manteau pour elle !

M^{me} Barnett redescendit les marches et s'élança vers le vestiaire... Comme Raymond atteignait au bas des degrés, il se heurta à M^{me} Charlier qui, le premier instant d'affolement passé, accourait pour sauver ses bijoux et quelques objets précieux qui se trouvaient au premier étage.

– M^{lle} Norsten ?... Est-elle brûlée ? demanda-t-elle.

Raymond fit un signe négatif... Les mots s'arrêtaient dans sa gorge, et l'altération de son visage était si grande que Jeanne attachait sur lui

un regard stupéfait.

M^{me} Barnett revenait en courant. Elle apportait sa sortie de bal, une ample pelisse de soie brochée bordée de fourrure dont elle couvrit la jeune fille toujours immobile... Et sa voix agitée demanda :

– Où allez-vous ?... Qu'a-t-elle ?

Il eut pour elle un regard farouche, et ces mots passèrent entre ses dents :

– Que vous importe ?

Emportant son fardeau, il se dirigea vers le petit salon par où, tout à l'heure, Marcel et lui étaient sortis dans le jardin. Au seuil d'une porte se tenait Dinah, vêtue de sa tunique grecque, les pieds nus chaussés de cothurnes.

Le teint d'une pâleur presque livide, les yeux dilatés, elle regardait Raymond et Elfrida. Comme le jeune homme franchissait le seuil du petit salon, elle saisit le chambranle de la porte, essaya de s'y retenir puis chancela et tomba en arrière, fort heureusement sur l'épais tapis dont le parquet était couvert.

Tandis que M^{me} Barnett courait vers elle, Raymond traversait le salon et sortit dans le jardin... Il se souvenait qu'au cours de son entretien avec M. Charlier, celui-ci avait mentionné que César Bartel habitait un pavillon tout à fait indépendant de l'hôtel et ayant une sortie dans une rue latérale. C'était là qu'il voulait emporter Elfrida, par un instinct qui lui commandait de la mettre sous la protection de cet être dévoué.

La clarté de la lune, la lueur de l'incendie éclairaient tout le jardin. Sans peine, à cinquante mètres de l'hôtel, Raymond découvrit le petit logis encastré dans le mur de clôture. Il frappa vigoureusement contre la porte. Une voix ensommeillée cria :

– Qui est là ?... Que veut-on ?

– Vite, Bartel, ouvrez !... C'est M^{lle} Elfrida !

Une exclamation lui répondit... et, une minute plus tard, la porte s'ouvrait, laissant voir le visage anxieux de Bartel.

Un cri sourd s'échappa des lèvres du

Provençal.

– Qu’a-t-elle ?... Comment ?

– L’hôtel brûle, répondit brièvement Raymond. Je ne crois pas que le feu l’ait atteinte... mais l’asphyxie, peut-être...

Bartel s’effaça, et Raymond entra dans la première des trois petites pièces qui composaient le rez-de-chaussée du pavillon. Avisant un divan de cuir, il y déposa la jeune fille. Puis, se penchant vers elle, il appuya contre son cœur une main dont il avait peine à modérer le tremblement.

– Il bat ! murmura-t-il d’une voix étouffée par l’émotion. Faiblement, certes... mais il bat !

Et se redressant, il dit à Bartel :

– Je vais chercher un médecin !

En même temps que lui, venant comme voisin et ami faire acte de présence à la soirée de Charlier, était entré dans l’hôtel le docteur Barost, une célébrité médicale dont Raymond avait fait la connaissance assez intime à son cercle. En outre, il avait remarqué dans

l'assistance un jeune médecin, parent des Charlier. Il était donc sûr de pouvoir ramener l'un des deux près d'Elfrida.

Dans un des salons du rez-de-chaussée, le docteur Barost était penché vers Katarina, que l'on avait déposée sur un canapé... Raymond vint lui poser la main sur l'épaule, en disant :

– Vite, venez !... Il y a une jeune fille inanimée, là-bas... mais pas morte...

Le médecin se redressa en répliquant :

– Eh bien ! morte, celle-ci l'est, je crois...

Raymond eut un sursaut.

– Quoi ! Vous pensez ?

– Oui... asphyxiée... On peut essayer, pourtant...

Et avisant son jeune confrère qui passait dans une pièce voisine, il appela :

– Jeanroy !... Venez ici, voyez s'il est possible de ranimer cette femme... Une autre a besoin de mes soins... Il n'y a plus personne là-haut ?

– Les domestiques disent que non. Tous

étaient en bas, ce soir... On a emporté M. Charlier dans une maison un peu éloignée d'ici...

– Bien ; j'irai le voir tout à l'heure... Je vous suis, monsieur de Faligny.

M^{me} Barnett, à ce moment, se précipita dans le salon.

– Docteur, ma belle-fille a une syncope, et je ne puis la faire revenir !

– Demandez à Jeanroy, madame. Une autre malade a besoin de moi...

M^{me} Barnett leva sur Raymond un regard anxieux.

– Comment est-elle ?

Sa voix avait un tremblement léger que perçut le jeune homme.

– Toujours sans connaissance, répondit-il laconiquement.

Elle détourna les yeux et Raymond vit un frisson passer sur ses épaules nues.

Les deux hommes sortirent dans le jardin... Le second étage n'était plus maintenant qu'un

brasier, dont la lueur sinistre s'étendait au loin. Le docteur Barost fit observer, tout en suivant Raymond qui courait presque :

– Il devait y avoir dans le laboratoire des substances particulièrement inflammables, pour que l'incendie prenne aussitôt de telles proportions.

Bartel, entendant le bruit des pas sur le gravier, ouvrit aussitôt la porte du pavillon... Elfrida conservait toujours la même immobilité. Le docteur l'examina assez longuement et conclut :

– Cette jeune fille est endormie à l'aide d'un soporifique.

Raymond jeta une exclamation :

– Vous dites ?... Endormie ?

– Oui, oui... Il n'y a pas d'asphyxie chez elle... ou du moins rien qu'un début... C'est vous qui l'avez sauvée ?

– Oui.

– Il y avait beaucoup de fumée dans sa chambre ?

– Oui, mais non pas autant que dans celle d’à côté, où couchait la servante que vous avez examinée tout à l’heure.

– Et la jeune fille était sans mouvement, quand vous êtes entré ?... Elle n’essayait pas de fuir ?

– C’est un corps immobile que j’ai sorti à tâtons.

– Bien, bien. Ceci confirme ce que je disais. Elle aurait dû être éveillée par la fumée, essayer de quitter son lit... Et j’y pense...

Il demeura un moment songeur, puis déclara :

– La servante aussi a dû être endormie.

– Docteur !... que dites-vous là ?

Le médecin répéta :

– Elle a été endormie... L’asphyxie l’a gagnée sans qu’elle s’en aperçoive, pendant ce sommeil provoqué. Autrement, nous verrions sur son visage des traces de souffrance, d’agonie, que nous autres, médecins, sommes habitués à trouver chez les asphyxiés, au moment où ils viennent de succomber. Mais cette femme est morte sans souffrir. Au reste, un examen plus approfondi

nous révélera si j'ai vu juste... Quant à cette jeune fille il y a tout lieu d'espérer qu'elle ne court aucun danger. Dans quelques heures d'ici, très probablement, elle se réveillera... Mais comme j'ignore la nature du soporifique qu'elle a absorbé, la prudence commande de la tenir en surveillance. Je vais donc vous envoyer Jeanroy, qui ne la quittera pas avant son réveil. Quant à moi, il faut que j'aille voir ce pauvre ami Charlier, qui risque fort de se trouver mal en point, après une telle alerte.

– Mais vous reviendrez, docteur ?

– Oui, certes, demain matin... Qu'on prépare pour la malade des boules d'eau chaude, n'est-ce pas ?

Il serra la main de Raymond et sortit du pavillon en songeant :

« Il a l'air de s'intéresser rudement à cette jeune fille, M. de Faligny ! Quelle inquiétude, chez un homme qu'on prétend si froid !... Mais aussi, elle paraît peu banale, en fait de beauté, la jeune personne ! »

Demeuré seul avec Raymond, Bartel s'écria :

– Qu'est-ce qu'il dit, le docteur ?... Qu'elles ont été endormies ?

– Oui.

Ce mot parut sortir avec peine des lèvres frémissantes de Raymond.

– Comment ?... Par qui donc ?

– Voilà ce qu'il nous faudra savoir, Bartel... Et... j'entrevois quelque chose d'épouvantable ! Ces deux femmes, impuissantes à se mouvoir... cet incendie éclatant tout près d'elles...

L'esprit très prompt du Provençal avait déjà compris.

– Monsieur ! bégaya-t-il, les yeux dilatés par l'horreur. Ah ! serait-il possible ? Et qui donc, Seigneur ?

– Ah ! je le saurai !... je le saurai ! Malheur à eux !

Une flamme terrible s'allumait dans le regard de Raymond... Mais, reprenant aussitôt son sang-froid, le jeune homme ordonna :

– Préparez votre lit pour M^{lle} Elfrida, Bartel. Nous l’y étendrons, puis vous courrez à l’hôtel pour voir à vous procurer de quoi la réchauffer.

Bartel disparut dans la pièce voisine, et Raymond s’assit près de la jeune fille... Elle semblait, dans son immobilité, dans sa blancheur, une admirable effigie de marbre. Frissonnant d’angoisse et d’amour, Raymond la contemplait... Ainsi, on avait voulu la faire mourir ?... Et de quelle mort affreuse ! Quelqu’un voulait supprimer cette jeune vie... Et qui gênait-elle, sinon... ?

Il évoqua la vision du visage bouleversé de M^{me} Barnett, ses questions inquiètes au sujet de la jeune fille inanimée. Serait-ce donc bien ce qu’il supposait ?... Et devant l’affreux péril couru par sa fille, le cœur atrophié de la mère s’était-il ranimé ?

Alors, elle ne serait pas complice de la chose affreuse qu’il soupçonnait ?... Elle ignorait ?...

– Ma bien-aimée, je vous crois en grand danger ! murmura-t-il. Mais je suis là pour vous défendre, et ma vie, mon cœur, tout ce que je

possède vous appartient, à vous qui n'avez pour moi qu'animosité.

Une des mains d'Elfrida pendait le long du vieux divan. Raymond prit les doigts souples et tièdes et les baisa doucement, avec le plus tendre respect.

La syncope de Dinah avait enfin cédé aux soins du docteur Jeanroy. Tout aussitôt, M^{me} Barnett s'occupa d'emmener sa belle-fille hors de l'hôtel, où l'incendie, là-haut, gagnait du terrain à chaque minute.

Mais le fiacre qui avait amené les deux femmes, pris par des invités fuyant, affolés, ne se trouvait plus là. Les autres voitures, également, s'étaient éloignées... Le docteur réussit enfin à en trouver une aux alentours, et bientôt, parmi la confusion des gens accourus pour donner leur aide ou pour contenter leur curiosité, M^{me} Barnett et Dinah s'éloignèrent de l'hôtel Charlier, juste au moment où arrivaient les pompiers.

Pendant le trajet jusqu'à la rue du Helder, Dinah demeura presque complètement immobile, sans prononcer un mot. Elle tenait ses paupières closes et semblait à bout de forces... Près d'elle,

sa belle-mère, les lèvres serrées, s'absorbait en des pensées fort désagréables, à en juger par les fréquentes crispations de son visage.

Soutenue par elle, la jeune fille, dont les jambes fléchissaient, monta lentement les trois étages conduisant à leur appartement. Louisa ouvrit avec la clef qu'elle avait emportée, et toutes deux entrèrent dans l'antichambre où demeurait une lampe baissée.

– Viens vite te mettre au lit, ma chère petite, dit M^{me} Barnett à sa belle-fille.

À ce moment une porte s'ouvrit, et Nathaniel Barnett parut au seuil de son bureau.

– Comment, vous voilà ?... Mais la soirée ne peut être finie encore ?

– Si, elle est finie, répondit Louisa en se détournant tout d'une pièce pour regarder son mari. Tragiquement finie... par un incendie !

La physionomie de Barnett exprima le plus vif effroi.

– Un incendie !... Seigneur ! Et vous étiez exposées, toutes deux !... N'avez-vous rien, au

moins ?

Il s'avancait, les yeux attachés sur Dinah, qui s'appuyait au mur tendu de drap rouge, sur lequel ressortait son mince visage blêmi.

– Mais non. Nous n'étions pas au second étage, nous autres.

La voix de M^{me} Barnett avait une intonation sèche, mordante, et son regard ne quittait pas l'impassible physionomie qui lui faisait face.

– Ah ! c'est au second ?... Craint-on qu'il y ait des victimes ?

– Il y en a une, en tout cas... L'autre, je ne sais...

Cette fois, le visage de Barnett eut un léger tressaillement, et sa voix était un peu changée en demandant :

– Des domestiques, sans doute ?

– Mais non, ils étaient tous en bas... Dans un moment, je te donnerai quelques détails. Il faut que j'aille coucher Dinah, qui n'en peut plus après ces émotions.

– Oui, pauvre petite fille, tu as eu peur ?

Barnett s’approchait de Dinah, la prenait entre ses bras, baisait le visage pâle et froid.

– ... Comme tu frissonnes, ma chérie !... Louise, il faut réveiller Élise pour qu’elle lui chauffe son lit, qu’elle...

– Inutile, j’aurai plus vite fait moi-même. Dis-lui bonsoir et va m’attendre dans notre chambre, si tu as envie d’être renseigné sur cet incendie.

Barnett embrassa la jeune fille, qui se laissait faire passivement ; puis il se retira... Une demi-heure plus tard, Louisa entra dans la chambre où, près de la cheminée garnie d’un bon feu, il était confortablement étendu dans un fauteuil profond.

– La voilà couchée, dit-elle. Je pense qu’elle en a pour quelques jours à être souffrante... Elle s’était déjà trouvée mal sur la scène, au moment où le rideau se baissait. La frayeur n’a pas contribué à la remettre.

– Elle est devenue si délicate !... Il eût mieux valu qu’elle n’assistât pas à cette soirée, surtout

qu'elle n'y jouât ce rôle... M. de Faligny était-il là ?

– Oui... Mais tu n'es pas pressé de savoir qui, d'Elfrida ou de Katarina, survivra peut-être ?

Louisa s'était assise sur une petite chaise basse, devant son mari, et attachait un regard aigu sur la figure marmoréenne éclairée par les flammes du foyer.

Il dit d'un ton de surprise :

– Elfrida ?... Katarina ?... Quoi, ce serait elles ?

– Katarina est morte, asphyxiée, d'après ce que m'a dit un des médecins présents là-bas... Elfrida était peut-être vivante encore. Je n'ai pu m'en assurer, car M. de Faligny, après l'avoir sauvée des flammes, l'a emportée je ne sais où... Et moi, sa mère, je n'ai pas osé demander... cherché à savoir...

Ces derniers mots passèrent à peine entre les dents serrées de Louisa.

Barnett dit avec calme :

– Tu le sauras bientôt. Demain, tu iras

t'informer des nouvelles de M. Charlier, qui a dû être passablement bouleversé ; il paraîtra tout naturel que tu demandes ce qu'il est advenu des victimes.

– Mais oui... des victimes, dont l'une est ma propre fille. C'est pour cela que tu t'es tout de même méfié de moi... Tu l'as dit : « Voilà un crime devant lequel, cette fois, elle reculera peut-être. »

Les coudes aux genoux, le menton dans ses deux mains jointes, M^{me} Barnett parlait d'une voix basse et âpre, en regardant son mari avec une colère concentrée.

Paisiblement, Barnett répliqua :

– De quel crime veux-tu parler ?

– Ne joue pas la comédie avec moi ! Elfrida te gêne, tu as cherché à la supprimer... Le moyen t'importe peu. Celui-ci était atroce, pourtant !

Elle frissonna.

– ... Cette admirable créature !... Condamnée à périr par le feu ! Ah ! tout mon sang s'est révolté, à la pensée de ce forfait !... Et je m'élançais pour

essayer de la sauver, quand M. de Faligny est descendu, la tenant dans ses bras, inanimée... Il ne m'a pas répondu lorsque je lui ai demandé si elle était vivante... Il était aussi pâle qu'elle et ne semblait rien entendre, ni rien voir d'autre que ce visage aux yeux clos qui retombait contre son épaule... Et moi, je n'ai pas osé m'approcher, me rendre compte si elle était morte ou vivante... C'est ma fille, pourtant.

– Sois logique, Louisa ! Il y a bien peu de temps, tu la reniais comme telle, cette Elfrida qui, au physique et probablement au moral, est le portrait de Valdemar. Aujourd'hui, voilà que tu viens me faire une scène de sentimentalité à son propos...

M^{me} Barnett se redressa brusquement, avec une lueur d'indignation dans le regard.

– De sentimentalité !... Parce que je n'ai pu supporter l'idée de voir ainsi mourir cette enfant !... Mon enfant, après tout, quoi que je puisse dire, malgré les reniements que tu me rappelles ! Séparée d'elle depuis tant d'années, je ne la connais pas, je ne l'aime pas... et j'ai essayé

de la détester, en souvenir de son père. Mais rien ne pourra empêcher qu'elle soit ma chair et mon sang, ni que ceux-ci se révoltent quand je la vois menacée !

Le visage de Barnett eut une contraction rapide et ses yeux se durcirent étrangement pendant quelques secondes.

– Ah ! fort bien ! dit-il d'un ton sarcastique qui dissimulait mal une sourde colère. Ainsi donc, ma chère, c'est toi qui défendras désormais cette précieuse Elfrida ?

– Je ne veux pas que tu attendes à sa vie ! dit sourdement Louisa.

– Tu aimes mieux, probablement, que ce soit la nôtre qui se trouve en jeu ?

– Je crois que nous n'avons rien à craindre. Valdemar, s'il avait des soupçons contre toi, devait bien se douter que j'étais ta complice, et avec ses idées, il se sera gardé d'en rien dire à Elfrida, pour ne pas déshonorer sa mère à ses yeux.

– Ah ! vraiment ?... Comme tu as changé

d'opinion, tout à coup ! Naguère, tu ne doutais pas que Valdemar t'eût représentée à sa fille sous les plus noires couleurs... et maintenant, tu juges que sa belle âme était incapable de tels agissements...

– Oui, elle en était incapable !... Je disais cela par colère, par haine... mais je savais bien que jamais il n'aurait mal parlé de moi à son enfant. Peut-être – car elle était déjà si précocement intelligente quand je l'ai quittée – peut-être Elfrida soupçonne-t-elle quelque chose de la vérité. En tout cas, je suis sûre que ce n'est point par son père qu'elle la connaît !

– Eh ! eh ! voilà une affirmation qui démontre une fameuse estime pour l'homme que tu as cependant fait si bien souffrir, ma chère ! dit Barnett avec un mélange de raillerie et de colère.

Louisa eut un brusque mouvement d'épaules.

– C'est précisément à cause de ses hautes qualités morales que je le détestais, tu le sais bien ! Elles m'écrasaient... Elles me rendaient l'existence impossible près de lui. Probablement, il en serait de même si je vivais avec Elfrida...

Mais il ne s'ensuit pas de là que je permettrai qu'on s'attaque à elle ! Tu m'entends ?... Je veux que tu renonces...

Elle se levait, s'approchait de Barnett, posait sa main sur son épaule.

– ... C'est probablement cette femme de chambre que tu m'as fait placer à l'hôtel Charlier qui a préparé le crime ?... Tu lui as promis une grosse somme ?... et, d'ailleurs, tu la tiens par ce que tu sais de son passé... Oui, c'est ainsi que la chose est arrivée. Mais, maintenant, tu laisseras Elfrida en repos.

– Et si M. de Faligny a été instruit de tout par Norsten ?... Si, aimant Elfrida, il cherche à découvrir le vrai coupable ?... Si, ayant peut-être remarqué chez moi quelque ressemblance avec Valdemar, il se lance sur cette piste ?

La main trembla sur l'épaule de Barnett.

– J'espère que non !

– Et moi, je crains tout de ce côté !

– La disparition d'Elfrida n'empêcherait rien. Il continuerait de poursuivre cette réhabilitation...

– Allons donc ! Il n’y mettrait plus le même zèle, en tout cas... Et puis, quand il sera le mari de Dinah, je le persuaderai de laisser cette affaire-là...

Un ricanement l’interrompt :

– Lui !... Quelles illusions tu te fais ! Ce n’est pas un homme de cette trempe que tu amèneras à se marier contre son gré, je t’en répons !... surtout après avoir aimé une femme comme Elfrida, près de qui ta pauvre Dinah ferait bien petite figure !

Barnett bondit sur son fauteuil, en levant sur Louisa un regard étincelant de fureur.

– De quel ton tu dis cela ! Tu la méprises ma Dinah, en la comparant à ta fille ?... Eh bien ! entends-tu, quoi que tu dises, quoi que tu fasses, Elfrida disparaîtra, sa fortune sera à nous, et Dinah épousera Raymond de Faligny... S’il refuse, ce sera la mort pour lui aussi, voilà tout... La mort ou Dinah... Mais jamais, jamais il n’aura cette Elfrida maudite !

Il s’était levé lentement, sans quitter des yeux

Louisa. Sa voix à l'accent froid, implacable, s'assourdissait entre les lèvres à peine entrouvertes... Il répéta :

– Quoi que tu dises, quoi que tu fasses... Voilà notre première discussion, Louisa. Arrange-toi pour qu'elle soit la dernière et pour que rien ne me gêne dans mes projets, car, quel que soit mon attachement pour toi, il est des choses que je ne supporterai jamais... Comprends-tu, Louisa ?

Il se penchait vers elle et, sous le regard sinistre, M^{me} Barnett frissonna, blêmit, ferma les yeux... Elle essaya de balbutier :

– Ah ! c'est toi, Frund... c'est toi qui me dis cela...

Un rictus diabolique souleva la lèvre de Barnett. Ses mains s'étendirent, se posèrent sur les épaules tremblantes, qui ployèrent sous elles.

– Je ne te l'aurais jamais dit, si tu ne m'y avais obligé... Allons, bonsoir, ma Louisa toujours chère. Je vais encore travailler un peu à une affaire assez compliquée. Pendant ce temps, dors, et fais d'agréables rêves.

Il posa ses lèvres sur le front glacé. Puis, enlevant ses mains, il tourna les talons et quitta la chambre.

Soulevant ses paupières, Louisa le regarda s'éloigner. Un frisson la secouait des pieds à la tête, et, dans ses yeux, se mélangeaient l'horreur, l'épouvante – comme si, aujourd'hui seulement, elle entrevoyait les monstrueux abîmes que renfermait l'âme de l'homme qui l'avait associée à son existence de crimes, de fourberies, de combinaisons perverses.

Raymond était rentré chez lui vers une heure du matin, laissant le docteur Jeanroy et Bartel près d'Elfrida, toujours sans mouvement. L'agitation de son esprit ne pouvait lui permettre de trouver le sommeil... Outre l'inquiétude que lui inspirait l'état d'Elfrida, il existait cet angoissant problème : « Comment, par qui et pourquoi sa servante et elle ont-elles été endormies ? »

À la troisième question, Raymond se répondait aussitôt à lui-même, avec un tressaillement d'horreur : « Pour qu'elles ne pussent appeler, pour qu'elles fussent prises par les flammes sans avoir conscience de la mort qui les menaçait. »

Qui avait donc intérêt à ce crime ?... Qui donc se trouvait gêné par l'existence d'Elfrida Norsten et de Katarina ?

Sans hésiter, Raymond songeait :

« On retrouve là encore la marque du bandit qui n'a pas craint autrefois, pour assouvir son besoin de vengeance, de tuer une jeune femme innocente, de condamner à la souffrance et au déshonneur immérité un parfait honnête homme. Elfrida morte, c'est sa mère qui hérite de sa fortune... Sa mère, la complice de Frund Erlich... Oui, tout s'éclaire ! La soi-disant M^{me} Barnett s'est introduite dans l'intimité de M^{me} Charlier pour mieux se renseigner sur Elfrida... Elle aura pu ainsi préparer le crime... Non, non, ce serait par trop abominable ! Je sais bien qu'il a existé, qu'il existera encore de ces monstres... mais je ne puis m'imaginer que la mère d'Elfrida... »

La physionomie bouleversée de M^{me} Barnett, son mouvement pour se précipiter au secours de la jeune fille menacée lui revenait à l'esprit... Ou bien cette femme avait ignoré l'attentat qui se préparait, ou bien, au moment suprême, l'horreur, le remords, l'avaient saisie...

Mais il n'en restait pas moins ceci : que, désormais, si Elfrida échappait cette fois à la mort, son existence allait se trouver constamment

menacée.

Une autre pensée vint à l'esprit de Raymond. Le pseudo-Barnett, puisqu'il avait connu si vite le retour d'Elfrida, devait aussi être renseigné sur d'autres points la concernant... Par exemple, il pouvait savoir qu'elle avait eu, comme compagnon de voyage, M. de Faligny. Ce nom avait dû lui faire dresser l'oreille. Norsten et Faligny... Réunis, les représentants de ces deux noms, en dépit de leur hostilité supposée, représentaient certainement un grave danger aux yeux de cet homme dont l'intelligence pour le mal apparaissait indéniable. Peut-être, s'il savait que Raymond avait revu Valdemar, soupçonnerait-il quelque chose de la vérité... de ce complet changement d'opinion qui s'était produit chez le frère d'Aurore Serdal, quand il avait appris l'existence du misérable parent de Norsten. Il devait donc craindre que Frund Erlich fût recherché, après accord entre le frère de la victime et la fille de l'innocent condamné. Aussi prenait-il les devants, en essayant de faire disparaître Elfrida... Et, sans doute, chercherait-il aussi à écarter de sa route, *par tous les moyens*, le

danger que représentait pour lui M. de Faligny !

Ainsi, à l'esprit clairvoyant de Raymond, se dessinait la trame préparée par le bandit caché sous le nom de Barnett. Il ne doutait plus maintenant de son identité, après la tentative criminelle de cette nuit. Les relations de M^{me} Barnett avec M^{me} Charlier ne lui apparaissaient pas comme fortuites, mais bien comme faisant partie d'un plan soigneusement préparé... Frund Erlich, en bon stratège, n'attendait pas d'être attaqué : il prévenait les coups de l'ennemi, alors que celui-ci le croyait encore ignorant du péril.

Mais, en ce cas, quelle effroyable menace demeurerait suspendue sur la tête d'Elfrida !

Pas un instant Raymond ne songea à lui-même, sinon pour se dire :

« Il faut que je me méfie, pour ne pas tomber dans le traquenard de ce misérable, car je suis le seul qui puisse la défendre contre ses entreprises. »

Dès sept heures, il envoya Mion demander qu'une sœur du Bon-Secours fût envoyée près de

la jeune fille pour remplacer le docteur Jeanroy, comme il avait été entendu avec celui-ci. En outre, elle devait se joindre à César Bartel pour l'aider dans tout ce qui serait nécessaire au service de la malade. Brièvement, Raymond avait raconté à sa servante le tragique incident qui avait mis fin à la soirée de M^{me} Charlier... Mion se répandit en exclamations de pitié, car, bien que la fille et la servante du docteur Norsten ne pussent lui inspirer de sympathie, elle avait une trop bonne nature pour ne pas éprouver quelque compassion devant un grand malheur atteignant le prochain quel qu'il fût. Toutefois, elle ne manqua pas de s'étonner en son for intérieur que M. Raymond s'occupât ainsi de cette demoiselle Norsten et qu'il eût ce matin une mine aussi défaite, aussi soucieuse – lui qui, jusqu'alors, ne paraissait pas se faire grand tracas de rien.

Il est vrai qu'il était changé, depuis son retour de voyage... Presque toujours pensif, souvent un peu sombre... Et puis, il n'allait plus dans le monde. Son atelier restait fermé à tous, et – ce qui remplissait Mion d'aise – aussi bien aux belles dames de la haute société qu'aux modèles

de profession. Pourtant, il travaillait à des statues... Mion les avait entrevues, presque pareilles de visage... et quel joli visage ! Mais la brave femme ne s'en inquiétait pas, en se disant que ces figures-là n'étaient guère à craindre, puisque M. Raymond les prenait dans son imagination.

Vers huit heures, Raymond, tout fiévreux d'impatience et d'inquiétude, gagna l'hôtel Charlier... Le feu avait dévoré les combles et le second étage, dont les débris fumaient encore. Une partie du premier étage avait pu être préservée. Avec un regard distrait, Raymond passa parmi les gens attroupés là et alla frapper à la porte du pavillon.

César Bartel lui ouvrit et, à sa question hâtive, répondit aussitôt :

– Elle s'est réveillée tout à l'heure. Le docteur Barost est là et ne la trouve pas trop mal.

La physionomie de Raymond, tendue par l'angoisse, témoigna aussitôt de son soulagement.

– Ah ! que le Ciel en soit béni !... Elle n'a pas

encore demandé Katarina ?

– Non, monsieur... Elle ne se rend pas bien compte, pour le moment... Mais quand elle saura !... Quel chagrin, monsieur ! Elle est capable d'en tomber malade !

L'émotion, l'angoisse, bouleversaient le visage de l'ancien pêcheur.

– Oui, ce sera un coup pour elle, pauvre enfant ! Une à une, toutes ses protections lui manquent... Il faudra lui annoncer cette perte bien doucement, Bartel.

– Oh ! monsieur, je ne pourrai pas !... elle verra bien tout de suite, à ma figure... Non, voyez-vous, il vaudrait mieux qu'une autre personne...

– Le docteur pourra peut-être le faire... ou bien la sœur, si elle paraît intelligente. En tout cas, il faut s'arranger pour ne rien lui apprendre encore aujourd'hui. Dites-lui que la pauvre femme a été emportée dans une autre maison, que l'émotion l'a rendue souffrante et qu'elle garde le lit... Avez-vous vu ma servante, tout à l'heure ?

– Oui, monsieur. Elle m’a offert son aide ; mais, en la remerciant, j’ai refusé. Je peux très bien me tirer d’affaire, du moment où il y aura une sœur pour soigner Mademoiselle.

– En tout cas, si vous avez besoin d’elle, faites-moi prévenir... Et il faut, Bartel, que je vous parle d’une chose très grave... Entrons ici.

César suivit Raymond dans la petite pièce servant de salle et de cuisine, qui ouvrait sur l’étroit couloir d’entrée. Il considérait le jeune homme avec un mélange de méfiance, de sympathie, de respect, ne pouvant oublier ni qu’il avait fait condamner le docteur Norsten son maître si cher, ni qu’il avait sauvé la vie d’Elfrida cette nuit même et déjà une fois auparavant, ni encore qu’il était un de ces Faligny que vénéraient ataviquement ceux de sa race, aux alentours de la Sarrasine.

En peu de mots, Raymond confia à cet être dévoué ce qu’il lui était nécessaire de savoir, au sujet de Frund Erlich, pour qu’il pût veiller efficacement sur la jeune fille... En l’écoutant, César laissait échapper de sourdes interjections et

serrait furieusement ses robustes poings.

– Alors, monsieur, ce serait lui qui aurait essayé de brûler Mademoiselle ?

Les mots s'étranglaient dans sa gorge, serrée par l'horreur.

– Je le soupçonne. Surveillez donc beaucoup, car nous pouvons supposer, si j'ai deviné juste, que cette tentative ne sera pas la dernière. Un tel bandit n'est pas un adversaire ordinaire, si nous en jugeons par son passé... Méfiez-vous aussi de sa femme, ou soi-disant telle, qui se fait appeler M^{me} Barnett. Une blonde, jolie, élégante. Elle peut essayer d'approcher de M^{lle} Norsten, sous un prétexte quelconque... Oui, ayez grande méfiance de tous ceux que vous ne connaissez pas bien, Bartel. Mais gardez-vous de dire un mot de cela à M^{lle} Elfrida, qui doit être préservée d'une telle inquiétude.

– Oh ! je ne dirai rien, monsieur ! Pauvre demoiselle, elle aura déjà assez de chagrin sans y ajouter encore ça ! Mais tout de même, ce brigand-là, il faudra bien qu'on le prenne ?

– C’est à quoi je m’occupe depuis quelque temps. Mais ce sera peut-être long, difficile... à moins d’une fausse manœuvre de sa part, ce qui n’est pas impossible.

– Ah ! gronda le Provençal, dire que c’est lui qui aurait tué M^{me} Serdal !... et que le pauvre docteur a été condamné à sa place ! Le monstre ! S’il me tombait sous la main, avec quel plaisir je l’étrangerais !

Il étendait ses larges doigts qui, de fait, auraient constitué des tenailles fort respectables.

– Ma pauvre sœur !... C’est ainsi qu’il l’a tuée ! dit Raymond avec une douloureuse émotion. Il y a donc double justice à obtenir : pour elle et pour le docteur Norsten...

– Pour M^{lle} Elfrida et pour la pauvre Katarina aussi, monsieur, si vous avez vu juste. Ah ! ça lui fait un joli compte à rendre, en ce monde et dans l’autre !

La porte de la chambre s’ouvrit à ce moment et le docteur Barost, traversant le couloir, apparut au seuil de la petite salle.

– Ah ! monsieur de Faligny !... Enchanté de vous voir ! Eh bien ! la jeune personne est réveillée, et en assez bon état.

– Vraiment, docteur ?

– Oui, oui. Le cerveau est un peu engourdi encore, il y aura dépression, malaise toute cette journée... peut-être un peu de fièvre. Mais enfin, rien de grave.

– Et ce sommeil, décidément ?

– Provoqué, monsieur... provoqué par un puissant soporifique. Dès que les brumes qui subsistent en son cerveau seront complètement dissipées, j'interrogerai la jeune fille à ce sujet... Se l'est-elle administré elle-même ?... ou bien quelqu'un, à son insu ?...

– Je crois à la seconde hypothèse.

Le médecin regarda attentivement Raymond.

– Avez-vous des raisons pour cela ?

– Oui, j'en ai... de très sérieuses.

– Ah ! ah !... Du reste, la servante devait être endormie également, comme je vous l'ai dit hier.

Mais, en ce cas, il faudrait admettre que cet incendie...

– A été allumé par une main criminelle. C'est à penser, en effet.

– Hum !... Oui, c'est possible. Mais il y aurait donc des gens intéressés à faire disparaître cette jeune fille ?

– Très probablement. Je suis d'ailleurs sur une piste. Mais comme il est préférable de leur laisser penser qu'on ne voit dans cet incendie qu'un accident produit par une cause fortuite, je vous demanderai, docteur, de ne faire part à personne de mes soupçons.

– Très volontiers. Quand vous aurez besoin de mon témoignage, au sujet des remarques faites sur ce sommeil, je serai toujours prêt à le donner.

Raymond remercia le médecin. Celui-ci écrivit quelques prescriptions que César Bartel devait remettre à la garde-malade dès son arrivée. Puis les deux hommes sortirent et se dirigèrent vers la demeure où avait été transporté provisoirement M. Charlier. Le docteur Barost s'y rendait pour

donner ses soins à l'infirme, et Raymond allait prendre de ses nouvelles... Comme ils passaient devant l'hôtel Charlier, le vieux maître d'hôtel du banquier les aborda. Son visage décelait la plus grande consternation, et il gémit :

– Ah ! monsieur le docteur, quel malheur ! Cette maison !... ça me crève le cœur de la voir !

– Mon pauvre Célestin, je comprends ça !... Comment se trouve votre maître, ce matin ?

– Bien affaissé, monsieur ! Pourvu que ça ne lui porte pas un coup !... À son âge, et si malade déjà ! Avec cela, Madame s'est avisée tout à l'heure de lui raconter que la pauvre Katarina était morte et que M^{lle} Norsten se trouvait en danger ! Alors, le voilà tout inquiet, tout agité ! Il m'envoie savoir des nouvelles...

– N'allez pas plus loin, Célestin. Je viens de chez M^{lle} Norsten, qui n'est pas en danger du tout, et je vais à l'instant rassurer votre maître.

– Ah ! tant mieux ! C'était déjà de trop, d'une victime !... Peut-être même y en a-t-il une autre. On ne retrouve nulle part une des femmes de

chambre... Elle était à l'office un peu avant le commencement de l'incendie. Puis elle a disparu. La femme de chambre de Madame prétend qu'elle lui a dit : « Il faut que j'aille me coucher ; j'ai une migraine atroce. » D'autre part, le groom assure avoir rencontré dans l'escalier de service une femme enveloppée d'un grand manteau, la tête couverte d'un capuchon, et qui avait l'allure de cette Alice... Au premier instant, dans l'affolement général, personne n'a pensé à elle. Mais ensuite, on s'est demandé si elle n'était pas là-haut...

Ce récit, que le maître d'hôtel faisait tout en marchant, était écouté par Raymond avec le plus vif intérêt... Il lui ouvrait un horizon sur la façon dont le crime avait pu être perpétré.

Jeanne reçut le médecin et Raymond dans un petit salon mis à sa disposition par les amis chez qui s'était réfugiée la famille Charlier. Enveloppée dans un peignoir bleu de ciel garni de dentelles, elle était étendue sur une chaise longue, dans une attitude languissante. Tendait la main au docteur Barost, elle dit plaintivement :

– Cher docteur, vous me voyez complètement abattue... C'est affreux !... affreux !

Barost lui prit le poignet, tâta le pouls et répliqua avec une bonhomie narquoise :

– Allons, allons, c'est de la nervosité, rien de plus ! Tout à l'heure, en revenant de voir M. Charlier, je vous ordonnerai un petit calmant... Au revoir, monsieur de Faligny.

Tandis qu'il quittait la pièce, Jeanne offrit ses doigts à Raymond qui les effleura de ses lèvres.

– Vous n'avez eu aucune brûlure, cette nuit, mon cher Raymond, dans votre rôle de sauveteur ?

La voix était suave, le regard très doux. Raymond pensa, avec quelque mépris :

« Quoi ! a-t-elle déjà oublié la leçon que je lui ai donnée ? »

– Absolument aucune. Mais les flammes avaient déjà gagné la chambre de M^{lle} Norsten et, quelques instants de plus, il était trop tard.

– C'est épouvantable !... Mais j'ai toujours craint cela, avec ce laboratoire où Marcel

conserve des substances inflammables. Cependant, il est excessivement prudent, car il a une très grande peur de l'incendie, depuis qu'il faillit périr brûlé, il y a une quinzaine d'années.

Raymond insinua :

– Peut-être y a-t-il eu malveillance ?

– Oh ! vraiment, je n'avais pas envisagé cela !... Un domestique, alors ?... Nous sommes sûrs de presque tous... Il y avait une nouvelle femme de chambre entrée depuis un mois. Mais elle possédait les meilleurs certificats et elle m'avait été chaleureusement recommandée par M^{me} Barnett...

Raymond retint un tressaillement... Une protégée de M^{me} Barnett ! La voie s'éclairait... Mais il ne fit aucune réflexion à ce sujet et se contenta de faire observer :

– Il se peut très bien qu'il y ait eu simple inadvertance de la part de Charlier. Les plus prudents ne peuvent y échapper... Votre maître d'hôtel nous disait tout à l'heure qu'il existait peut-être une autre victime, en dehors de la

malheureuse Katarina ?

– Oui... précisément, cette protégée de M^{me} Barnett. Mais il est possible qu'elle se soit enfuie, affolée, sans savoir même où elle allait. Nous ne pouvons donc encore avoir aucune assurance à ce sujet. Mon beau-père a fait prendre tout à l'heure des nouvelles de M^{lle} Norsten. Il paraît qu'elle n'est pas trop mal...

– Je viens du pavillon où se trouvait justement le docteur Barost. Son état est, en effet, assez satisfaisant.

– Ah ! vous avez été déjà prendre de ses nouvelles ?

Elle souligna le mot « déjà », tandis qu'une lueur de colère jalouse s'allumait dans ses prunelles.

Raymond riposta froidement :

– L'état d'insensibilité dans lequel je l'avais vue cette nuit m'avait paru fort inquiétant. Je désirais vivement savoir si elle en était enfin sortie.

– Voilà bien une admirable bonté de votre

part, mon cher ami, pour la fille de l'homme qui assassina votre sœur !

Jeanne regardait son cousin avec une ironie méchante qui fit bouillonner la colère en l'âme de Raymond. Oubliant un instant la prudence, il riposta d'un ton vibrant d'indignation :

– Le docteur Norsten était un honnête homme, et je ne supporterai pas que quelqu'un insulte lui ou sa fille devant moi !

M^{me} Charlier ouvrit des yeux stupéfaits.

– Ah ça ! Raymond, que me racontez-vous là ? Norsten, contre qui vous avez porté un si terrible témoignage ?... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Déjà Raymond se rendait compte de la dangereuse maladresse qu'il venait de commettre. Car, si Jeanne rapportait ce propos à M^{me} Barnett, l'ennemi serait averti que le frère de M^{me} Serdal ne considérait plus Valdemar Norsten comme le coupable... Mais il était impossible de reprendre les paroles prononcées, et il ne restait plus qu'à essayer d'en atténuer la portée.

– J'ai assisté à la mort admirable du docteur

Norsten : je l'ai entendu affirmer son innocence au moment de rendre le dernier soupir, et je suis demeuré persuadé que cet homme n'avait pu commettre l'horrible crime dont on l'accusait.

– Par exemple !... Cela vous a suffi ?... Et qui donc, alors ?

– Cela, je l'ignore.

– Il ne vous a pas donné d'explications ?... et vous l'avez cru sur parole ?

– J'avais probablement des raisons pour cela, riposta sèchement Raymond.

Jeanne eut un petit rire silencieux, fort ironique. Des mots méchants étaient sur ses lèvres... Elle les retint et se contenta de dire :

– Enfin, c'est votre affaire, mon ami. Vous êtes naturellement le premier intéressé dans la question.

Raymond prit congé d'elle avec une froideur presque hostile dont elle ne manqua pas de s'apercevoir. Le cœur gonflé de colère, elle le regarda s'éloigner en songeant :

« Oui, je sais, mon bon cousin, pourquoi vous

feignez d'avoir changé d'opinion sur le docteur Norsten ! Ce n'est pas pour rien que vous aviez une figure si bouleversée, un tel air d'angoisse, et que vous ne paraissiez plus voir qu'elle lorsque vous descendiez l'escalier en la tenant dans vos bras, après l'avoir sauvée des flammes... Vous êtes amoureux de la fille du forçat, Raymond de Faligny ! En vérité, voilà une plaisante chose, et qu'il me faudra suivre de près ! »

Dans l'après-midi de ce jour, Raymond reçut la visite de Dublanc, le collègue que Dorché, le policier, avait chargé d'enquêter sur les Barnett pendant que lui-même prendrait ses renseignements en Amérique... Jusqu'alors, il n'avait pas donné signe de vie à M. de Faligny qui, précisément, songeait à le faire demander aujourd'hui pour l'entretenir de la nouvelle affaire qui se présentait.

– Oh ! je ne vous oubliais pas, monsieur ! déclara-t-il. Mais il m'a fallu du temps pour glaner des choses intéressantes... Et l'homme paraît si roué que ce n'était pas facile. Enfin, j'ai réussi sur certains points... Ce Barnett, qui se dit courtier en cuirs, s'occupe, en réalité, d'un tas d'affaires plus ou moins louches, plus ou moins mystérieuses. Il a des relations avec de très honnêtes négociants et avec d'autres qui le sont

beaucoup moins, avec des financiers véreux et avec d'autres parfaitement honorables. De même, il fréquente des gens vivant dans les bas-fonds de Paris... Enfin, un homme tout à fait suspect, monsieur.

Dublanc fit une pause, puis continua :

– Il y a quelques années, j'avais eu l'occasion, à propos d'une affaire d'escroquerie, de filer un individu d'origine incertaine, qui se faisait appeler Otto Kholmman. Je l'ai reconnu dernièrement sous les traits d'un monsieur cossu dont le nom – vrai ou faux – est maintenant Hermann Grütler. Dans un bar où le hasard m'avait fait entrer, il causait avec un personnage qu'à un moment il a appelé « mon cher Valloux ».

Raymond eut un vif mouvement.

– Valloux ?... vous dites Valloux ?

– Oui, monsieur... Vous le connaissez ?

– Certes, certes !... Mais continuez.

– Donc, bien grimé en vieux monsieur barbu, j'entendais des bribes de leur conversation – rien

que des bribes, car ils parlaient assez bas... Heureusement, le nommé Valloux a un organe difficile à assourdir... J'ai compris qu'il était question d'une affaire... de mines d'or... Puis Valloux a dit : « Barnett croit pouvoir assurer que la banque Hercott marchera. » Voilà, monsieur. Je vous ai rapporté ça parce que, dans ces sortes d'affaires, les choses insignifiantes en apparence peuvent quelquefois avoir leur utilité.

– Vous avez raison et en voici la preuve. Ce Valloux, ingénieur, était prisonnier des Ogeroks, comme le docteur Norsten et ses compagnons. Nous nous sommes tous échappés ensemble. Il connaît donc bien des choses intéressantes pour Barnett, et ses rapports avec celui-ci m'ouvrent des horizons fort inquiétants.

– En ce cas, je le surveillerai aussi, celui-là... Quant à M^{me} Barnett, on l'a connue ici, il y a une dizaine d'années, sous le nom de Loïsa d'Argelles...

– Ah ! je m'en doutais bien ! murmura Raymond.

– Elle jouait dans un petit théâtre et avait

beaucoup d'admirateurs. Cependant, elle menait – tout au moins en apparence – une existence assez correcte. Tout à coup, elle quitta le théâtre et l'on n'entendit plus parler d'elle.

– Bien. Dorché trouvera peut-être la piste en Amérique... Mais sur cet homme, ce Barnett, vous n'avez recueilli aucun renseignement datant de ce temps-là ?

– Rien, monsieur. Cette M^{me} d'Argelles vivait seule et l'on ne se souvient pas d'avoir jamais vu venir chez elle quelqu'un ressemblant à l'homme en question.

– Ils devaient pourtant se voir, ne serait-ce que pour concerter leur action criminelle, songea tout haut Raymond. Ah ! si l'on avait pu faire cette enquête immédiatement après le crime !

Dublanc hocha la tête.

– Oui, c'est dommage... Maintenant, le temps a passé là-dessus, les gens ne se souviennent plus... Enfin, je chercherai encore, monsieur. Et puis, je soignerai la piste Valloux...

– Vous aurez encore d'autre travail à faire,

monsieur Dublanc... Avez-vous entendu parler de l'incendie qui a éclaté cette nuit chez M. Charlier, le banquier ?

– Oui, j'ai vu ça dans mon journal... Il y a une morte...

– Eh bien ! cela se rapporte probablement à notre affaire – et de façon terrible.

Quand Raymond eut terminé son récit, quand il eut énoncé les soupçons qui occupaient son esprit, Dublanc déclara :

– Il n'y a guère de doute, à mon avis... Ces deux femmes endormies par un soporifique et l'incendie qui éclate près d'elles, c'est une coïncidence bien singulière. Notez que le criminel avait toutes chances pour que les pauvres femmes périssent dans les flammes avant qu'on pût leur porter secours, de telle sorte qu'on aurait toujours ignoré cette préparation du forfait qui, seule, donne à soupçonner la tentative criminelle. Mais, du moment où nous la connaissons, la disparition de la femme de chambre signifie pour nous autre chose que pour le commun des mortels.

– Si elle a été réellement brûlée, pourtant ?

– Mon enquête nous l'apprendra, je l'espère... je vais immédiatement m'occuper de cela, monsieur, et je pense vous apporter bientôt des détails utiles.

Dans la soirée, Raymond se rendit de nouveau au pavillon pour avoir des nouvelles d'Elfrida. Bartel lui apprit que la jeune fille avait un peu de fièvre, comme l'avait prévu le docteur, mais que son esprit paraissait maintenant tout à fait lucide.

– Elle vient de m'envoyer savoir des nouvelles de Katarina, pauvre demoiselle ! dit-il avec un soupir. Je lui ai dit qu'elle était toujours bien fatiguée... Demain, pourtant, il faudra lui apprendre...

– Hélas ! oui ! Cependant ce n'était pas le moment pour elle de perdre un des dévouements qui l'entouraient !

– Est-ce que vous savez quelque chose de nouveau, monsieur, au sujet de cet incendie ?

– Non, rien. Mais je fais faire des recherches... Surveillez beaucoup, Bartel, et, au moindre

indice suspect, ne regardez pas à me prévenir.

Comme Bartel rentrait dans la petite salle, après avoir refermé la porte sur le visiteur, la sœur garde-malade apparut au seuil de la chambre.

– Mademoiselle demande à vous voir, dit-elle.

Le Provençal entra et s'approcha du lit où était étendue Elfrida. Elle demanda :

– Avec qui causiez-vous, César ?

– Avec M. de Faligny, qui venait demander de vos nouvelles, mademoiselle.

Une légère teinte rose colora furtivement le pâle visage.

– Vous l'avez remercié ?

– Bien sûr, mademoiselle !... Et puis, c'est tout naturel. Quand on a sauvé une personne, on s'intéresse encore plus à elle.

Tendant sa main un peu brûlante au fidèle Bartel, Elfrida dit avec douceur :

– Bonsoir, mon bon César. Il me semble que je vais dormir.

Mais le sommeil ne vint pas très vite. À l'esprit enfiévré d'Elfrida se présentait sans cesse un mâle visage aux yeux volontaires et ardents, au rare et séduisant sourire ; à son oreille, il lui semblait entendre résonner une voix vibrante, un peu impérieuse, et qui, parfois, savait étrangement s'adoucir... Sauvée par lui, encore ? Serait-il donc toujours là dès qu'un danger la menacerait ?

Elle s'endormit sur cette pensée qui, probablement ne lui était pas désagréable, car la sœur, en la regardant un peu après, vit sur son visage immobile une expression de tranquillité souriante dont elle fut frappée.

Les Charlier avaient loué un vaste appartement meublé, dans le quartier des Champs-Élysées, et s'y installèrent une dizaine de jours après l'incendie. M^{me} Barnett, venant prendre des nouvelles du banquier, dont l'état s'aggravait, fut reçue un après-midi par Jeanne, qui n'avait plus la mine dolente avec laquelle elle avait tenté d'émouvoir son insensible cousin.

– Mon beau-père ressent aujourd'hui une

légère amélioration, répondit-elle aux questions de la visiteuse. Mais le docteur ne nous cache pas qu'il est condamné à brève échéance. Pour un homme si malade, une émotion telle que celle-là devait être fatale.

– Pauvre M. Charlier, dit Louisa avec componction. Un homme si bon, si accueillant, rassurent tous ceux qui l'ont connu !... Mais ce fut vraiment épouvantable ! Ma pauvre Dinah non plus ne peut s'en remettre...

– Vraiment ?

– Oui, nous sommes très inquiets... très inquiets.

Elle soupira.

– ... La chère petite est devenue si impressionnable, depuis quelque temps ! Aussi ai-je beaucoup regretté qu'elle parût dans ce tableau vivant. La vue de M. de Faligny lui a causé une trop forte émotion... Et cet incendie, ensuite !

– Et la révélation de l'amour dudit jeune homme pour une autre, comme achèvement !

M^{me} Barnett leva les sourcils en signe de surprise.

– Comment ?... Que voulez-vous dire ?

– Quoi ! vous n'avez pas remarqué la physionomie de mon cousin au moment où il emportait la jeune fille qu'il venait de sauver ?

– Non... J'étais moi-même dans un tel saisissement car rien ne me bouleverse autant qu'un incendie !...

– Elle était frappante, cette physionomie !... Elle était celle d'un homme amoureux qui éprouve une angoisse folle...

L'accent de Jeanne devenait âpre, ses yeux luisaient de colère mal contenue.

– Ah ! vraiment !... S'ils se sont connus pendant le séjour de M. de Faligny en Nouvelle-Guinée, il n'y a rien d'étonnant qu'il se soit épris d'une si jolie personne...

– Comment ! la fille de ce misérable Norsten, de ce bandit qui tua la pauvre Aurore Serdal ?

– Eh ! ce sont des choses qui se sont vues, qui se verront encore ! L'amour ne raisonne pas, il

s'empare de l'être sans qu'on s'en doute... Au reste, il est probable que M. de Faligny, si orgueilleux, dit-on, doit lutter de tout son pouvoir contre un pareil sentiment et, comme il paraît fort énergique, nul doute que...

Jeanne l'interrompt :

– Mais figurez-vous qu'il prétend maintenant voir en ce Norsten un honnête homme, tout simplement parce que l'autre, avant de mourir, a affirmé être innocent du crime dont on l'accusait !... N'est-ce pas inimaginable ?

– Inimaginable, en effet.

Louisa avait légèrement tressailli, et sa voix n'avait plus toute la sûreté habituelle en prononçant ces mots.

– Cette idée de vouloir blanchir le père nous prouverait qu'il songe à poursuivre une intrigue avec la fille, ne pensez-vous pas ?

– Oui, peut-être...

– Il s'occupe beaucoup d'elle, poursuit Jeanne, de plus en plus âprement. C'est lui qui s'est chargé de lui procurer une garde-malade... et

après être venu lui-même prendre des nouvelles le premier jour, il a envoyé ensuite, chaque matin, un de ses domestiques, dans le but de lui en rapporter. Comme il se montre, à l'ordinaire, d'un caractère froid et indifférent, il nous est bien permis de supposer que la jeune personne lui tient particulièrement à cœur.

– En effet... Mais, dans ce cas, il a dû chercher à avoir des rapports avec elle, depuis leur retour ?

– Pas à ma connaissance, du moins... Mais ce n'est pas une raison. Cette Elfrida Norsten, en dépit de ses airs de reine, n'est probablement qu'une triste nature, comme son digne père, à qui elle ressemble tant physiquement, paraît-il. Attirer dans ses filets le comte de Faligny doit lui paraître fort tentant... Et elle a ce qu'il faut pour jeter la poudre aux yeux d'un homme même aussi intelligent que l'est Raymond.

– Évidemment... Mais enfin, il ne peut pas l'épouser... du moins, tant qu'aux yeux de la justice et de l'opinion publique le docteur Norsten reste le meurtrier de sa sœur.

M^{me} Charlier leva les épaules.

– Autant dire toujours, puisque le crime a été prouvé, archiprouvé. Mais la petite se contenterait peut-être fort bien d'une situation à côté. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, je la suppose très peu difficile en fait de morale et d'honnêteté.

Les lèvres de M^{me} Barnett se contractèrent légèrement, comme pour retenir des paroles prêtes à s'échapper... des paroles qui étaient celles-ci : « Et moi, je la crois tellement au-dessus de vous sous ce rapport ! »

Après un court silence, Louisa dit, avec une apparente indifférence :

– Il me semble avoir entendu dire qu'elle était tout à fait remise, maintenant ?

– À peu près, du moins. Elle a eu encore quelques mauvais moments, après avoir appris la mort de sa servante... Mais vous savez, je ne m'inquiète guère d'elle. Dès le premier jour, elle m'a profondément déplu, et je vous avoue que si mon beau-père venait à disparaître, je m'arrangerais pour que cette personne nous débarrasse aussitôt de sa présence.

M^{me} Barnett ne releva pas ces paroles et engagea la conversation sur un autre sujet... Mais elle semblait avoir peine à dominer une forte préoccupation. Cette âme pervertie se trouvait engagée dans une terrible impasse. Frund Erlich, depuis des années, la dominait, et elle avait porté ce joug avec joie, jusqu'au moment où l'instinct maternel, qui semblait à jamais mort en elle, s'était réveillé devant le sort terrible menaçant Elfrida. Mais son complice, en quelques mots, lui avait brutalement fait entendre que sa tardive révolte était inutile et qu'elle jouerait sa vie en essayant de s'opposer à ses effroyables desseins. Or, elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne regarderait pas à supprimer de sa route, si elle lui devenait une gêne, la complice de ses crimes, la femme qui avait partagé son bon et son mauvais sort, et qui l'aimait toujours, bien qu'elle connût depuis longtemps l'égoïsme glacé, la cruauté implacable de cette nature, où seul survivait un bon sentiment : l'amour paternel, d'ailleurs faussé, criminel lui-même, puisque cet homme ne regardait pas à user des pires moyens pour voir sa fille heureuse... Oui, Loïsa d'Argelles savait que

les menaces de Frund n'étaient pas vaines. Et elle tenait à la vie, elle tenait au misérable qui la terrorisait et la caressait tour à tour. Étouffant sa révolte, elle continuait d'obéir aux instructions de Frund, de coopérer au plan formé par celui-ci pour perdre Elfrida. Et elle essayait d'apaiser les sursauts de sa conscience en se disant : « Frund ne me confie pas ce qu'il médite contre elle... Je suis donc en dehors... j'ignore... j'ignore absolument. »

Trois semaines après l'incendie qui avait détruit une partie de sa demeure, M. Charlier rendit le dernier soupir, après une longue agonie.

Quelque temps auparavant, il avait fait venir Elfrida et lui avait dit :

– Je me suis occupé de demander votre émancipation, ma chère enfant. Ainsi, après moi, vous vous trouverez libre. Mais je crois que le mieux, pour vous, serait de demeurer ici, sous le chaperonnage de ma belle-fille.

Elfrida avait fait une réponse évasive. En réalité, l'antipathie de M^{me} Charlier à son égard, bien que voilée par la politesse, ne lui avait pas échappé, et elle ne se souciait aucunement de lui demander sa protection.

Cette entrevue entre le tuteur et la pupille fut la dernière. M. Charlier s'étant trouvé plus mal,

Jeanne en prit prétexte pour faire savoir à M^{lle} Norsten que son beau-père était trop fatigué pour la recevoir.

Bien que préparée à cette nouvelle perte Elfrida en ressentit un grand brisement. Elle avait, de plus en plus, la sensation douloureuse de se trouver isolée, sans famille, sans amis... Dans le petit pavillon où, sur sa demande, elle continuait de demeurer avec César Bartel et une servante procurée par l'intermédiaire de Mion, personne ne venait jamais la visiter. En dehors de stations à l'église proche, elle vivait comme une recluse, occupée à des lectures, à des travaux d'aiguille, à la peinture que lui avait enseignée son père... Et pendant ces heures de solitude morale, sa pensée retournait vers le passé, vers le père bien-aimé qui l'avait tant chérie... vers une autre image aussi, qui la hantait et qu'elle s'efforçait en vain de repousser.

Elle lui devait de la reconnaissance, pourtant, à ce Raymond de Faligny... et en même temps, elle ne devait pas oublier combien il avait été néfaste à son père. Eh bien ! à la première

occasion, elle le remercierait... et tout serait dit. Car, après tout, son existence d'orpheline sans appui, au nom déshonoré, ne valait pas la peine que ce jeune homme, certainement heureux, comblé, grand artiste, disait-on, risquât la sienne pour la préserver. Il aurait dû y réfléchir avant de tenter la périlleuse aventure... Mais, évidemment, à défaut d'autres qualités, il fallait lui reconnaître l'intrépidité, le sang-froid... et même un certain dévouement chevaleresque dont Elfrida Norsten avait eu précédemment la preuve, dans les dangers courus ensemble. Et il apparaissait bien certain qu'il eût couru de même au secours de n'importe quel misérable, dans une situation semblable.

Ainsi raisonnait, ou plutôt essayait de raisonner Elfrida, pour calmer le trouble de son esprit. Mais en celui-ci continuait de s'insinuer, chaque jour plus dominateur, le souvenir de l'homme que la fille de Norsten avait appelé « l'ennemi ».

Elle revit Raymond, pour la première fois depuis leur séparation à Marseille, aux obsèques

de M. Charlier. Confondue dans la foule, son voile de crêpe lui cachant le visage, elle avait suivi, avec une pénible émotion, le corps de son tuteur. En sortant du cimetière, comme elle allait monter dans le fiacre amené par les soins de César Bartel, le jeune homme passa non loin d'elle. Après une courte hésitation, il s'avança et dit en la saluant :

– Puis-je vous demander, mademoiselle, si votre santé se trouve maintenant tout à fait remise ?

– Presque, du moins. Mais la perte de mon bon tuteur m'a fort touchée.

– Je le comprends. Il était maintenant votre seul appui... Me permettez-vous de m'informer si vous comptez demeurer chez les Charlier ?

– Très probablement non. Je vais être émancipée... mais je n'ai encore rien décidé au sujet de ma future résidence.

Après une courte hésitation, elle ajouta :

– J'ai un peu l'idée d'aller m'établir en Provence.

Elle ne dit pas « à la Sarrasine », par une singulière attention de ménager une susceptibilité dont elle se souvenait si bien.

– En Provence ?... À la Sarrasine ?

Il y avait de la désapprobation dans l'accent de Raymond, mais aucun symptôme de froissement, de contrariété.

– ... Cette demeure est bien isolée... bien mal fermée...

Elle dit avec surprise :

– Le pays n'est-il pas aussi sûr qu'autrefois ?

– En général, oui... Mais enfin, seule, à votre âge...

– J'aurai César, et je pourrai prendre d'autres domestiques.

– Oui... Mais c'est un projet à bien examiner... J'aimerais mieux pour vous un appartement dans un couvent...

Elfrida secoua la tête.

– Non, cela ne me dit rien... Enfin, j'y réfléchirai encore... Au revoir, monsieur... et

merci d'avoir si courageusement risqué votre vie pour moi.

Une fine main gantée de suède noir se tendait vers lui. Il la prit et la serra, en disant à mi-voix :

– Si vous vous trouviez un jour en danger, n'oubliez pas que je serai trop heureux de vous venir en aide... pour réparer le mal que j'ai fait involontairement, autrefois.

Sous le voile qui le cachait aux yeux de Raymond, le charmant visage frémit d'émotion. La voix profonde, vibrante d'ardeur contenue, la chaleur du regard ajoutaient au pouvoir des paroles qui démontraient à Elfrida que « l'ennemi » de jadis serait, quand elle le voudrait, un ami, un défenseur.

Ce court entretien n'avait point passé inaperçu pour M^{me} Barnett qui, se doutant bien que Raymond et Elfrida se trouveraient également à la cérémonie, surveillait de près la jeune fille. Elle songea : « Ils ont l'air d'assez bien s'entendre... Sauvée par le beau comte à la mine de paladin, Elfrida, en admettant que sa rancune ait subsisté jusqu'ici, doit commencer de la sentir

fléchir... Et lui, dans l'espoir de pouvoir l'épouser, va tout mettre en œuvre pour arriver à prouver l'innocence de son père. Mais il n'y arrivera pas... il ne peut pas y arriver. Personne au monde n'arrivera à prouver que Frund Erlich et Nathaniel Barnett ne sont qu'une même personne. »

Cinq jours après les obsèques du banquier, Elfrida reçut la visite de M^{me} Charlier. Celle-ci n'était plus revenue la voir depuis une courte apparition, faite au lendemain de l'incendie... Après quelques préliminaires, pendant lesquels son regard jaloux détaillait la beauté de son interlocutrice, Jeanne demanda :

– Que comptez-vous faire, maintenant ? Sans doute désirez-vous jouir de la liberté qui vous est acquise désormais ?

– Oui, malheureusement, je suis libre, c'est-à-dire privée de ceux qui pouvaient me donner conseil et protection, répliqua Elfrida avec amertume. Après réflexion, je suis presque décidée à habiter la Sarrasine.

– Ce serait peut-être une bonne solution...

Naturellement, il vous faudrait un personnel autre que votre Bartel... et puis, une personne respectable pour vous servir de chaperon.

Les fins sourcils bruns se rapprochèrent.

– Il me serait fort désagréable d’avoir près de moi une inconnue.

– Cependant, c’est chose indispensable, à votre âge.

Elfrida secoua la tête.

– Je m’y déciderai difficilement. Là-bas, à la campagne, je ne verrai personne, je vivrai très retirée...

– Mais vous aurez des voisins... un voisin particulièrement, qui serait très compromettant si vous restiez en relation avec lui. Raymond de Faligny est un jeune homme dont il convient de se méfier, quand on est jeune et... assez bien. Il ne regarde pas du tout à faire la cour aux jeunes filles sans expérience, à se faire aimer, puis à les laisser en plan. La chose est arrivée à une personne de ma connaissance... une délicieuse jeune fille qui, aujourd’hui, en est malade de

chagrin au point d'inquiéter sérieusement sa famille.

À peine le visage d'Elfrida avait-il eu un frémissement, tandis que la jeune fille écoutait ces paroles... Froidement, elle répliqua :

– Je n'ai eu avec M. de Faligny que des relations forcées, pendant le voyage, et il n'a jamais été dans mes intentions de les continuer. Vous semblez d'ailleurs oublier, madame, quelle accusation il porta jadis contre mon père...

– Mais c'est que lui-même paraît avoir bien changé d'avis à ce sujet ! Il m'a fort étonnée, l'autre jour, en me disant qu'il tenait le docteur Norsten pour innocent, après l'avoir vu mourir !

Une flamme passa dans le regard de la jeune fille, ses lèvres tremblèrent légèrement... Mais ce fut avec calme qu'elle répliqua :

– Ceci est à la louange de sa loyauté, dont mon père n'a d'ailleurs jamais douté. Mais, moi, je ne puis oublier ce que ce pauvre père souffrit par sa faute... En outre, il existe une autre raison pour que M. de Faligny ne mette jamais les pieds à la

Sarrasine. Comme vous le savez probablement, puisqu'il est votre cousin, il considère que ce domaine a été autrefois injustement soustrait à l'un de ses ancêtres, et n'y voudrait jamais entrer avant d'avoir obtenu une restitution que, du reste, je n'ai aucune idée de lui faire, me tenant pour le très légitime possesseur de la demeure acquise par mon aïeul.

– Hum ! quelquefois, les plus énergiques résolutions fléchissent... Ces vieilles histoires finissent par s'oublier...

– Je ne crois pas que M. de Faligny oublie, lui, dit sèchement Elfrida. En tout cas, – ceci soit dit sans méconnaître les grandes obligations que je lui dois, – je n'ai, pour ma part, aucune intention d'entretenir le moindre rapport avec lui, non plus qu'avec qui que ce soit. Si je me décide pour la Sarrasine, c'est précisément parce que je compterai y trouver la solitude, le repos et le souvenir de mon père, qui aimait beaucoup ce vieux manoir.

– Enfin, vous êtes libre, mademoiselle. Je vous ai seulement avertie de ce qu'il me paraissait

convenable de faire dans votre situation. Si vous passez outre à mes conseils, je souhaite que vous ne vous en repentiez pas... La réputation d'une jeune fille est chose si délicate ! Déjà, la vôtre se trouve légèrement atteinte...

Elle fit une pause. Elfrida se redressait, les yeux étincelants de surprise et de fierté.

– Comment ?... Que voulez-vous dire ?

– Eh bien ! votre petite aventure dans la montagne, là-bas...

Jeanne connaissait la chose de la veille par la bouche de M^{me} Barnett. Et du même canal venait le mensonge que répétait avec délices M^{me} Charlier :

– ... Raymond l'a racontée à l'une de ses amies, M^{me} Lauris, la belle cantatrice dont il était amoureux, l'année dernière. Il paraissait trouver l'épisode charmant, m'a-t-on dit, et semblait assez désireux de continuer l'idylle...

Une brûlante rougeur montait aux joues d'Elfrida. Ses yeux sombres décelaient une si violente indignation que Jeanne s'arrêta net,

quelque peu saisie.

– Vraiment, M. de Faligny aurait-il eu l'infamie d'agir ainsi, à l'égard d'une jeune fille qui s'était confiée à son honneur de gentilhomme ?

Elle parlait avec une méprisante hauteur, essayant de réprimer le tremblement de ses lèvres.

– ... Eh bien ! madame, vous pouvez lui dire que j'avais une autre opinion de lui, car, jusqu'alors, il ne m'avait pas donné lieu de douter qu'il fût un honnête homme !

« S'il la voyait ainsi ! » pensa Jeanne, saisie devant la fière attitude de la jeune fille, plus admirablement belle que jamais dans son émotion indignée.

Et tout haut, elle dit doucereusement :

– Allons, ne prenez pas cela au tragique ! Raymond a parlé de façon inconsidérée, mais très probablement sans avoir aucune intention de vous faire du tort. Au reste, je suis persuadée que vous n'auriez pas supporté la moindre incorrection de

sa part...

Avec hauteur, Elfrida riposta :

– Vous pouvez en être assurée, madame.

Jeanne ne prolongea pas davantage sa visite, car elle avait atteint le but qui motivait celle-ci. La fière Elfrida ne considérait plus qu'avec mépris et colère l'homme qu'elle croyait capable d'avoir ainsi joué avec sa réputation.

Ces deux sentiments dominaient, en effet, l'âme de la jeune fille, en se mêlant à une étrange sensation de déchirement, d'affreuse désillusion. Car elle avait cru jusqu'alors reconnaître en Raymond de Faligny la noblesse du cœur, le tact, une certaine délicatesse chevaleresque... Et il avait fait cela !... cela !

Dans l'étroite petite chambre, elle allait et venait, les épaules frissonnantes. À son esprit revenaient des paroles prononcées par M^{me} Charlier : « Raymond l'a raconté à M^{me} Lauris, la belle cantatrice dont il était amoureux l'année dernière... » Et cette jeune fille qui se mourait, parce qu'il s'était fait aimer d'elle et l'avait

ensuite abandonnée...

– Ainsi donc, ce serait un misérable ?... un misérable ! murmura-t-elle, les dents serrées, le cœur palpitant de souffrance.

Elle s'assit au hasard, le front contre sa main, les épaules toujours agitées de ce frisson... Et, vainement, elle essaya d'éloigner la pensée harcelante qui lui représentait Raymond penché vers cette M^{me} Lauris, qu'il avait aimée, et lui racontant – en riant sans doute et avec le regard d'ironie amusée qu'elle lui avait vu parfois – cet épisode de son voyage, qu'il prétendait charmant, comme si sa compagne n'avait pas été une malheureuse jeune fille torturée par le chagrin, brisée par la fatigue et la faim, et toujours fière, farouchement fière à son égard.

Puis, une brûlante rougeur monta au visage d'Elfrida. Elle se revoyait dans l'étroite grotte, après le coup de foudre, reprenant connaissance dans les bras de Raymond... elle revoyait cette physionomie bouleversée par l'angoisse, ces yeux passionnés, qu'elle ne reconnaissait plus... Et le même frisson qu'alors la parcourut des pieds à la

tête.

« Ah ! que j'avais raison de le détester ! » songea-t-elle, en frémissant d'indignation et de détresse.

Quand vint l'heure du dîner, son visage était si pâle, si fatigué, que le fidèle César s'inquiéta.

– Vous ne vous sentez pas bien, on dirait, mademoiselle ? s'informa-t-il respectueusement.

– J'ai un peu de malaise... mais ce ne sera rien, mon bon César.

Comme elle achevait son repas. – vite pris, car elle toucha à peine aux mets qui lui furent servis – on frappa à la porte du pavillon. Bartel alla ouvrir et revint, apportant une fort belle gerbe de fleurs blanches et un paquet oblong, enveloppé de papier glacé.

– On m'a remis cela pour vous, mademoiselle.

Elfrida dit avec surprise :

– De la part de qui ?

– Je ne sais pas... Mais il y a une carte après le bouquet.

Elfrida se pencha vers la gerbe que lui présentait César et lut ces mots, gravés sur le fin bristol :

COMTE RAYMOND DE FALIGNY

Une vive poussée de sang monta aux joues d'Elfrida, puis envahit jusqu'à son front... D'un geste indigné, elle repoussa les fleurs, et sa voix brève, saccadée, ordonna :

– Vous allez reporter cela à M. de Faligny, sur l'heure... vous entendez, César ?

– Oui, mademoiselle, balbutia le Provençal, légèrement ahuri. Mais qu'est-ce qu'il faudra dire ?

– Rien du tout.

« Comme elle a l'air en colère, M^{lle} Elfrida ! songea César, en s'éclipsant avec les fleurs et l'élégant paquet. Sûr qu'elle est toujours fâchée contre M. le comte, comme autrefois. Pourtant, c'est gentil à lui d'envoyer un si beau bouquet... Et il la empêchée d'être brûlée vive, il n'y a pas à dire. »

Mais la reconnaissance était, en ce moment, bien loin de l'esprit d'Elfrida. L'envoi de ces fleurs, venant presque aussitôt après la révélation que lui avait apportée son entretien avec M^{me} Charlier, achevait de la convaincre au sujet du caractère et des intentions de Raymond... Mais combien il s'était trompé, s'il croyait Elfrida Norsten capable de se laisser prendre à ses insolentes galanteries... comme une M^{me} Lauris !

Tremblante des pieds à la tête, la jeune fille, quand César eut quitté la pièce, se laissa tomber dans un fauteuil, en murmurant avec une sorte de douloureuse détresse :

– Ah ! que ne m'a-t-il laissée mourir, comme ma pauvre Katarina !

Ce soir-là, son dîner terminé, Raymond s'était, comme de coutume, retiré dans son cabinet de travail, avec l'intention de lire un volume récemment paru dont il entendait dire grand bien... Mais tandis que ses doigts manœuvraient machinalement le coupe-papier d'ivoire, sa pensée revenait à une idée qui l'occupait depuis l'incendie de l'hôtel Charlier : son coup manqué, Frund Erlich – car il ne doutait pas que ce fût lui-même – ne recommencerait-il pas d'une autre façon ?... et ne fallait-il pas considérer la vie d'Elfrida comme perpétuellement menacée ?

Il y avait tout lieu de le redouter. Le bandit avait d'ailleurs la partie belle, avec cette jeune fille sans appui, sans protection autre que celle de César Bartel, excellent garçon tout dévoué, mais qui ne serait pas capable de discerner les pièges ou de déjouer les machinations.

« Je ferais peut-être mieux de la prévenir, de lui dire mes soupçons et mes presque certitudes ? songeait Raymond. Elle est courageuse, avisée... Mais quelle pénible chose ce serait pour elle de sentir la menace, le péril sans cesse la guettant ! Pourtant, je crois que la prudence... »

À ce moment, on sonna à la porte de l'appartement, Dôm apparut peu après, portant une gerbe de lilas et de roses, ainsi qu'un paquet enveloppé de papier glacé.

– Qu'est-ce que c'est ? dit Raymond, avec surprise.

– César Bartel vient d'apporter ça en disant de le remettre à M. le comte... Et puis, il est parti bien vite, comme s'il avait peur que je lui demande quelque chose.

– En vérité, qu'est-ce que cela signifie ?

D'un mouvement vif, Raymond quittait son fauteuil, prenait la gerbe des mains de l'Annamite... Et la carte lui apparut – la carte où il lut son nom.

Une sourde exclamation de surprise lui

échappa... Pendant un moment, il demeura immobile, les sourcils froncés. Puis, prenant le paquet que lui présentait Dôm, il demanda :

– Et ceci aussi, Bartel te l’a remis ?

– Oui, monsieur le comte. Il m’a fourré tout dans les mains, avec un drôle d’air, et puis il s’est sauvé, comme je viens de le dire à Monsieur.

– Eh bien ! tu vas courir après lui et me le ramener... Tu entends, il faut absolument que je le voie ! Dis-lui qu’il s’agit de M^{lle} Norsten, que ces fleurs n’ont pas été envoyées par moi, mais par ses ennemis... Va vite !

Avec son habituelle obéissance passive, Dôm s’élança au-dehors... Alors, Raymond déchira le papier glacé et mit à découvert une élégante boîte de satin blanc, peinte à la main, qu’il ouvrit. Elle était pleine de bonbons genre caramel, de très appétissant aspect.

La physionomie du jeune homme se rembrunissait de plus en plus... Après un instant de réflexion, il referma la boîte et la mit dans un tiroir de son bureau. Puis il s’assit, le front sur sa

main, et continua de poursuivre l'idée que sa clairvoyance habituelle lui avait aussitôt suggérée, à la vue de ce bouquet portant sa carte.

Dix minutes plus tard, Dôm revenait, amenant César Bartel, visiblement fort embarrassé.

– Il ne voulait pas venir, expliqua l'Annamite. Mais enfin, quand je lui ai répété ce que M. le Comte m'avait dit, il s'est décidé tout de même.

– C'est bien. Je n'ai plus besoin de toi, Dôm.

Quand le domestique eut disparu, Raymond regarda en face l'ancien pêcheur, qui tourmentait nerveusement son chapeau entre ses doigts.

– Voyons, racontez-moi franchement ce qui s'est passé, Bartel. J'ai lieu de craindre qu'un nouvel attentat ait été préparé contre M^{lle} Norsten. Mais, pour en être sûr, il faut que je connaisse les détails... Quand a-t-on apporté ce bouquet ?... et qui l'a apporté ?

– Vers sept heures et demie... C'était un homme vêtu comme un commissionnaire.

– Il vous a remis la boîte en même temps ?

– Oui, monsieur le comte.

– Et qu’a dit M^{lle} Norsten ?

La contenance de César se fit plus gênée encore.

– Pécaïre, monsieur, elle n’était pas contente !... À vous dire vrai, jamais je ne l’avais vue en colère comme ça ! Tout de suite, elle a repoussé les fleurs et elle m’a dit : « Vous allez reporter cela à M. de Faligny, sur l’heure... vous entendez, César ? »

À la vive surprise du Provençal, Raymond répliqua, sans la moindre nuance de contrariété :

– Elle n’avait pas autre chose à faire, en effet... Et c’est fort heureux pour elle. Mais cet homme, ce messenger, ne vous a paru rien présenter de particulier dans la physionomie, dans l’allure ?

– Rien du tout, monsieur. Il m’a semblé avoir une figure plutôt honnête...

– Mais s’il était vraiment commissionnaire, il devait porter une plaque avec un numéro.

– Oui, je crois bien qu’il en avait une. Mais pour le numéro, dame, je n’ai rien vu... d’autant qu’il ne faisait guère clair, car le réverbère est un

peu loin.

– C'est dommage, nous aurions peut-être pu retrouver une piste, par là.

– Quelle piste, monsieur ?

– Eh bien ! celle de ce Frund Erlich, dont je vous ai parlé... L'homme qui a certainement tenté de faire périr M^{lle} Norsten dans l'incendie de l'hôtel Charlier. Comme ces fleurs n'ont pas été envoyées par moi, nul doute qu'elles l'aient été par lui, dans un but que je crains deviner.

César ouvrit des yeux stupéfaits.

– Comment, ce n'est pas vous, monsieur ?... Mais la carte ?

– Il est toujours facile de se procurer une carte... Et savez-vous ce que contenait le paquet accompagnant ces fleurs ?... Une boîte de bonbons... Cela ne vous dit rien, n'est-ce pas ? Eh bien ! demain matin, j'irai trouver un chimiste de mes connaissances pour les faire analyser... car savez-vous ce que je soupçonne, César ? C'est qu'ils sont empoisonnés !

Le Provençal bondit.

– Quoi, monsieur ?... Quoi ?... Vous penseriez ?...

– Je crains fort de deviner juste, mon pauvre garçon.

– Mais c'est abominable !... Alors, ils veulent absolument la tuer, la pauvre demoiselle ?

– Hélas ! je n'en doute guère !... C'est pourquoi il faut qu'elle soit avertie des dangers qui la guettent. J'aurais voulu lui épargner cette nouvelle souffrance, mais je crois que ce serait une grande imprudence.

– Oui, je comprends bien, monsieur. Il faut qu'elle soit à même de se défendre seule, à l'occasion... Oh ! elle le fera, car elle a tant d'énergie !

– Je n'en doute pas. Mais nous avons affaire à forte partie et il est grand temps de mettre M^{lle} Elfrida en sûreté. Voilà pourquoi je vais, dès ce soir, aller lui parler. Ce n'est pas correct, je le sais, mais me rendre auprès d'elle en plein jour aurait ses dangers, si, comme il est à craindre, sa demeure est surveillée par ses ennemis.

César dit avec embarras :

– C'est que... monsieur le comte, je ne sais pas si elle voudra vous recevoir... Elle était si fâchée...

Les sourcils de Raymond se rapprochèrent. Pendant un moment, le jeune homme réfléchit... Puis, attirant une carte, il écrivit quelques lignes, d'une main un peu nerveuse. Ayant glissé la carte dans une enveloppe, il alla prendre son chapeau et son pardessus, puis revint à César et dit laconiquement :

– Partons.

Le Provençal le suivit docilement. Après tout, cela le regardait, M. le comte ; si Mademoiselle refusait de le recevoir, il le verrait bien !... Et puis, c'était un de ces hommes auxquels on est bien obligé d'obéir, tant ils ont d'autorité, de décision dans leur façon de commander.

Le trajet était court de la demeure de Raymond au pavillon d'Elfrida... César introduisit son compagnon dans l'étroit vestibule, à peine éclairé par un rais de lumière venant de la

salle, où la servante s'occupait à sa besogne. Sur un signe de Raymond, le Provençal alla fermer cette porte. À mi-voix, le jeune homme lui expliqua :

– Vous allez remettre cette carte à M^{lle} Elfrida, et si elle manifestait l'intention de ne pas la lire, vous lui direz ce qui est nécessaire pour diminuer sa défiance à mon égard... Vous comprenez, Bartel ?

– Oui, monsieur, très bien.

Et le brave garçon alla frapper à la porte de la chambre, où il pénétra après un bref « entrez » prononcé par une voix qui fit battre plus fort le cœur de Raymond.

Elfrida était assise près de la cheminée, où brûlait un clair feu de bois. À l'entrée de César, elle tressaillit légèrement, et ses traits frémirent un peu.

– Mademoiselle... voilà. J'apporte un mot... M. le comte vous explique sans doute...

Elle bondit presque sur son siège, en faisant voler, d'un revers de main, l'enveloppe que lui

présentait Bartel.

– Jetez cela au feu !... Croyez-vous donc que j’y toucherai jamais ?

– Mademoiselle... il faut... Ce n’est pas M. le comte qui a envoyé les fleurs... Il y a un grand danger pour vous, mademoiselle !... Lisez, je vous en prie !

Et le pauvre Bartel ramassait la lettre, qu’il tendait de nouveau à la fière jeune fille.

– Que me racontez-vous là ?... Ce n’est pas lui ?... Et qui donc ?

– C’est justement ce qu’il veut vous dire, mademoiselle... et c’est là qu’est le danger. Oh ! M. le comte n’est pas un menteur, c’est sûr, et je crois bien qu’on peut avoir confiance en lui !

Elle l’avait cru aussi... elle aurait affirmé, elle aussi, bien peu de temps auparavant, qu’il n’était pas un menteur... Mais maintenant...

– Je n’en suis pas si sûre que vous, César ! riposta-t-elle âprement. J’ai même des raisons d’en douter... Et je vous donne à nouveau l’ordre de brûler cela.

– Mademoiselle !... non, non ! Il faut l'entendre... Il faut ! C'est qu'il y a des choses que je sais, moi !... des choses terribles.

– Quoi donc ?... Que voulez-vous dire par là ?

– C'est M. le comte qui vous expliquera...
Lisez, lisez !

César suppliait de la voix, du regard. Surprise, inquiète, Elfrida étendit la main d'un geste hésitant, prit l'enveloppe, en retira la carte et lut ces mots :

« Mademoiselle,

« Vous m'avez donc cru capable de manquer au respect que je vous dois pour bien des raisons, dont la principale est que vous êtes seule, sans protection ? Rassurez-vous, je ne suis pas un homme de cette sorte. Les fleurs en question, bien qu'accompagnées de ma carte, n'ont pas été envoyées par moi. Cela fait partie d'un plan ourdi contre vous, et dont je voudrais vous entretenir ce soir. Pardonnez-moi de choisir cette heure, comme plus propice pour me dérober à la

surveillance de votre ennemi, qui fut aussi celui de votre malheureux père.

« FALIGNY. »

Elfrida demeura un moment immobile, la carte entre ses doigts tremblants... Sans les insinuations de Jeanne Charlier, elle n'eût pas hésité un instant à croire ce que lui écrivait ainsi Raymond. Et pourtant, elle ne pouvait imaginer qu'il poussât la duplicité jusque-là...

Il fallait savoir... Il fallait s'assurer !

Brusquement, elle dit à César, haletant d'inquiétude :

– Faites entrer M. de Faligny.

Le brave garçon se précipita et revint presque aussitôt, introduisant Raymond, sur lequel il referma soigneusement la porte.

Pâle, les traits crispés, Elfrida répondit par une légère inclination de tête au salut du jeune homme.

– Je vous remercie, mademoiselle, d'avoir

bien voulu me recevoir, malgré vos préventions contre moi... un peu justifiées, je l'avoue, tant que je ne vous ai pas mise au courant de la situation.

– Vous prétendez, monsieur, que ce n'est pas vous ?...

– Qui ai envoyé ces fleurs ?... C'est une véritable souffrance pour moi, mademoiselle, que vous ayez eu un seul instant une telle opinion d'un homme qui, je le crois, ne vous en a donné jusqu'alors aucun motif !

– Mais, précisément, vous m'en avez donné un, monsieur ! Car on venait de me prévenir que vous vous égayiez avec une de vos amies au sujet d'un épisode de votre voyage... et que vous le racontiez à votre manière, sans souci de nuire à l'honneur d'une jeune fille qui, par la force des choses, s'était trouvée sous votre protection !

Raymond eut un haut le-corps.

– Vous dites ?... Qu'est-ce que vous dites là ?

Il se penchait vers Elfrida, les traits tendus, les yeux étincelants.

– Qui vous a raconté cela ?... ce mensonge ?

Elle balbutia, saisie devant cette physionomie frémissante :

– C'est votre cousine... M^{me} Charlier.

– M^{me} Charlier ?... Ah ! c'est M^{me} Charlier ?

Bien, bien, je sais alors d'où vient le coup !

Il fit quelques pas, puis revint à Elfrida, qui le considérait avec ses yeux pleins d'angoisse et d'une sorte d'espoir... Car, en le revoyant, elle se disait : « Non, non, il n'est pas possible que l'homme qui possède un tel regard soit capable de ce dont je l'accuse ! »

– J'ai longtemps hésité à vous apprendre la vérité au sujet de l'incendie où vous avez failli périr, comme la pauvre Katarina. Je le regrette maintenant, car ce silence peut avoir de graves conséquences.

Sa voix était froide, nette. Sur sa physionomie, on ne discernait plus aucune trace de l'émotion violente qui l'avait bouleversée tout à l'heure.

– ... Je vais donc vous mettre au courant de tout. Mais je tiens à vous dire que j'agissais

d'accord avec M. Charlier, d'accord aussi avec le désir du docteur Norsten, qui, par l'intermédiaire du Père Gélin, m'a mis au courant de ce qui pouvait m'être utile pour retrouver la trace de Frund Erlich, le vrai coupable.

– Ah ! vous le croyez ?... vous le croyez aussi ? s'écria Elfrida d'un ton ardent.

– Serais-je ici, sans cela ?

L'accent hautain de Raymond parut décontenancer la jeune fille. Elle rougit, baissa un instant les yeux sous le fier regard de son interlocuteur... Raymond poursuivit, avec la même froideur, sous laquelle un observateur eût discerné l'émotion contenue par un puissant effort de volonté :

– Frund Erlich est l'assassin de ma sœur, je le sais... J'en suis sûr, et cela, sans avoir aucune preuve à présenter. Maintenant, c'est vous qu'il menace, mademoiselle... et vous périrez aussi, à moins que vous ne preniez les précautions nécessaires... Je m'explique, en prenant les faits par le commencement.

D'un geste timide, Elfrida désigna un siège au jeune homme... Mais il refusa, avec un remerciement bref, et demeura debout, adossé à la cheminée. Avec précision, il raconta ce qu'il savait sur Nathaniel Barnett, sur ses accointances avec Valloux, sur les relations de M^{me} Barnett avec M^{me} Charlier. La seule chose qu'il ne mentionna pas, ce fut l'identité réelle de ladite M^{me} Barnett. Tant qu'on le pourrait, – toujours, si c'était possible – Elfrida devait ignorer que la complice de Frund Erlich était sa mère.

Toute pâle maintenant, les yeux dilatés par l'horreur, Elfrida écoutait Raymond lui faisant part de ses soupçons au sujet de l'incendie, puis de ceux que venait de susciter en lui cet envoi de fleurs et de bonbons...

– ... Car si – comme je n'en doute plus maintenant – ce Barnett est bien Frund Erlich, rien n'est plus admissible qu'il ne soit pas resté sur un échec, qu'il ait tenu à recommencer la tentative. Je serai d'ailleurs fixé dans peu de temps sur ce point, par l'analyse des bonbons... Mais l'usage fait de mon nom, pour ce nouveau

coup, me permet d'envisager autre chose encore : c'est que ce misérable sait, ou du moins soupçonne, que je tiens le docteur Norsten pour innocent et que je recherche le véritable meurtrier de ma sœur. Et pour me nuire, pour m'empêcher d'agir, en même temps que lui se mettait à l'abri, il a trouvé ceci : vous empoisonner sous le couvert de mon nom, de telle sorte que, pendant que je me débattrais pour arriver à prouver mon innocence, le meurtrier se trouve pour un temps délivré de mes indiscretes investigations. C'était un coup assez habile, et qui pouvait réussir, en d'autres circonstances. Fort heureusement, il a commis une erreur de psychologie... et accompli une fausse manœuvre. Car je me demande pourquoi, puisqu'il avait l'intention de vous faire accepter comme venant de moi ces fleurs et ces bonbons, sa femme a insinué à M^{me} Charlier la calomnie qui devait me rendre odieux à vos yeux ?

Une ardente rougeur monta au visage d'Elfrida. La jeune fille objecta, d'une voix que l'émotion étouffait :

– Peut-être n'est-ce pas elle ?... Ce Valloux a pu en parler à d'autres...

Raymond secoua la tête.

– Valloux n'a certainement aucun rapport avec la société que fréquente M^{me} Charlier, tandis qu'il en a avec le pseudo-Barnett. Et M^{me} Barnett est en relation assez intime avec Jeanne Charlier. Or, je connais celle-ci, je la sais jalouse et fort capable de petites bassesses. M^{me} Barnett, qui paraît intelligente et rusée, aura vite compris ces particularités de son caractère et en aura profité. Mais, je le répète, il m'est difficile, pour le moment, de discerner l'intérêt qui l'a portée à cette manœuvre.

Il y eut un temps de silence. Raymond, les bras croisés, considérait la jeune fille, dont la douce lueur de la lampe éclairait le visage délicat, légèrement coloré, les lèvres tremblantes, les blanches paupières mi-closes, dont les grands cils foncés palpitaient.

– Et cet homme, croyez-vous arriver à le démasquer ?

Elle levait les yeux sur Raymond. Les admirables prunelles veloutées étaient adoucies, contenaient une émotion profonde qui fit tressaillir le jeune homme.

– Je l’espère ! Mais il faut, pour cela, prouver que le soi-disant Barnett est bien Frund Erlich. Voilà à quoi s’emploie l’un des détectives que j’ai engagés pour cette affaire. L’autre surveille ici les agissements de l’individu et de sa femme, ainsi que ceux du sieur Valloux, qui joue certainement un rôle là-dedans.

– C’est lui qui aura appris à cet homme mon retour en France !

– À n’en pas douter. Il y a là des circonstances qui m’échappent. Mais le fait est certain : Valloux se trouve en relation avec Frund Erlich. Donc, jusqu’à preuve du contraire, nous devons le tenir comme complice.

– C’est un être faux, que j’ai toujours détesté ! dit énergiquement la jeune fille. Et je le crois capable d’aider ce Frund Erlich dans ses louches besognes...

Puis, après un court silence, elle demanda, sans que sa voix tremblât :

– Ainsi, monsieur, vous me croyez encore menacée ?

– Oui, mademoiselle.

C’était lui qui avait, dans son accent, un frémissement d’émotion.

– Parce que ce misérable me soupçonne de rechercher le véritable auteur du meurtre et d’avoir reçu, à ce sujet, les confidences de mon père !

– Oui... et probablement parce qu’il convoite votre fortune !

Elle réfléchit un moment, avant d’ajouter :

– Ma fortune ?

« Mais pour hériter de moi, il faudrait qu’il découvrit sa véritable personnalité... Ne serait-ce pas dangereux pour lui ?

– Très dangereux, et même impossible, car il doit supposer que si nous nous occupons de lui, nous avons mis des tiers dans la confiance, pour

nous apporter l'aide nécessaire. Or, admettons qu'il nous supprime tous deux, d'autres seront là, prêts à profiter de la moindre imprudence... Et celle-là en serait une vraiment trop forte pour un homme de ce caractère !...

– Alors, comment peut-il espérer avoir cette fortune ?

– Mais... je ne sais trop... Peut-être, au fond, ne l'a-t-il pas en vue...

Géné, Raymond détournait son regard de celui d'Elfrida, pensif et assombri... Pendant quelques instants, on n'entendit que le bruit des braises qui s'écroulaient dans le foyer. Puis Elfrida demanda, et cette fois sa voix avait un frémissement :

– Si ma mère vivait encore ? est-ce que ce n'est pas elle qui hériterait de moi ?

– Oui, en partie, et même de tout, si le cousin de votre père ne revendiquait pas sa part.

Elfrida dit seulement :

– Ah !

Puis elle passa la main sur son front, la tint un instant sur ses yeux... Raymond la considérait

avec émotion, en songeant : « À quoi pense-t-elle ?... A-t-elle quelque soupçon de la vérité ? »

D'un mouvement vif, Elfrida redressa la tête.

– Monsieur de Faligny, je vous demande pardon !

Elle se levait, en attachant sur Raymond un regard qu'il ne lui avait encore jamais connu, un regard où l'habituelle fierté se mêlait de profonde douceur et d'une sorte de timidité infiniment charmeuse. Le teint neigeux se colorait d'un rose plus vif, et les lèvres délicates tremblèrent un peu en répétant :

– ... Voulez-vous me pardonner ?

Sa main se tendait vers Raymond, qui la prit, la serra entre ses doigts frémissants.

– Croyez, mademoiselle, que j'ai déjà tout oublié !

Elle secoua la tête, en le regardant avec une angoisse dont elle ne se rendait pas compte.

– Non, vous ne pourrez pas oublier que je n'ai pas hésité à vous considérer comme un misérable, après avoir eu occasion de juger quel

gentilhomme vous étiez ! Je comprends que votre fierté en soit justement blessée... Mais j'ai un caractère impulsif, intransigeant... Et je vous avais mis si haut dans mon estime que j'ai été saisie, désemparée devant la fausse image que l'on me montrait de vous...

Elle parlait d'une voix un peu haletante, avec un accent à la fois ardent et humble... Oui, humble, si étrange qu'il fût sur les lèvres de la jeune fille que Raymond jusqu'alors avait connue si orgueilleusement réservée, si froidement hostile. Et elle continuait de le regarder avec cette douceur mêlée d'angoisse qui lui donnait un charme imprévu.

– Je vous en prie, mademoiselle, ne gardez aucun doute au sujet de mes sentiments ! Il est très compréhensible que vous ayez cru aux dires de M^{me} Charlier, car enfin, vous me connaissez peu, au fond... et puis, ces calomnies mondaines sont si bien accommodées pour paraître vraisemblables !

Il la regardait avec une émotion dont il avait peine à modérer la violence. Cette Elfrida était si

nouvelle !... et n'était-ce pas une affolante illusion de croire discerner dans cette douceur, cette angoisse, cette frémissante humilité, un amour qui s'ignorait encore ?

– ... Nous ne parlerons plus de ce sujet, voulez-vous ? Il en reste de plus graves à aborder. M'accorderez-vous encore un moment ? Il faut que nous trouvions un moyen de vous mettre à l'abri des tentatives de ce bandit... Or, ce pavillon est isolé, peu sûr. D'autre part, j'aimerais mieux vous voir ailleurs qu'à Paris, où la surveillance est difficile.

– Que me conseillez-vous ? Dites-le, j'ai toute confiance en vous.

Il eut envie de s'agenouiller, de lui crier : « Donnez-la-moi pour toute la vie !... » Mais il se domina violemment, s'efforça de parler avec calme...

– La Sarrasine non plus ne pourrait convenir. On y pénètre trop facilement. Il faudrait trouver un autre asile, très sûr...

– La Sarrasine peut m'en offrir un, où jamais

Erlich n'aura l'idée de me chercher.

– Comment cela ?

– Vous souvenez-vous qu'après l'arrestation de mon père, je disparus mystérieusement avec Ole et Katarina ?

– Certes ! et jamais la lumière ne fut faite là-dessus.

– Je vais vous donner le mot de l'énigme, et vous serez seul à le connaître maintenant, avec César et moi... Peu de temps après notre installation au manoir, mon père, en visitant les souterrains, découvrit par hasard une ouverture secrète. Elle conduisait à une grotte assez vaste, qui prenait jour et air sur la mer, par une crevasse disposée de telle sorte qu'au-dehors elle semblait incapable de donner passage au corps d'un homme, alors qu'en réalité il était fort possible d'y pénétrer en s'y glissant de côté.

« Ce pauvre père, hanté sans doute par la crainte de quelque tentative faite pour m'enlever à lui, prépara une sorte de lieu de refuge. Il y fit disposer quelques meubles, porter des armes, des

provisions... Quand il fut arrêté, Ole, désireux de me soustraire à un danger dont je ne me rendais pas compte, et obéissant d'ailleurs à des instructions précédentes de son maître, m'y emmena, ainsi que Katarina. Puis, il se mit en rapport avec César Bartel, auquel il révéla le secret. Par lui, il correspondit avec M. Charlier, pour préparer notre fuite. Mon père, de son côté, usant de son pouvoir de suggestion sur le geôlier, préparait son évasion... Un soir, la barque de César vint s'arrêter au bas de la crevasse rocheuse. Tour à tour, moi, Katarina, Ole, nous passâmes de la grotte dans le bateau, aidés par les bras vigoureux de cet ami dévoué. La nuit était superbe, le vent très bon, et nous atteignîmes vite Marseille, où nous nous embarquâmes sur le navire affrété par les soins de M. Charlier. Deux jours plus tard, mon père venait nous y rejoindre.

– Et c'est dans cette grotte que vous songeriez à vous réfugier ?

– Oui, si vous en voyez la nécessité. Elle est très habitable et j'y vivrai très bien pendant quelque temps. César ferait les provisions,

préparerait les repas...

Pendant un moment, Raymond demeura absorbé dans des réflexions que n'interrompit point la jeune fille... Il dit enfin :

– Je crois que ce serait là une bonne solution. Il faudrait tâcher seulement que votre départ d'ici passe inaperçu pour cet homme et ses complices. Très probablement, il aura ensuite l'idée de vous chercher en Provence. Mais vous serez alors à l'abri... et moi, j'aurais plus de chance de le démasquer sur le lieu de son crime que dans Paris, où il lui est facile de dérober ses agissements.

– Oui... mais c'est vous, alors, qui risquez votre vie ! Le bandit tentera de vous supprimer, en attendant de pouvoir à nouveau s'attaquer à moi.

– Je m'en garderai, mademoiselle... Et j'ai de fidèles serviteurs que j'instruirai du danger dès demain, pour qu'ils se défient.

Il souriait, et son cœur se dilatait de joie, tandis qu'il remarquait l'inquiétude contenue

dans ces beaux yeux veloutés.

– ... Mais, à propos de serviteurs, il vous faudrait une femme pour demeurer avec vous. À votre âge, vous ne pouvez rester seule avec Bartel... Je vous donnerais bien Mion ; mais ce serait trop proclamer notre accord aux yeux de nos ennemis.

– C'est que je ne connais personne...

– Et il faut quelqu'un d'absolument sûr... J'en parlerai dès demain à Mion... Maintenant, mademoiselle, je vais me retirer. Dans quelques jours probablement, j'aurai besoin de vous revoir pour que nous décidions votre départ et les moyens de l'effectuer aussi secrètement que possible. Me permettez-vous de revenir à cette heure, pour éviter que des espions de Frund Erlich puissent m'apercevoir ?

– Quand vous voudrez, monsieur... Et merci.

Il serra doucement la fine main chaude et palpitante qui lui était offerte, en résistant au désir de la porter à ses lèvres.

– À bientôt, donc, mademoiselle... Et ne vous

inquiétez pas trop. Je veille, Bartel aussi, et vous êtes avertie maintenant, de telle sorte que vous vous défiez de tout et de tous.

Il s'éloigna, emportant la vision de la jeune fille si merveilleusement belle dans sa robe de deuil, avec ce blanc visage rosé par l'émotion, ces yeux d'une ardente douceur qui lui avaient révélé, chez la fille de Norsten, une mystérieuse sympathie dont il demeurait ébloui.

Quand la porte se fut refermée sur lui, Elfrida revint à la cheminée, appuya son coude à la tablette de marbre... Ses épaules avaient un léger frisson – mais ce n'était pas un frisson de peur. Elle venait d'apprendre qu'un danger de mort la menaçait, qu'à tout moment son ennemi pouvait renouveler ces tentatives manquées... et pourtant une joie profonde dilatait son cœur. Raymond de Faligny n'était pas celui qu'on avait essayé de lui représenter ; il restait l'homme d'honneur, loyal, chevaleresque, qu'elle avait toujours cru voir en lui. Et son dévouement discret, ce souci de ne pas inquiéter, sans motif grave, une femme déjà tant frappée par le malheur, démontraient qu'à ces

qualités il joignait beaucoup de cœur et de délicatesse.

« Mon père le jugeait ainsi, songea-t-elle. Il disait que c'était une belle nature d'homme, trop orgueilleuse seulement... Et moi, je le suis aussi. Voilà pourquoi nous nous sommes heurtés, dès autrefois. »

Un sourire léger entrouvrit ses lèvres, au souvenir de ses démêlés avec le jeune garçon volontaire, qui ne pouvait pas la souffrir parce qu'elle était la descendante de Luc d'Anfrannes.

« Il semble l'avoir oublié », pensa-t-elle.

Et une vive rougeur couvrit ses joues, au souvenir de la chaude lumière qui avait plusieurs fois éclairé les yeux si beaux, vers la fin de l'entretien.

« Pourvu qu'il échappe aux manœuvres de ce bandit !... Si brave qu'il soit, il peut être surpris... tomber dans un guet-apens. »

Et cette fois, c'était bien un frisson de terreur qui parcourait tout l'être de la jeune fille.

Ce misérable Frund !... Parviendrait-on jamais

à le démasquer ? Elfrida se souvenait que son père avait dit, en parlant de ce parent dévoyé : « Lancé dans la voie du mal, cet homme doit être le plus dangereux bandit qui existe... » Vaguement, elle se souvenait d'une figure entrevue en son enfance. Un jour, pendant une absence du docteur Norsten, un homme, qui lui ressemblait au premier abord, était entré dans le salon où la petite Elfrida jouait près de sa mère. Celle-ci avait dit : « Tiens, voilà le cousin Frund. Embrasse-le, Elfrida. » Docilement, la petite fille était allée au visiteur, qui lui avait donné un baiser froid. Puis M^{me} Norsten avait renvoyé l'enfant qui, depuis lors, n'avait plus eu occasion de revoir Frund Erlich.

Mais, plus tard, elle s'était souvenue d'avoir parfois entendu ce nom prononcé tout bas, en même temps que celui de sa mère... Et d'autres faits, d'autres paroles lui étaient revenus à l'esprit, corroborant la signification du départ de M^{me} Norsten. Jamais plus, depuis lors, Elfrida n'avait parlé de sa mère – sauf le jour où Loïsa était venue à la Sarrasine... Et bien qu'elle priât chaque jour pour celle qu'elle devinait être une

grande coupable, sa pensée, hors de là, ne s'arrêtait pas sur cette mère dont les caresses, la tendresse fausse et capricieuse n'avaient pu tromper l'enfant au cœur précocement sensible et intuitif. Il avait même fallu de grands efforts sur elle-même pour qu'elle cessât de détester secrètement celle par qui avait dû tant souffrir Valdemar Norsten.

Mais ce soir, en pensant à Frund Erlich, l'image de sa mère se représentait à son esprit. Qu'était-elle devenue ?... Vivait-elle encore seulement ?... Quelle avait été son existence, pendant tant d'années ?

L'angoisse, la tristesse de ce souvenir et de ces doutes serraient le cœur d'Elfrida... Puis elle songea : « Sait-il que mon père était séparé de sa femme ?... Connaît-il quelque chose sur elle ? »

Et sa joie secrète, son émotion de tout à l'heure se glacèrent, à la pensée que Raymond pouvait avoir le droit de mépriser sa mère.

En revenant, le lendemain matin, de chez le chimiste auquel il venait de confier l'analyse des bonbons suspects, Raymond fit appeler Mion dans son cabinet et lui posa cette question :

– Connais-tu une personne de toute confiance, là-bas, dans notre pays, qui accepterait de se placer temporairement comme servante chez M^{lle} Norsten ?

Mion ouvrit des yeux ahuris.

– À la Sarrasine ?... Quoi ! monsieur Raymond s'occupe de...

Le jeune homme l'interrompt avec impatience :

– Pas d'observations oiseuses, je t'en prie ! En peu de mots, voici la chose : M^{lle} Norsten est menacée de mort par le même homme qui, autrefois, assassina ma pauvre sœur. C'est lui qui

fit allumer l'incendie où elle faillit périr... et hier soir, une autre tentative – d'empoisonnement celle-là – a été faite contre elle.

– Seigneur !... Quelle abomination !

– Il est donc nécessaire qu'elle se dérobe momentanément aux entreprises de ce misérable. À la Sarrasine, il existe un lieu secret où elle trouvera un sûr asile. Mais il faut une femme pour aider Bartel dans son service, et surtout pour empêcher les gens de clabauder. Connais-tu quelqu'un à qui l'on puisse absolument se fier ?

Après un court instant de réflexion, Mion déclara :

– Je ne vois que ma cousine Rose, monsieur Raymond.

– Ah ! Rose !... Mais oui, en effet, ce serait parfait !

Rose Larquin – Rose en provençal – était une veuve connue pour son inattaquable honnêteté, sa grande discrétion et ses remarquables qualités de ménagère. Elle habitait, non loin de Saint-Tropez, un petit mas où elle vivait solitaire, ne sortant

guère que pour se rendre à la messe au plus proche village, ou, parfois, pour venir voir ses cousins Piérousse. Raymond la connaissait de longue date et savait ce qu'elle valait.

– Mais accepterait-elle de se placer ?

– Pour un moment, oui, et surtout pour rendre service à monsieur Raymond. Du reste, je peux lui écrire tout de suite, si Monsieur veut ?

– Oui, fais-le sans tarder, et dis-lui de répondre par retour du courrier ! J'ai hâte de savoir cette pauvre enfant en sûreté.

« Bien vrai, tout de même, ce qu'il s'y intéresse, à la fille du docteur Norsten ! songeait Mion, stupéfaite, tandis qu'elle regagnait sa cuisine. Quand on pense que, même avant le crime, il ne pouvait pas la souffrir !... Et ce matin, il a une figure toute drôle, comme quelqu'un qui n'a pas dormi et qui s'est tourmenté... Il faut croire que la demoiselle a su l'amadouer ! Elle était déjà jolie, petite fille... et si elle est adroite comme son père, qui avait si bien pris la pauvre Madame... Ah ! mais, c'est qu'il ne faudrait pas que M. Raymond en tombe amoureux, tout de

même ! Ça serait du joli !... Un Faligny ! Non, il est trop fier pour cela, notre Monsieur ! »

Le coup d'œil de Mion avait vu juste : Raymond n'avait pas fermé l'œil de la nuit, en entretenant dans son esprit bien des pensées, dont la plus agréable était celle qui lui rappelait le changement survenu chez Elfrida, dès le moment où elle lui avait rendu sa confiance. Il s'avouait que celle-ci avait été bien facile à reconquérir et qu'il devait posséder un singulier pouvoir de persuasion pour que, si vite, sans preuves, la jeune fille eût cru à sa parole.

Et revoyant alors ce regard adouci, presque timide, où paraissait une mystérieuse angoisse, Raymond songeait, le cœur bondissant d'émotion : « M'aimerait-elle ? »

Ah ! que n'eût-il pas donné pour la tenir en ce moment sous sa protection, pour atténuer par son amour les angoisses qui devaient l'envahir et les lourdes tristesses de sa jeune vie !... Mais celles-ci ne paraissaient pas encore suffisantes à certains, puisque cette odieuse Jeanne, lâchement, venait infliger à la pure et fière jeune fille une

souffrance nouvelle, sans se douter – du moins il l'espérait – qu'elle n'était que l'instrument d'une criminelle.

Loïsa d'Argelles... la mère d'Elfrida... C'était elle qui manœuvrait ainsi contre son enfant !... C'était elle peut-être qui avait choisi les fleurs et rangé les bonbons dans l'élégante boîte de satin blanc !

À cette pensée, un frisson d'horreur courait dans les veines de Raymond... Non, non, il ne pouvait imaginer cela !... Frund, oui... mais la mère... non, c'était impossible !

Pendant son insomnie, il avait aussi réfléchi au meilleur moyen de faire quitter Paris à Elfrida sans que Frund s'en doutât, du moins pour le moment. Sa voiture, conduite par Piérousse, irait la chercher la nuit et la conduirait avec Bartel à la gare de Lyon, où ils prendraient le train du soir. À la Sarrasine, Elfrida serait en sûreté... Et ensuite, on verrait venir l'ennemi, en le surveillant de près.

La question de servante se trouvait aussi à peu près résolue ce matin, car Raymond ne doutait

pas que la bonne Rose acceptât de lui rendre ce service.

Il lui restait encore une affaire à régler ce jour même... Dans l'après-midi, il se rendit à l'appartement meublé qu'occupaient provisoirement les Charlier. Jeanne, en élégante toilette noire, écrivait dans son petit salon. Elle tendit à son cousin une main qu'il serra du bout des doigts.

– Bonjour, mon cher... Que devenez-vous ?... Tenez, prenez ce fauteuil...

Elle le regardait avec quelque inquiétude. Cette physionomie hautaine et froide ne lui disait rien qui vaille.

– Voulez-vous m'apprendre, Jeanne, le nom de la personne de mes amies à qui j'ai raconté un soi-disant épisode de mon voyage, où M^{lle} Norsten est mise en cause ?

Elle rougit, se troubla, puis balbutia :

– Mais... je ne comprends pas...

– Si, vous comprenez parfaitement. Ce nom, je veux le savoir.

Jeanne se redressa, la mine agressive.

– Je veux ?... Et s'il ne me plaisait pas, à moi, de vous le dire ? Au reste, vous le connaissez aussi bien que moi. Mais si vous vouliez que votre confiance ne courût pas les salons, il fallait recommander le secret à M^{me} Lauris.

– M^{me} Lauris ?... Ah ! vraiment, c'est M^{me} Lauris ?... Et est-ce par elle, personnellement, que vous avez appris cette nouvelle ?

M^{me} Charlier riposta avec arrogance.

– Imaginez-vous que j'aie des rapports avec cette personne-là ?

Raymond eut un rire de mordante raillerie.

– Ah ! il vous sied de prendre un ton pareil !... Croyez-moi, « cette personne-là » est dix fois plus honorable que votre amie M^{me} Barnett – l'auteur de la calomnie en question, je n'en doute pas.

Un regard furieux de Jeanne lui répondit seul.

D'un ton bref, impératif, Raymond reprit :

– Pour réparer le tort fait à une jeune fille

digne du plus grand respect, à la fois par ses vertus et par son isolement, vous aurez soin de rétracter ces jours-ci vos misérables racontars près des personnes à qui vous les avez faits...

Jeanne bondit, rouge de colère :

– Ah ! par exemple !... Vous en avez un aplomb !

Raymond imperturbable, poursuivit :

– Sans quoi, j’aurai le regret de raconter toute l’affaire à la princesse Lebrinska, qui jugera entre vous et moi... J’aurai le témoignage de M^{me} Lauris, laquelle n’a certainement rien dit de ce qu’on lui prête et saura le prouver.

La princesse Lebrinska, une grande dame polonaise depuis vingt ans installée à Paris, était devenue une sorte d’arbitre d’honneur dans la haute société. Sa clairvoyance, son bon sens, son grand tact, lui valaient cette situation qui faisait d’elle une puissance morale. Être compté au nombre de ses relations constituait un privilège envié. En être exclu était un événement qui jetait l’ombre la plus fâcheuse pour l’objet de cette

défaveur.

Aussi Jeanne avait-elle pâli, à la menace de Raymond, qu'elle savait très affectionné et très estimé de la noble dame qui appréciait toute la valeur de ce caractère. Elle avait accueilli et répété avec une joie mauvaise les dires de M^{me} Barnett, sans chercher à en contrôler la véracité ; mais, devant l'assurance de son cousin, elle s'effrayait tout à coup des conséquences que pouvait avoir cette calomnie si perfidement répandue.

– ... Choisissez, Jeanne : ou la rétractation volontaire – et je saurai si elle a été faite consciencieusement – ou l'arbitrage de la princesse qui se chargera de mettre les choses au point et de réhabiliter l'honneur de la jeune fille que vous avez essayé de salir.

Jeanne eut un rire faux, qui s'étrangla dans sa gorge.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut que je dise pour vous contenter ?

– Que vous avez été induite en erreur par une

personne sans scrupule et, qu'ayant acquis ensuite les preuves de son mensonge vous vous empressez de réparer le tort que vous avez pu faire à cette jeune fille, parfaitement honorable.

– Alors, ce n'est pas vrai, que vous avez été pendant quatre jours le seul compagnon de M^{lle} Norsten ?

Avec un regard de hautain mépris sur la physionomie méchamment ironique, Raymond riposta :

– C'est absolument vrai. Mais je suppose que, dans une circonstance pareille, votre irréprochable vertu vous aurait engagée à vous jeter au fond d'un précipice, plutôt que de continuer la route sous ma compromettante escorte ?... M^{lle} Norsten n'a pas eu cet héroïque courage. Elle s'est tout simplement confiée en l'honneur d'un honnête homme, et n'a pas eu à le regretter.

Sur ces mots, Raymond se leva, salua froidement et se dirigea vers la porte. Mais, au moment d'en franchir le seuil, il se détourna pour lancer à Jeanne ces mots d'un ton de glaciale

ironie :

– Je vous remercie de l'excellente opinion que vous aviez de moi, en acceptant de me considérer comme le parfait goujat que vous représentait M^{me} Barnett.

Jeanne enfonça machinalement ses ongles dans la paume de ses mains. Elle suffoquait de rage et d'humiliation. Ce Raymond ! Il avait toujours le dernier mot ! Avec lui, toutes les ruses, toutes les habiletés devenaient inutiles... Ah ! elle le détestait !... en l'admirant plus que jamais.

Et cette Barnett, qui lui avait raconté un mensonge !... Il fallait qu'elle allât sur l'heure lui faire des reproches, pour l'avoir mise dans une si désagréable situation !

Nerveuse, Jeanne sonna, donna l'ordre qu'on attelât sa voiture... Et une demi-heure plus tard, elle sonnait à la porte de l'appartement où habitaient les Barnett.

Loïsa eut un mouvement de surprise quand la femme de chambre annonça M^{me} Charlier. Celle-

ci, jusqu'alors, n'était jamais venue chez elle, leurs rapports, bien que devenus assez intimes depuis quelque temps, demeurant sur un pied d'inégalité sociale que M^{me} Barnett était trop habile pour chercher à transformer.

Tout aussitôt, d'ailleurs, la mine orageuse de Jeanne lui apprit que cette visite n'était pas faite dans une intention aimable.

À peine assise, sur un fauteuil que lui avançait son hôtesse, M^{me} Charlier demanda, sans préambule :

– Où donc avez-vous été chercher cette histoire que vous m'avez racontée l'autre jour, à propos de M. de Faligny et de M^{lle} Norsten ?

La question ne parut pas prendre Loïsa au dépourvu. Elle répondit avec calme :

– Je la tiens de M. Valloux, l'ingénieur qui se trouvait au nombre des Européens prisonniers avec le docteur Norsten et sa fille.

– Est-ce M. Valloux qui vous a dit que mon cousin avait fait ses confidences à M^{me} Lauris ?

– C'est lui, affirma imperturbablement M^{me}

Barnett. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

– Eh bien ! M. de Faligny vient de me faire une scène au sujet de ces racontars qui lui sont venus aux oreilles, je ne sais comment. Il était furieux, et m'a dit les choses les plus désagréables...

Jeanne s'interrompt, suffoquée encore au souvenir de la froide colère de Raymond.

Le visage de Loïsa – un peu tiré, un peu vieilli aujourd'hui – avait légèrement tressailli, une lueur de satisfaction passait dans le bleu vif de ses yeux.

Jeanne poursuivait d'un ton amer :

– Il exige que je rétracte les propos tenus par moi à ce sujet, aux uns et aux autres... Je n'ai pourtant fait que répéter ce que vous m'aviez appris...

M^{me} Barnett dit, avec son accent le plus suave :

– Je ne me doutais pas que vous le répéteriez à des tiers. Sans quoi, je n'aurais rien dit... car il est toujours désagréable de nuire à la réputation

d'une jeune fille, surtout quand, après tout, comme vous le disiez, ce sont de simples racontars dont nous ne pouvons contrôler la vérité.

Jeanne considéra son interlocutrice avec stupéfaction.

– Comment, vous n'étiez pas sûre ?...

– Mais, madame, est-on jamais sûre de ces choses-là ?... M. Valloux m'a raconté cette petite histoire, m'a rapporté des propos soi-disant tenus par M. de Faligny à M^{me} Lauris. Incidemment, je vous en ai parlé... Mais je croyais que vous auriez gardé pour vous cette confidence, autant par considération pour M. de Faligny, qui ne jouait pas là un très beau rôle, que pour ne pas mettre en une situation délicate l'ex-pupille de M. Charlier, une orpheline sans famille, que personne ne peut défendre.

Jeanne pinça les lèvres, en jetant un coup d'œil rageur sur la tranquille physionomie de M^{me} Barnett.

– Au moins, vous auriez pu me faire part de

vos doutes sur la source de ces mensonges !

– Mais je n’ai rien affirmé, je vous le répète !... Et aujourd’hui, d’ailleurs, quelles preuves me donnez-vous que M. Valloux n’ait pas dit vrai ?

– Mon cousin était trop sûr de lui, trop résolu à agir, pour que je ne sois pas certaine qu’il ne se trouve actuellement dans son tort.

Loïsa eut un rire légèrement narquois.

– Ainsi donc, vous n’avez que l’assurance donnée par M. de Faligny lui-même ?... C’est peu ! Notez cependant que je ne prends parti ni pour Valloux ni pour lui, en la circonstance. Mais je dis que nous n’avons aucune raison pour croire l’un plutôt que l’autre... Et j’ajoute que nous sommes également coupables toutes les deux : moi, pour vous avoir inconsidérément répété les propos, vrais ou faux, de Valloux ; vous, pour les avoir répétés à des tiers qui les ont naturellement colportés et peut-être fait parvenir jusqu’aux oreilles de M^{lle} Norsten.

Jeanne eut un léger mouvement nerveux et

détourna un instant son regard gêné.

– Cela, je n'en sais rien, dit-elle maussadement. En tout cas, tant pis pour elle. Qu'elle se défende comme elle pourra !

– Peut-être quelqu'un se chargera-t-il de le faire à sa place ?

– Quelqu'un ?... Qui ça ?

– Mais M. de Faligny !... C'est son devoir élémentaire et d'ailleurs il a commencé déjà de l'accomplir près de vous, en vous obligeant à cette rétractation.

Jeanne grinça des dents.

– Oui, cette petite peste a dû faire la mijaurée près de lui !... Très probablement, c'est pour elle qu'il a connu tout cela...

Elle se reprit aussitôt, en ajoutant :

– Je ne sais trop, par exemple, comment elle l'a appris !

Loïsa retint un sourire de dédain moqueur. Elle n'avait jamais douté un instant que M^{me} Charlier s'empresserait d'aller infliger cette

souffrance morale à la jeune fille qu'elle détestait depuis qu'elle la soupçonnait de n'être pas indifférente à Raymond de Faligny.

Peu après, Jeanne prit congé, avec un air pincé que ne parut pas remarquer M^{me} Barnett, toujours aimable et paisible.

Mais ce masque tomba, dès que Loïsa se retrouva seule dans le salon. Une vive préoccupation, une sorte d'angoisse, changeaient soudainement sa physionomie... Elle murmura :

« Oh ! je voudrais savoir !... je voudrais savoir !... »

Elle marchait nerveusement à travers la pièce. En son âme trouble continuaient de lutter son horreur du crime que préparait Frund et la peur qu'elle avait de cet homme. L'attachement pervers qu'elle conservait pour lui, son habitude d'obéissance aux directions de celui-ci qu'elle considérait comme un être d'intelligence supérieure, par qui elle s'était toujours laissé dominer. L'esprit de ruse, très développé chez elle, lui était venu en aide pour essayer de concilier ces deux tendances. Persuadée que

Frund n'avait pas renoncé à faire disparaître Elfrida, elle épiait ses faits et gestes, tirait de la moindre apparence des déductions qui eussent fait honneur à un chercheur de piste indien. Ainsi, bien que Frund se gardât maintenant de faire la moindre allusion à ses projets contre Elfrida, avait-elle acquis bientôt la presque certitude qu'il préparait contre elle une tentative d'empoisonnement et, pour faire sans doute mieux accepter son mortel envoi, comptait le présenter sous l'égide du nom de Faligny.

Alors elle avait imaginé cette histoire — mélangée de vrai et de faux — contée à M^{me} Charlier avec la certitude qu'elle serait rapportée à Elfrida. Celle-ci, pour peu qu'elle eût quelque chose de la fière et sensible nature de son père, serait aussitôt révoltée devant les procédés de celui qu'elle pouvait considérer jusqu'alors comme un homme d'honneur, et quand le dangereux présent accompagné de la carte de Raymond lui parviendrait, elle le rejetterait avec indignation.

À vrai dire, il eût semblé beaucoup plus

simple d'envoyer à la jeune fille menacée un avertissement anonyme. Mais Loïsa d'Argelles – pour lui restituer son nom véritable – avait jugé ce moyen trop dangereux pour elle. Si Frund Erlich venait à le connaître, il ne douterait pas qu'elle fût l'auteur de cet avis... Tandis qu'au cas où il apprendrait son « bavardage » près de M^{me} Charlier elle pourrait répondre de façon plausible : « Mais je l'ai fait dans l'idée d'éloigner Elfrida de M. de Faligny, qui peut être pour elle un utile défenseur. »

Ces complications, ces intrigues sourdes, étaient d'ailleurs tout à fait dans la manière de cette femme, chez qui l'habitude du mensonge, de la perversité, avait annihilé tout sens moral. Et l'obscur sentiment de révolte qui s'élevait en elle, à la pensée que Frund voulait faire mourir sa fille, lui était une occasion nouvelle de manœuvres souterraines, de fourberies, cette fois dirigées contre le complice dont sa lâcheté ne voulait pas écarter ouvertement le joug terrible.

Mais si elle avait deviné le nouveau projet de Frund, elle ignorait quel jour il devait le mettre à

exécution. Et c'est pourquoi, cet après-midi, elle se sentait nerveuse, agitée par l'inquiétude, en songeant : « Quand sera-ce ?... Est-ce déjà fait ?... Mon moyen a-t-il réussi ? »

Un bruit de pas dans l'antichambre la fit tressaillir... Elle alla ouvrir la porte du salon... Frund tourna la tête vers elle en demandant :

- Dinah est-elle là ?
- Non, elle se repose dans sa chambre.
- Se trouve-t-elle plus souffrante ?
- Son mal de tête a augmenté, dit-elle.

Un pli profond se forma sur le front marmoréen... Sans un mot de plus, Frund ouvrit la porte de son cabinet et la referma sur lui.

Loïsa eut un sourire de triomphe... Elle « savait », maintenant ! Les jours précédents, Frund avait eu la physionomie fermée qui lui était habituelle, avec une nuance d'impassibilité plus accentuée, qui dénotait chez lui – Loïsa l'avait remarqué depuis longtemps – l'approche de quelque difficile réalisation d'affaires. Mais elle connaissait aussi le pli nerveux de la lèvre, la

lueur fiévreuse du regard, qui signifiaient que ses espoirs avaient été déçus... Et ce pli, cette lueur de fièvre, elle venait de les voir sur la bouche, dans les yeux de Frund.

Deuxième partie

1

Raymond ouvrit la porte vitrée du salon et se trouva sur la terrasse, devant la mer dont l'azur baigné de lumières ondulait jusqu'à l'horizon.

Il venait d'arriver au pavillon le matin même. Quinze jours après le départ d'Elfrida, qui s'était passé sans encombre, Dublanc lui avait appris que Barnett, sous prétexte que la santé de sa fille nécessitait le Midi, venait de partir pour San-Remo avec sa femme et Dinah.

Raymond avait vu là le prélude de nouvelles opérations criminelles. De San-Remo, où sans doute le bandit installerait ostensiblement sa famille, ce serait chose facile de venir se gêter aux alentours de la Sarrasine, sous un déguisement quelconque, et de guetter sa victime – ou ses victimes peut-être, au cas très possible où il soupçonnerait le jeune homme de veiller autour d'Elfrida menacée. Cette perspective n'avait

d'ailleurs pas un instant fait hésiter Raymond sur la décision à prendre. Il se tenait tout prêt au départ et, en deux jours, l'appartement de Paris était fermé, les malles expédiées, en compagnie de deux caisses contenant les statues presque achevées de la Madone et de Diane chasseresse. Après quoi, M. de Faligny et ses trois fidèles serviteurs avaient pris le train pour la Provence. Le policier Dublanc, de son côté, suivait Frund à la piste et se trouvait pour le moment à San-Remo, d'où le bandit n'avait pas encore bougé.

L'enquête faite au sujet de l'incendie n'avait donné aucun résultat. Le second étage de l'hôtel ayant été complètement brûlé, aucun indice ne pouvait indiquer que ce sinistre fût l'œuvre d'une main criminelle. La femme de chambre procurée à M^{me} Charlier par M^{me} Barnett demeurait introuvable et on la supposait morte dans le feu. Mais Raymond, lui, avait lieu de penser qu'il n'en était rien, que cette femme, après avoir introduit un soporifique dans la boisson d'Elfrida et de sa servante, puis préparé le foyer de l'incendie, s'était esquivée adroitement et se cachait, jusqu'au jour où elle croirait n'avoir plus

rien à craindre.

Quant à l'envoi suspect fait à Elfrida, le jeune homme se trouvait fixé à ce sujet. Chaque bonbon contenait une dose de strychnine suffisante pour donner la mort... Et la carte à son nom était probablement celle qu'il avait déposée l'année précédente chez les Barnett, après la soirée où il avait fait la connaissance de Dinah.

Dans l'entrevue que Raymond avait eue avec Elfrida avant son départ, il avait demandé qu'elle lui donnât de ses nouvelles, une fois installée à la Sarrasine. Ainsi avait-il reçu de la jeune fille un court billet où elle glissait un discret remerciement pour celui qui se constituait à la fois le vengeur de Norsten et le défenseur de son enfant. Puis Rose, la servante, avait écrit un mot à Mion pour lui dire qu'elle se plaisait au service de M^{lle} Norsten, que la jeune demoiselle était bonne et charmante et qu'elle se portait assez bien.

Comme il en avait été convenu avec Raymond, Elfrida ne quittait pas la Sarrasine. Elle couchait dans la grotte secrète, mais tant que

la présence de Frund n'était pas signalée aux alentours, elle n'y demeurait pas dans la journée, et, une ou deux fois par jour, faisait une promenade dans le jardin, escortée par César Bartel armé d'un revolver.

Le matin de son arrivée, Raymond, debout sur la terrasse, tournait vers le manoir un regard tout différent de celui par lequel, jusqu'alors, il avait considéré le vieux logis de ses ancêtres. Il ne songeait plus à Luc d'Anfrannes ni à l'aïeul spolié par son criminel parent. Toute sa pensée restait concentrée sur la jeune fille qui s'y trouvait enfermée en prisonnière volontaire – cette Elfrida aux cheveux d'argent et aux yeux de Sarrasine dont, à chaque nouvelle entrevue, il admirait plus passionnément la beauté, l'âme ardente et profonde, l'énergie unie au charme le plus délicatement féminin.

« Et cela me mènerait à quoi ? murmurait-il en passant sur son front une main fiévreuse. En admettant que j'arrive à prouver l'innocence de son père, c'est alors l'infamie de la mère qui serait connue... Et, d'ailleurs, elle m'a toujours

montré tant d'hostilité... sauf en ces derniers temps... par reconnaissance probablement. »

Car il n'osait croire que ce fût l'amour qui avait changé Elfrida à son égard. Et il se disait qu'après tout mieux valait qu'il n'en fût pas ainsi, car lui seul souffrirait... Mais cette raisonnable considération se trouvait par moments oubliée, quand se présentait à son esprit la douceur ardente du regard d'Elfrida, l'émotion qui avait fait palpiter son visage et trembler ses lèvres, quand son « ennemi » avait pris congé d'elle.

Si Raymond n'avait écouté que sa fiévreuse impatience, il se serait rendu le jour même à la Sarrasine – à cette Sarrasine où jamais, depuis tant d'années, un Faligny n'avait mis les pieds ! Mais la situation ne nécessitait pas tant de hâte, puisqu'un mot de Dublanc, arrivé ce matin, indiquait que Frund Erlich n'avait pas encore quitté San-Remo. Elfrida s'étonnerait qu'il demandât si tôt une entrevue, dans laquelle il n'aurait rien de nouveau à lui apprendre, l'ayant prévenue par lettre de son arrivée et des motifs qui l'amenaient à établir sa résidence au pavillon

du roi René.

« J'irai dans trois ou quatre jours, songea-t-il. D'ici là, j'aurai peut-être reçu un nouvel avis de Dublanc. »

Et très raisonnablement, il s'en alla dans l'après-midi faire une promenade à cheval.

Mais au retour, il lui vint à l'idée de passer par le petit sentier qui longeait le jardin de la Sarrasine. Il voulait revoir le kiosque d'où une petite fille détestée lui avait lancé les plus belles fleurs qu'elle pût trouver – pour le mettre en colère, avait-elle déclaré avec une dédaigneuse franchise.

Petite Elfrida déjà si charmante, et toute vibrante de sensibilité, de fierté, de tendresse filiale !

Raymond longeait le mur couvert de cactus et de roses. Le parfum des orangers saturait l'air léger, dans l'ombre fraîche du sentier... Le kiosque se montra, disparaissant presque sous une toison de roses et de jasmins. Comme le jeune homme y atteignait, les branches fleuries

qui cachaient l'ouverture s'écartèrent, et une délicate figure apparut, blanche comme la neige des hautes montagnes, éclairée par les plus beaux veloutés que jamais un mortel ait contemplés.

Une légère exclamation se fit entendre.

– Monsieur de Faligny !

Et la vivante blancheur se colora d'un rose délicat.

Raymond arrêta son cheval si vivement que la bête, un instant, se cabra. Elfrida eut un mouvement de frayeur. Mais lui, la saluant, dit avec un sourire amusé :

– Ce n'est pas votre faute, cette fois, mademoiselle ! Vous n'êtes plus la petite fille qui me lançait des fleurs pour faire peur à mon cheval – et me mettre en colère.

Une vive confusion apparut sur la physionomie d'Elfrida.

– Quelle méchante idée, j'avais là !... Aussi en ai-je été justement punie.

– Ce n'était qu'une espièglerie au fond... Et vous aviez eu soin de choisir parmi les plus belles

fleurs de votre jardin pour en bombarder votre ennemi.

– Je fus même grondée à ce sujet par mon père, quand il découvrit que ses plus précieuses roses avaient été coupées par une petite vandale...

Elle se pencha un peu dans le cadre fleuri, et Raymond vit qu'une de ses mains tenait des roses pourpres et thé.

– Prenez garde de ne pas tomber, comme autrefois !

– Oui, je n'en serais peut-être pas quitte pour si peu... Vous êtes arrivé ce matin, monsieur ?

– En effet... et je comptais vous demander de me recevoir un de ces jours.

– Quand il vous plaira...

Elle eut une hésitation légère avant d'ajouter, avec un peu d'embarras :

– Je ne voudrais cependant pas qu'il vous fût trop désagréable de venir dans cette demeure...

– Oh ! mademoiselle, croyez que ces susceptibilités comptent bien peu dans des

circonstances aussi graves !

Et avec un regard souriant, où passait une caressante douceur, il ajouta :

– Je ne suis plus le jeune garçon intransigent qui vous irritait si fort. La vie m’a enseigné plus de modération...

Il pensait : « La vie et mon amour pour vous, surtout. »

Elfrida dit pensivement :

– J’avais le même défaut que vous. Nos caractères étaient faits pour se heurter... jusqu’au jour où, comme vous le dites, la vie, la réflexion, les bons conseils de ceux qui nous étaient chers ont modéré notre orgueil... Vous n’êtes pas fâché que je dise « notre » ?

Le sourire, de nouveau, entrouvrait ses lèvres, animait son regard où passait une toute petite lueur malicieuse... Et c’était une Elfrida si nouvelle, si délicieuse de jeune gaieté discrète que Raymond, ébloui, enivré, tarda un instant avant de répondre :

– Oh ! pas du tout !... bien au contraire !

Sans doute son regard décelait-il son admiration passionnée, car Elfrida parut soudainement gênée, baissa les paupières et dit, avec un léger frémissement dans la voix :

– Je vais cueillir encore quelques fleurs... Ce pauvre jardin est une vraie forêt vierge, et César n'a pas les aptitudes nécessaires pour le remettre en état.

– Voulez-vous que je vous envoie Piérousse ?

– Oh ! non ! Je pense qu'il sera facile de trouver un jardinier dans le pays.

– Il ne faut pas introduire d'étrangers chez vous, mademoiselle. Je vous enverrai Piérousse un de ces matins, et vous lui donnerez vos instructions. C'est un garçon intelligent, très capable, et de toute confiance.

– Je ne puis accepter...

– Vous accepterez, mademoiselle, tout simplement, comme je vous l'offre... Mais j'espère que César n'est pas loin, en ce moment ?

– Là... tout près. Oh ! il ne me quitte pas tant que je suis dehors, ce bon César !

– C'est très bien... Alors, mademoiselle, vous me verrez un de ces jours. Mais comme il est préférable que l'ennemi ignore autant que possible nos rapports, m'autorisez-vous à faire une brèche dans la palissade qui sépare nos propriétés, pour que je puisse venir directement par votre parc, au lieu d'emprunter le chemin ?

– Faites ce que vous jugerez préférable, monsieur. Au revoir.

Avec une petite inclination de tête, elle s'écarta, disparut derrière les branches fleuries qui se rejoignirent... Mais une rose thé avait glissé de sa main et tomba sur le sol, près des sabots du cheval.

Raymond fit vivement reculer sa monture, puis sauta à terre et ramassa la fleur, qu'il mit à sa boutonnière. Et en songeant à ces autres roses que le petit Camarguais avait piétinées jadis et que lui-même avait gratifiées d'un dédaigneux coup de botte, il murmura en souriant : « Ah ! petite Elfrida, vous avez aujourd'hui votre revanche ! »

Mais telle était son estime pour le caractère

d'Elfrida, pour sa droiture et sa fierté, que pas un instant, cet homme, qui avait fait maintes fois l'expérience des manœuvres féminines, ne songea que la jeune fille eût pu agir en cette circonstance par une volontaire coquetterie.

De fait, un tel sentiment était inconnu d'Elfrida et elle se fût méprisée de le concevoir... Pensive, émue, un peu troublée, elle revenait à pas lents vers le manoir, suivie à courte distance par Bartel qui serrait entre ses doigts la crosse d'un revolver. Une voix chaude, vibrante, résonnait encore à ses oreilles ; des yeux d'un bleu foncé, ardents, caressants, et toujours un peu volontaires, s'attardaient longuement sur elle ; des lèvres habituellement sérieuses ou ironiques s'entrouvraient en un sourire d'une douceur charmeuse qui changeait tellement l'expression à l'ordinaire hautaine et fermée de cette physionomie... Et, emportée par son rêve, Elfrida oubliait la situation menaçante, le danger de chaque jour, l'angoisse de l'avenir, pour suivre par la pensée le beau cavalier au fin visage arabe, aux gestes souples et décidés, qui s'en allait vers son logis en maintenant au pas le cheval

fougueux, tandis que son esprit s'absorbait dans le souvenir de la bien-aimée un instant apparue à son regard ébloui.

Frund Erlich avait loué à San-Remo une assez modeste villa et engagé une femme du pays pour le service. Car il avait déclaré inutile d'emmener les domestiques de Paris.

Loïsa n'avait pas demandé d'explications, sachant qu'il n'était plus disposé à lui faire part de ses projets, depuis qu'il la tenait pour suspecte. Mais sous le prétexte donné pour cette villégiature – prétexte tout à fait justifié par l'état de santé de Dinah – elle n'avait eu aucune peine à deviner ses desseins concernant Elfrida.

Cette idée la rendait nerveuse, secrètement agitée par l'inquiétude. Elle surveillait habilement Frund. Mais huit jours après leur arrivée à San-Remo, il était encore là, passant une grande partie de ses journées près de sa fille, faisant un tour à Monte-Carlo ou se promenant aux environs.

Un soir, il s'attarda plus que de coutume près de Dinah. Étendue sur une chaise longue, la jeune fille appuyait contre un coussin de satin rose son mince visage creusé par l'anémie qui, peu à peu, minait son organisme. Les pâles cheveux argentés tombaient en deux nattes le long des joues amincies... Entre ses doigts nerveux, Frund tenait la petite main moite et pâle, d'où avaient dû être retirées les bagues brillantes, devenues trop larges. Son regard ne quittait pas la blême figure, les yeux tristes et las sur lesquels battaient fébrilement les cils blonds. Tout à coup, il se pencha et demanda à mi-voix :

– Guérirais-tu, Dinah, si Raymond de Faligny t'aimait ?... si tu devenais sa femme ?

Ce fut une transformation soudaine. Le teint diaphane se colora, les yeux brillèrent, s'animèrent d'un reflet de joie enivrée, les lèvres sourirent en murmurant d'un ton d'extase :

– Oh ! oui ! Oh ! oui !

Puis, aussitôt, le rose des joues disparut, les yeux se voilèrent de détresse et une voix tremblante murmura :

– Mais il ne m’aimera jamais !... Il en aime une autre, cette jeune fille qu’il emportait dans ses bras, la nuit de l’incendie. Comme il la regardait ! Comme il la regardait !

Et les pâles mains couvraient le visage désolé.

– Qu’est-ce que cela signifie, enfant ! La jeune fille en question avait pour père un homme autrefois condamné comme assassin. M. de Faligny ne peut l’épouser. Admettons qu’il ait quelque caprice pour elle ; cela passera vite, et je me fais fort de lui apprendre alors à apprécier, comme elle le mérite, ma petite Dinah.

Les mains frêles retombèrent, et Dinah attachait sur son père un regard où se mélangeaient l’espoir et l’incrédulité.

– Oh ! ce ne sera pas facile avec lui, papa ! Il n’est pas homme à se laisser influencer, voyez-vous !

– Bah ! bah ! nous verrons ! Je saurai être habile diplomate, pour le bonheur de ma petite-fille... Allons, sois raisonnable, soigne-toi bien. Je suis obligé de partir demain matin pour Paris, où

m'appellent quelques affaires ; mais j'espère pouvoir revenir bientôt.

Il se pencha pour embrasser la jeune fille. Elle lui jeta ses bras autour du cou en murmurant avec une sorte de sanglot :

– S'il ne m'aime pas, je mourrai !... je mourrai de chagrin !

Frund appuya ses lèvres sur la joue frissonnante... Et, dans le même instant, le bleu froid de ses yeux fut traversé d'une lueur sinistre.

– Non, tu ne mourras pas !... Je te le donnerai, ton Faligny ! dit-il sourdement.

Il se redressa, jeta encore un regard sur le pâle visage et sortit de la pièce... Loïsa, qu'il alla trouver dans sa chambre, reçut la nouvelle de son départ sans apparente surprise. Mais elle songeait avec effroi : « Je suis sûre qu'il ne va pas à Paris !... Que puis-je faire ? Il m'est impossible de quitter Dinah... et d'ailleurs, dans ce petit pays, il découvrirait probablement vite ma présence, si je me mettais à le surveiller... Que faire ? Que faire ? Un jour ou l'autre, il atteindra

son but... Il ne la manquera pas ! »

Ainsi la misérable femme se débattait-elle dans l'inquiétude, trop lâche pour aller jusqu'au bout de son devoir, et cependant saisie d'horreur à la pensée que son complice préparait la mort de sa fille – cette chair de sa chair, comme elle le lui avait dit un jour dans un élan de révolte.

Dans la journée du lendemain, un vieux monsieur à barbe grise se présenta à l'auberge de la « Cigale d'or », au village de Saint-Rémy. Il cherchait un petit endroit pas cher pour passer quelques semaines et se remettre d'une bronchite qui ne disparaissait pas tout à fait assez vite. Dans le train de Marseille à Toulon, un voyageur avait parlé de Saint-Rémy comme d'un lieu charmant, et le vieillard, non encore fixé sur sa villégiature, venait voir s'il pouvait trouver ici ce qui lui convenait.

Les braves aubergistes s'empressèrent de lui montrer leur meilleure chambre et vantèrent fort la nourriture. Après quelques réflexions, M. Robin – tel était le nom donné par lui – décida que l'endroit lui convenait et fit chercher sa malle

à la gare.

Dès le lendemain, dans l'après-midi, il s'en alla en promenade. C'était un vieux monsieur qui avait bon pied, bon œil, car il fit allègrement les trois kilomètres séparant Saint-Rémy de la Sarrasine, en notant au passage toutes les particularités du terrain. Aux approches de la Sarrasine, il s'engagea dans un sentier serpentant à travers un bois de pins et atteignit la haie très haute et très épaisse qui entourait le jardin du manoir. Là, il s'arrêta, le sourcil froncé... Quelque chose, évidemment, l'ennuyait fort. Il longea un moment la haie, la considérant attentivement. Puis il s'arrêta, écarta légèrement quelques feuillages. À cet endroit, il existait comme une éclaircie dans les branches enlacées. Le vieillard hocha la tête en murmurant :

– Peut-être... à la rigueur...

Puis il tendit l'oreille... Un bruit de voix arrivait jusqu'à lui. Alors il se laissa glisser le long de la haie, sur l'herbe épaisse, en prenant l'attitude d'un homme qui se repose. Mais ses doigts, de nouveau, écartaient les branchages, et

son regard se glissait dans l'étroite allée bordée d'orangers.

Une voix de femme, douce, harmonieuse, disait :

– Ce pauvre Piérouse, il aura vraiment trop à faire dans ce jardin redevenu sauvage ! Cela va le décourager.

– Mais non. C'est un travailleur, et qui fait sa besogne méthodiquement... J'espère, d'ailleurs, que vous serez bientôt délivrée de ces entraves et que nous n'aurons plus besoin de regarder à introduire ici quelqu'un d'autre... Mais rentrons, voulez-vous ? Cette promenade est une imprudence, maintenant. Promettez-moi de ne plus la renouveler ?

À ce moment, les deux causeurs prenaient le tournant du sentier et apparaissaient au regard de l'homme couché. Vers Raymond penché sur elle dans une attitude de protection discrète, Elfrida levait ses yeux émus et souriants, en répondant :

– Je vous le promets.

Le vieillard eut un terrible mouvement de

mâchoires. Sa main se glissa jusqu'à la poche de son vêtement, saisit la crosse d'un revolver... Mais elle n'acheva pas le geste. L'homme venait de réfléchir qu'à travers l'entrelacement des branches il lui était difficile de viser, et qu'il risquait d'atteindre celui qu'il voulait avoir vivant, à sa merci.

– Le fiancé de Dinah ! murmura-t-il.

Les deux jeunes gens continuaient d'avancer, en causant à mi-voix. La tiède lumière du jour caressait la chevelure argentée, la nuque blanche d'Elfrida, et les soyeux cheveux noirs de Raymond. Frund suivait d'un regard haineux, d'un regard de meurtre le beau couple harmonieux. Quand il eut disparu seulement, le misérable se leva et, du pas d'un paisible promeneur, se remit à longer la haie.

Il atteignit ainsi le chemin sur lequel donnait l'entrée de la Sarrasine... Devant cette entrée s'étendait un pré. Frund s'assit sur un talus, prit un livre dans sa poche et demeura là jusqu'au début du crépuscule. Mais, vainement, il avait surveillé l'allée qui conduisait au manoir.

Personne n'était sorti de là. Et il conclut : « Ils ont établi une communication entre le parc de la Sarrasine et le jardin de Faligny. Cela prouve quelle amitié existe entre eux... de l'amitié qui est naturellement déjà de l'amour. Eh bien ! il est temps que je mette bon ordre à cela ! Elle d'abord !... Et quand elle n'y sera plus, je verrai à vous consoler en vous faisant devenir mon gendre, monsieur le comte de Faligny ! »

Or, le matin de ce jour, Raymond avait vu arriver Dublanc, lui annonçant que Frund Erlich avait quitté San-Remo et s'était établi à l'auberge de Saint-Rémy, sous les apparences fort bien réussies d'un vieux monsieur à barbe grise, au teint jauni et marqué de rides.

– Il m'a donné de la peine pour suivre sa piste ! ajouta l'agent. Descendu à Marseille, il est monté en voiture et s'est fait conduire à un hôtel dont j'ai pu heureusement entendre le nom. Sur le soir, il en est ressorti grimé, si bien que j'ai hésité beaucoup avant de le suivre. Mais quelque chose dans sa démarche – bien qu'il s'appliquât à la changer – me faisait penser que c'était bien mon

homme... À la gare, il prit un billet pour Saint-Tropez. Je fis de même. Là, il descendit et, en homme qui connaît déjà le pays, monta dans une voiture publique. J'avoue qu'à ce moment je fus fort embarrassé. Où se rendait l'individu ?... Tandis que je réfléchissais en me tenant à l'écart, une femme, ayant à la main un tout petit garçon, arriva, jeta un coup d'œil dans la voiture où le soi-disant vieillard se trouvait seul et demanda :

« – Est-ce que vous allez jusqu'à Saint-Rémy, monsieur ?

« – Mais oui, précisément.

« – Vous seriez bien bon de faire descendre le petit là. C'est la première fois qu'il y va et il laisserait bien passer l'endroit sans rien demander, car il est sauvage avec le monde.

« – Certainement, je ne demande pas mieux que de vous rendre ce service. Mais quelqu'un l'attend-il là-bas ?

« – Oui, il y aura ma sœur, que j'ai prévenue...
Merci bien, monsieur.

« J'étais fixé. Mais je ne voulais pas prendre la

voiture, dans la crainte que l'homme finît par me remarquer. Alors, m'étant informé du trajet pour gagner Saint-Rémy, je pris la route, après le départ de la voiture, et j'enfilai bravement mes dix kilomètres. Il faisait nuit quand j'arrivai. On m'indiqua l'auberge... Et qu'est-ce que j'aperçus, en entrant dans la salle ? Mon vieillard, qui dînait paisiblement.

– À Saint-Rémy !... si près de la Sarrasine !
murmura Raymond.

Dublanc poursuivit :

– J'avais, en cours de route, changé mon personnage. D'un petit bourgeois à mine quelconque, j'étais devenu artiste peintre, quelque peu chevelu, à la recherche de jolis sites... L'homme ne parut n'accorder qu'une attention distraite. Nous ne nous adressâmes pas la parole, en gens également peu désireux de nouer des relations. Je m'informai près de l'hôte des environs à visiter et, dès le lendemain matin, je partis en promenade avec le chevalet et la boîte de peinture que j'avais eu soin, au départ de San-Remo, d'enfermer dans ma valise avec les autres

objets nécessaires à ma transformation.

« Je n'allai pas loin, d'ailleurs. À un endroit favorable, je me postai en observation pour surveiller la sortie du personnage. Rien ne vint... mais je fus plus heureux l'après-midi. Le vieillard s'en alla d'un pas flâneur... et je le suivis avec précaution. Quand il s'engagea dans un bois de sapins, au lieu de prendre comme lui le sentier, je me glissai à plat ventre entre les arbres... Ainsi mon homme atteignit une haie enclosant une propriété. Celle-ci était la Sarrasine, comme je le sus plus tard, en m'informant près d'une femme du pays.

– Ah ! déjà !... déjà il est venu près de là !

– Oui... et il s'est mis à examiner la haie, comme s'il cherchait une ouverture. Moi, toujours à plat ventre derrière les troncs d'arbres, je suis son manège... Il s'arrête encore, écarte les branchages. Puis, tout à coup, il paraît tendre l'oreille... Et je le vois s'affaler sur l'herbe, faisant l'homme qui se repose. Mais sa main écarte toujours les branchages et il regarde... Qu'a-t-il vu ? L'autre main se glisse dans une de

ses poches, j'ai l'impression qu'il va en tirer un revolver, je m'apprête à bondir... Mais non, rien. Il retire sa main de la poche et continue de regarder à travers la haie...

Raymond demanda, d'une voix que l'émotion rendait un peu haletante :

– Quelle heure était-il environ ?

– Vers les deux heures et demie.

– Eh bien ! à ce moment-là, M^{lle} Norsten et moi, nous nous promenions dans le jardin, de ce côté, précisément le long de la haie.

– Alors, monsieur, je crois que vous l'avez échappé belle ! Qu'est-ce qui l'a fait hésiter ? Peut-être la peur de manquer son coup et d'être ensuite poursuivi de trop près... Mais M^{lle} Norsten fera bien maintenant de prendre plus de précautions, car elle est guettée, il n'y a pas à dire !

– J'avais hésité à lui laisser faire cette promenade. Mais je ne supposais pas qu'il se mettrait si tôt en campagne.

– Peut-être n'avait-il pas idée non plus de rien

tenter encore. Mais l'occasion était là... Par exemple, s'il avait tiré, je lui sautais dessus, et il y avait des chances pour qu'il ne m'échappe pas ! Ce qui prouve qu'il ne se doute guère de la surveillance et se croit méconnaissable sous son camouflage.

– Il faut maintenant que M^{lle} Norsten s'enferme dans la grotte secrète et n'en sorte plus que de temps à autre pour prendre un peu d'exercice sous la garde de Bartel, aux alentours immédiats du manoir. Encore, auparavant, les ferai-je inspecter soigneusement... Comptez-vous demeurer à la « Cigale d'or », monsieur ? Il me semble qu'il serait préférable de ne pas loger sous le même toit que cet homme.

– C'est bien ce que j'ai pensé. Ne pourriez-vous m'indiquer un logis tranquille, où il me serait possible de sortir et rentrer librement à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, sans craindre les indiscretions ?

Après un moment de réflexion, Raymond déclara :

– Je vais m'informer près de ma servante, qui

connaît tout le pays, et les tenants et aboutissants de chacun.

Mion, aussitôt convoquée, arriva avec la mine soucieuse qu'elle conservait depuis quelques jours – depuis qu'ayant été rendre visite à la cousine Rose, elle avait vu Elfrida Norsten et constaté que « la fille du forçat » était douée d'une beauté à faire tourner la cervelle même à un homme plus raisonnable que M. Raymond... Aussi mit-elle quelque mauvaise grâce dans ses recherches mentales, ce qui lui attira cette apostrophe impatiente de son maître :

– Voyons, Mion, tu n'as pas l'air d'avoir ta tête, ce matin ! Es-tu malade ?

– Pas du tout, monsieur... Mais Monsieur voit bien que je cherche... Il y a la petite bicoque au père Ti-mousse, qui n'est pas bien loin de la « Cigale ». Depuis qu'il est mort, elle n'est pas habitée...

– Une bicoque, tu dis bien ! Cela ne pourrait aller...

– Pardon ! interrompit Dublanc. Il est très

possible que cela me suffise... si je puis la voir ?

– Piérousse va nous y conduire. Mais vous verrez, c'est assez minable.

– Bah ! les artistes s'arrangent de tout ! Ils sont si originaux !... Je dirai aux hôtes qu'il me faut la tranquillité, la solitude, pour mon travail. Quant aux repas, je les prendrai chez eux.

– Le déjeuner, tout au moins. Mon domestique annamite pourra vous porter à la nuit quelques provisions, et vous lui remettrez les communications que vous pourrez avoir à me faire, car, à moins d'un cas urgent, mieux vaut que vous ne veniez pas ici.

– En effet. Tout est donc entendu, pour le moment. Que M^{lle} Norsten disparaisse... et nous, veillons sur le personnage.

– Mion, va dire à Piérousse de se préparer pour accompagner Monsieur, ordonna Raymond.

La servante sortit, avec un visage plus sombre encore. Elle répéta à son frère les instructions de leur maître, d'un air si revêche que Piérousse ne put se tenir de faire observer :

– Je me demande un peu si ce sont des raisons pour te mettre de cette humeur-là !

Alors, Mion éclata.

– Comment ; si ce sont des raisons ?... Alors, tu ne vois pas que M. Raymond est en train de se mettre dans des embarras terribles, et peut-être dans le pire danger ?

– Dans le danger ?

Mion haussa furieusement ses maigres épaules.

– Eh ! oui, aveugle que tu es ! Si vraiment quelqu'un en veut à la vie de la demoiselle Norsten, il ne manquera pas de s'en prendre à Monsieur, qui cherche à la défendre... Tout de même, la fille de cet assassin !

– Mais puisque Monsieur ne croit pas...

Nouveau haussement d'épaules, plus violent encore.

– Cette Elfrida l'a enjôlé, pécaïre ! Rien d'étonnant, car elle ressemble à son père... Elle a des yeux !... des yeux !... Mais tout de même, penser qu'elle fait oublier à M. Raymond la

pauvre M^{me} Aurore, étranglée par son bandit de père !

Emportée par la colère, Mion suffoquait... Piérousse lui saisit le bras en disant à mi-voix :

– Tais-toi !... Si Monsieur t’entendait !

– Ah ! tant pis ! Je ne peux pas garder les choses qui me pèsent comme ça sur le cœur !... D’ailleurs, il est dans le salon avec cette espèce d’individu qui cherche à se loger dans le pays... pour surveiller l’homme qui menace M^{lle} Norsten, d’après ce que j’ai compris. Qu’est-ce que c’est que ça, encore ? Ah ! dans quel micmac il se met, notre monsieur, pour une intrigante, une pas grand-chose ! – car bien sûr qu’elle tient de son père, un rusé, un fameux hypocrite !

– Tout ça, ce sont des suppositions ! conclut judicieusement Piérousse, en s’esquivant pour ne pas entendre la suite des récriminations de sa sœur.

3

Raymond se rendit dès le lendemain à la Sarrasine. Il était trois heures de l'après-midi. Rose, qui vint ouvrir la porte soigneusement verrouillée, lui apprit qu'Elfrida se trouvait dans la grotte, où elle avait élu définitivement domicile.

– Je vais prévenir Mademoiselle que Monsieur le comte désire lui parler, ajouta-t-elle.

Et elle fit entrer le jeune homme dans la pièce qui avait servi de cabinet de travail à Valdemar Norsten.

Peu après, elle reparut et annonça à Raymond que M^{lle} Norsten le priait de descendre.

Il la suivait dans l'escalier en spirale qui menait vers les souterrains. Aux deux précédentes visites faites par lui à Elfrida, celle-ci l'avait reçu au rez-de-chaussée du manoir. C'était

aujourd'hui la première fois qu'il allait pénétrer dans la grotte secrète.

Au mur du dernier souterrain, Rose toucha un ressort invisible et une large pierre bascula, se tint en position horizontale, de telle sorte qu'on pouvait passer au-dessous en se courbant.

Au-delà se trouvait la grotte. Elle était vaste et haute, discrètement éclairée par le jour que laissait arriver la crevasse ouverte sur la mer. Une grande table en occupait le centre. Un lit, quelques sièges, trois grands coffres de chêne complétaient l'ameublement.

Près de la table, Elfrida était assise, un ouvrage à la main. Elle sourit en disant :

– Vous venez voir la prisonnière, monsieur ?

– Ah ! mademoiselle, il était temps, grand temps que vous vous résigniez à vivre complètement dans cette retraite !

Il serrait la main qui lui était offerte, en enveloppant la jeune fille d'un regard ardemment ému.

– Y a-t-il quelque fait nouveau ?

– Tout simplement que, déjà, ce bandit a failli attenter encore à votre vie, hier !

Et, prenant le siège que lui indiquait la jeune fille, Raymond répéta ce que lui avait appris la veille le détective.

– Vous voyez, conclut-il, que nous atteignons le moment critique. Cet homme doit être résolu à tout pour atteindre son but. Mais jusqu'à présent, sa manière d'agir ne nous donne pas à penser qu'il se doute d'être surveillé aussi étroitement. Dublanc dit qu'il est admirablement camouflé. Ainsi donc, il ne s'imagine pas pouvoir exciter les soupçons.

Elfrida, les mains jointes sur son ouvrage, écoutait pensivement Raymond. Une ombre couvrait son regard. Elle dit avec un accent d'inquiétude dans la voix :

– Il ne faudrait pourtant pas, monsieur, que vous exposiez votre vie en essayant de démasquer ce misérable et de me préserver de ses coups ! S'il en était ainsi, j'aimerais mieux me présenter à lui et dire : « Tenez, me voici, frappez-moi. » Car vraiment l'existence d'une

pauvre orpheline, sans famille, ne vaut pas que...

Il l'interrompit avec vivacité :

– Je ne vous écouterai pas un instant de plus !

Moi aussi, je suis seul, sans proche famille, et ma vie n'a de valeur pour personne... Au reste, je ne crois pas du tout qu'elle coure de grands risques. Il est à supposer que l'homme, en cherchant à vous atteindre, se fera prendre sottement... Car Dublanc songe à lui tendre un piège, dès qu'il en trouvera l'occasion.

Elfrida secoua la tête.

– S'y laissera-t-il prendre ?... Ce doit être un être si rusé, si méfiant !

– Le plus habile commet des maladresses... Et nous avons la bonne position, puisque nous connaissons sa présence ici et le déguisement sous lequel il se cache. D'autre part, c'est un grand point pour nous de vous savoir en sûreté. Nous pouvons ainsi agir plus librement sans avoir à nous préoccuper de votre surveillance... Mais ne vous trouvez-vous pas trop mal dans cette retraite ?

– Pas du tout ! Je lis, je travaille, je regarde la mer... Venez voir.

Elle se levait, se dirigeait vers l'ouverture du roc. Raymond la suivit... Elle lui montra que la crevasse étroite, profonde et haute, s'infléchissait de telle sorte que, de l'extérieur, on ne pouvait se douter qu'elle eût un tel prolongement.

Raymond s'avança jusqu'au bord. Au-dessous, à un mètre, le flot battait la base rocheuse... Elfrida, qui se tenait derrière lui, expliqua :

– C'est là que César amenait sa barque... c'est par là que nous sommes partis.

Raymond se détourna et la regarda en souriant.

– Cette mystérieuse disparition a tellement intrigué tout le pays !... Je me demande comment il se fait que le secret de cette grotte ne se soit pas transmis dans notre famille. Sans doute, mon ancêtre, Jean de Faligny, l'a-t-il emporté avec lui dans la tombe, sans avoir eu le temps de prendre les mesures nécessaires pour le faire connaître à

son fils...

– Jean de Faligny ?... C'est celui que Luc d'Anfrannes...

Mais aussitôt, avec vivacité, elle ajouta :

– Non, n'en parlons pas ! Ne remuons pas ces vieilles cendres !... Venez plutôt que je vous montre ma demeure.

Ils revinrent dans la grotte. Des roses, des œillets, dans un vase de vieille faïence, y répandaient leur parfum. Au fond, Elfrida souleva une tenture de velours fané, découvrant ainsi une assez profonde anfractuosité où se trouvaient un petit lit, une table et une chaise.

– C'est là que couchait Ole, pendant le temps que nous sommes demeurés ici avant de gagner Marseille sur le bateau de César. Vous voyez, c'est très confortable, ici ?

Elle souriait, et Raymond admirait son courage, sa tranquille énergie, cette simplicité qui s'unissait chez elle à la distinction la plus raffinée.

– Venez voir quelque chose...

Elle le conduisit à la paroi de la grotte faisant face à celle par laquelle il était entré. Là, sur une hauteur de trois mètres et une largeur de deux, se trouvait une maçonnerie qui se désagrégeait.

– Qu'est-ce que cela ?

– Mon père supposait que c'était l'entrée d'un passage autrefois creusé dans la roche et muré par la suite.

Raymond réfléchissait.

– Un passage ? Dans une des vieilles chroniques de ma famille, il est question d'un souterrain autrefois creusé par les Romains, lesquels ont eu un « castellum » sur l'emplacement où les Sarrasins bâtirent plus tard cette demeure. Ledit souterrain, d'après les explications un peu confuses du chroniqueur, devait déboucher aux alentours de ma demeure actuelle.

– Vraiment ? Que c'est intéressant !... Oui, ce doit être cela ! Combien j'aime ces vieilles demeures pleines de secrets !

Il la voyait telle qu'elle s'était révélée à lui

depuis peu de temps, si vibrante d'intérêt pour tout ce qu'il appréciait lui-même, d'une intelligence vive, profonde, finement compréhensive, d'une simplicité confiante qui la faisait tellement différente de l'Elfrida froide, hautaine, presque farouche, qu'il avait connue auparavant !... Et tandis que, sur son invitation, il prenait le thé avec elle dans la grotte embaumée du parfum des fleurs, Raymond, devant cette confiance, ce charme très pur, ressentait un respect profond qui dominait chez lui la passion, si vive qu'elle fût, et lui interdisait la moindre parole capable de troubler Elfrida.

– Ah ! j'oubliais de vous apprendre que j'avais reçu une lettre du notaire de Paris auquel M. Charlier avait donné la charge de mes intérêts ! dit la jeune fille en offrant à son hôte des gâteaux faits par Rose. Il m'annonce que mon émancipation est chose réglée et m'envoie des comptes auxquels je ne comprends pas grand-chose.

– Si je puis vous être utile, disposez de moi.

– Je vais vous montrer cela, quand nous

aurons fini notre goûter.

Un peu après, Raymond et elle étaient penchés sur les paperasses notariées et, très vite, les explications fort claires de son hôte mettaient Elfrida au courant.

– Bien, j’ai compris, maintenant. Merci, monsieur... je vois que je suis très riche... et c’est fort probablement à cette fortune qu’en veut Frund Erlich. Mais ainsi que nous le disions un jour, comment s’arrangerait-il pour en avoir la possession après ma mort ? En admettant que ma mère ne soit plus de ce monde, lui, alors unique héritier, devrait se faire connaître sous son vrai nom – ce qu’il doit supposer n’être pas sans danger ?

– Oui, certainement... Mais il a sans doute un plan, des moyens d’arriver à ses fins.

Raymond le devinait bien facilement, ce plan très simple : Loïsa d’Argelles, demeurée toujours devant la loi M^{me} Norsten, paraîtrait seule comme héritière de sa fille, et Frund Erlich n’aurait nul besoin de dévoiler sa véritable personnalité.

D'un geste distrait, Elfrida rangeait les papiers épars. Raymond considérait avec émotion profonde le blanc visage pensif, la bouche qui prenait un pli de tristesse... Tout à coup, levant les yeux sur lui, la jeune fille demanda, avec un demi-sourire :

– Mon geôlier me permet-il une petite promenade dans le jardin ?

– Oui, à condition que César inspecte préalablement les alentours et que vous ne vous éloigniez pas du manoir.

– C'est entendu.

Elle se leva, réunit les papiers, puis se retourna vers Raymond qui, lui aussi, s'était levé.

– Vous me continuerez votre visite dans le jardin, monsieur.

– Mais j'avais l'intention de me retirer... Voilà une heure que je suis arrivé...

– Rien ne vous presse, restez encore un peu. Je vous montrerai une fort belle plante que votre Piérouse a dégagée hier, mais dont il ne sait pas le nom.

Raymond s'empressa d'acquiescer. La perspective de passer quelques moments de plus près d'elle le pénétrait d'une ardente joie.

En sortant de la grotte, Elfrida lui montra le mécanisme de l'ouverture.

– Puisque vous êtes dans le secret, il faut que vous sachiez le manœuvrer, vous aussi, déclara-t-elle.

Bartel, envoyé en reconnaissance, revint en assurant n'avoir rien vu de suspect aux abords du manoir. Il s'en alla de nouveau rôder en ces parages, tandis que Raymond et Elfrida arpentaient les allées proches du logis... La jeune fille interrogeait son compagnon sur ses travaux d'artiste, sur les œuvres qu'il exécutait en ce moment.

– Une Madone ?... Une Diane chasseresse ? Oh ! je voudrais les voir ! M. Charlier disait que vous êtes un grand artiste.

– J'aimerais ne pas vous donner de désillusions, mademoiselle... Quant à voir ces statues, ce sera chose facile, dès que votre ennemi

se trouvera hors d'état de vous nuire.

– Oh ! pensez-vous qu'il y aurait beaucoup à craindre, d'ici là ?... avec vous et César ?

– Mieux vaut exagérer les précautions, croyez-moi.

– Soit, je vous obéis comme à la raison même.

Elle le regardait en souriant... Et ce sourire, qui entrouvrait discrètement ses lèvres charmantes, animait aussi les yeux veloutés qui s'attachaient sur Raymond avec une chaude douceur.

– ... Mais promettez-moi vous-même de bien vous garder contre ce misérable ?... Qui sait s'il ne se doute pas que vous êtes son adversaire ?

– C'est chose possible. Que voulez-vous, j'en cours le risque ! Mais il faut absolument mettre ce brigand hors d'état de nuire et – puisque malheureusement la prescription existe pour le meurtre de ma pauvre sœur – arriver du moins à réhabiliter la mémoire de l'innocent, en obtenant l'aveu du coupable.

Elfrida dit avec inquiétude :

– Je crains que vous n’y arriviez jamais !

– Je ne nie point la difficulté... Jusqu’ici, je n’ai pas trouvé le moyen d’amener là le misérable. Mais j’agirai selon les circonstances... et je donnerais ma vie pour que justice fût rendue à celui que j’ai tant contribué à faire condamner !

– Votre vie !... Ah ! non, non !...

La protestation s’échappait des lèvres frémissantes, appuyée par le regard chargé d’angoisse profonde. Sur le bras de Raymond, une main tremblante se posait.

– ... Mon père ne le voudrait pas, s’il vivait encore ! Promettez-moi de ne pas exposer votre existence ?... Promettez-le-moi ?

Raymond tressaillit de joie enivrante. Par cette ardente inquiétude, Elfrida, sans y prendre garde, lui révélait qu’il était aimé.

Sa main saisit celle de la jeune fille et l’approcha de ses lèvres.

– Je vous promets du moins de ne pas l’exposer sans utilité... Mais avec l’âme que je vous connais... l’âme qui est un peu semblable à

la mienne, vous devez comprendre quelle soif j'ai de réparer mon erreur ?

La palpitante blancheur du visage se couvrait de rose léger. Sous le regard de Raymond, les beaux yeux émus se baissaient un peu, à l'ombre des cils foncés. Elfrida murmura :

– Oh ! je comprends, certainement... Je ferais comme vous...

Ils marchèrent un instant en silence. Raymond tenait toujours la main délicate, toute frémissante, et considérait avec un discret ravissement la figure charmante, rosée par l'émotion, les grands cils bruns un peu tremblants, les cheveux semblables à une merveilleuse soie argentée, que la tiède lumière de cette fin d'après-midi éclairait délicatement. Autour d'eux se répandait le parfum des orangers qui finissaient de fleurir... L'aveu de son amour montait aux lèvres de Raymond. Il le retint cependant, avec une énergie qui était une des notes dominantes de son caractère. Non, il ne devait pas troubler le cœur de la jeune fille dont, par la force des circonstances, il était devenu le seul défenseur,

L'unique appui. Plus tard... oui, plus tard, quand le nom du docteur Norsten serait réhabilité, il avouerait enfin à la fille de Valdemar qu'elle lui était devenue chaque jour plus chère, qu'elle était pour lui la compagne rêvée, l'épouse dont l'âme forte, aimante et si noblement vertueuse, aurait sur lui une aussi puissante influence que sa beauté.

Au bout d'un instant de silence, il fit observer :

– Je crois qu'il est temps maintenant de réintégrer votre logis souterrain, mademoiselle. Mieux vaut trop de prudence avec un tel adversaire.

– Oui, vous avez raison... Bonsoir, monsieur.

La main de Raymond serra les doigts de la jeune fille. Leurs regards se rencontrèrent à nouveau... et Elfrida s'en alla vers le manoir, emportant la vision de ces yeux d'un bleu profond, qu'elle avait connus si froids, si fièrement dédaigneux ou étincelants d'orgueilleuse colère, et qui savaient pourtant

devenir d'une si ardente, d'une si charmante
douceur.

Les jours suivants, Dublanc épia en vain Frund Erlich. Le faux vieillard faisait des promenades aux alentours et passait fréquemment devant l'entrée de la Sarrasine ; mais le détective ne découvrait en ses démarches rien de suspect.

Raymond n'était pas retourné au manoir. Il comprenait qu'il devait user de la plus grande discrétion dans ses rapports avec cette jeune fille isolée, sans famille, qui s'était confiée à lui. Pour tromper son impatience de la revoir, il achevait les deux statues qui la représentaient. Son atelier, petit, mais fort bien éclairé, avait été bâti quelques années auparavant et communiquait avec sa chambre. Il y travaillait le matin et, dans l'après-midi, faisait de longues courses à cheval ou en voiture, pour essayer de distraire sa pensée trop absorbée dans le souvenir d'Elfrida.

Ce fut pendant une de ces absences que l'abbé

Vidal son ancien précepteur, arriva pour passer quelques jours près de lui.

Mion, en le recevant, s'exclama :

– Pourquoi n'avez-vous pas prévenu, monsieur l'abbé ? Voilà M. Raymond parti en promenade, à cette heure !

– C'est que je n'étais pas sûr de venir aujourd'hui, ma bonne Mion... Et votre maître m'avait écrit : « Arrivez quand vous voudrez, sans prévenir, pour un jour, deux jours, dix jours ou plus, je ne m'en plaindrai pas. »

– Bien sûr que ça ne nous gêne pas, monsieur l'abbé ! Et Monsieur ne va pas beaucoup tarder à rentrer, je pense... En attendant, je vais vous servir un café comme vous l'aimez.

Tandis que Dôm s'emparait du sac de l'arrivant, Mion ouvrait devant celui-ci la porte du salon.

– Entrez, monsieur l'abbé... Ça fait plaisir de vous revoir ! Ça rappelle le temps d'autrefois.

Ici, elle eut un gros soupir.

– ... M. Raymond n'était pas toujours facile ;

mais, au moins, il n'avait pas de femme dans la tête.

L'abbé Vidal se tourna vers elle avec vivacité.

– Qu'est-ce que vous dites, Mion ?

– Je dis ce que je veux dire, monsieur l'abbé...

Il y a une femme qui m'inquiète bien, parce que j'ai peur que notre Monsieur en soit tout à fait toqué !

L'inquiétude apparaissait dans le regard du prêtre.

– Quelle sorte de femme ?... Est-ce une personne qu'il peut épouser ?

Mion leva les bras au plafond.

– Épouser !... Ah ! Seigneur, j'espère bien que jamais il n'aura l'idée !... Ma pauvre madame sortirait de sa tombe pour l'en empêcher !

– Voyons, Mion, qu'est-ce que signifie tout cela ? Expliquez-moi...

– Mais c'est que justement, je ne peux pas vous expliquer ! Monsieur m'a défendu de parler de cette personne, à cause des manigances qu'on

fait autour d'elle...

– Des manigances ?

– Eh ! oui... même que j'ai bien peur que M. Raymond attrape un mauvais coup !

– Ma pauvre Mion, je ne comprends rien à tout ce que vous me racontez !... Mais, cette femme, je voudrais bien savoir... Quelle sorte de personne est-ce ?

– Ah ! une personne bien dangereuse !... Jolie comme il n'est pas permis de l'être !... et des yeux !... des yeux pour la perte de M. Raymond, c'est sûr !... Tenez, je vais vous la montrer... pas vivante, mais en statue. Tout à l'heure, en allant porter quelque chose dans l'atelier, j'ai vu que Monsieur ne l'avait pas recouverte. Seulement, vous ne lui en direz rien, n'est-ce pas ?

L'abbé Vidal fit un geste d'acquiescement. Ce qui l'inquiétait surtout, c'est le secret demandé par Raymond à sa servante. Quelle intrigue dangereuse poursuivait donc son ancien élève ?... Comment arriver à savoir, pour tenter de l'arrêter

si vraiment il s'engageait dans une voie périlleuse pour son âme et pour son corps ?

Mion, ouvrant la porte de l'atelier, dit solennellement :

– Voilà !

Et l'abbé vit se dresser, dans la lumière tamisée par des stores, une admirable statue de Diane chasseresse.

Oui, admirable autant par l'exécution que par la perfection du modèle. Redressée en un mouvement harmonieux de son jeune corps svelte, la déesse tendait son arc : un sourire léger, un peu mystérieux, entrouvrait à peine ses lèvres, tandis que les yeux restaient sérieux, ardents, comme chargés de pensée.

D'un seul regard, le prêtre avait saisi tout ce que cette physionomie décelait de noblesse d'âme, de pure fierté. Il demanda :

– C'est une jeune fille ?

– Oui, monsieur l'abbé !... Ah ! pas quelqu'un de fameux, je le crains ! Elle a de qui tenir !

Avec quelque sévérité, l'abbé Vidal

l'interrompit, en étendant la main vers la statue :

– Mion, si M. Raymond a bien rendu la véritable physionomie de cette jeune fille, celle-ci doit être digne de tout respect.

La servante le considéra d'un air où l'ébahissement se mêlait promptement d'indignation.

– Digne de tout respect ?... Ah ! bien, par exemple, vous avez vite fait de juger les gens sur leur tête, monsieur l'abbé !... Ou bien, il faut penser que la fille est sorcière comme son père, à qui elle ressemble tant...

– Son père ?

Mion, en se mordant les lèvres, détourna les yeux du regard interrogateur qu'attachait sur elle le prêtre... Alors, celui-ci, de nouveau, se reprit à examiner la statue. Et peu à peu surgissait en son esprit le souvenir d'une ressemblance... Mais laquelle ?

En même temps s'imposait plus fortement à lui l'impression saisissante produite par la beauté de l'inconnue. Oui, il comprenait que Raymond,

avec sa nature élevée, profonde, capable d'un attachement passionné, avec ses goûts raffinés de patricien, se fût épris d'un charme si rare, si délicat, d'une beauté que la précieuse qualité de l'âme devait rendre d'un prix inestimable – « si toutefois la physionomie ne ment point », ajoutait en lui-même le prudent observateur.

Mais qui était cette étrangère ?... et à quel point Raymond en était-il épris ?

– Retournez au salon, s'il vous plaît, monsieur l'abbé, dit Mion d'un air maussade. Monsieur va rentrer, et je pense qu'il ne serait pas très content en vous voyant là.

– Bien, bien, Mion, je m'en vais.

Et l'abbé quitta l'atelier, songeur et soucieux.

Mais, tandis qu'il arpentait la terrasse en attendant son élève, une lumière jaillit en son cerveau...

« Cette jeune personne est la fille de Norsten ! »

Au retour de son voyage en Papouasie, Raymond avait revu plusieurs fois son ancien

précepteur et lui avait fait le récit de ses aventures. L'abbé Vidal savait donc qu'il avait retrouvé là-bas le docteur Norsten, et qu'il était persuadé maintenant de l'innocence de celui-ci. Mais le nom d'Elfrida avait été peu prononcé, et le prêtre avait eu l'impression que Raymond conservait à son égard l'antipathie d'autrefois. Or, tout à coup, il venait de mettre ce nom sur la ressemblance qui l'avait frappé en regardant la statue de Diane... Le docteur Norsten !... Cette jeune fille devait être Elfrida Norsten !

Il savait depuis peu qu'elle se trouvait à la Sarrasine, mais, n'ayant pas encore vu Raymond depuis son retour, il ignorait tout des motifs qui avaient amené son ancien élève à réintégrer le pavillon du roi René. Aussi demeurait-il fort intrigué par les demi-confidences de Mion. Mais, connaissant les idées de la fidèle servante, qui avait détesté le docteur Norsten autant que quiconque, il réservait son opinion au sujet de cette jeune fille qu'elle lui représentait sous de si noires couleurs.

Un peu après, tandis que l'abbé commençait

de boire le café servi par Dôm, Raymond entra dans le salon, les deux mains tendues en un geste d'affectueuse cordialité.

– Enfin, mon cher abbé !... Je vous attendais plus tôt...

– Et moi, je comptais bien être libre de venir la semaine dernière. Mais le prêtre qui devait me remplacer est tombé malade et j'ai dû m'adresser à un autre de mes confrères.

– N'importe, tôt ou tard, vous êtes toujours le très bien venu.

L'abbé considérait avec intérêt le visage ambré. Il fit observer :

– Vous avez maigri, mon enfant.

– C'est que j'ai des préoccupations, de graves inquiétudes... Tout à l'heure, je vous raconterai cela... Dôm, as-tu encore du café ?

– Oui, monsieur le comte.

– Donne-m'en une tasse... Vous en reprendrez, monsieur l'abbé ?

– Très peu, seulement pour vous tenir

compagnie.

Pendant un moment, tous deux s'entretenirent de faits sans importance. Puis Raymond demeura un moment silencieux, tournant machinalement dans sa tasse la cuillère d'argent. L'abbé Vidal le considérait d'un air pensif ; il remarquait la flamme plus vive de son regard et, dans toute cette physionomie généralement un peu concentrée, un frémissement d'émotion. Il pensa :

« Oui, quelque chose a passé dans sa vie... Mais s'il s'agit de cette jeune fille, j'ai grand espoir qu'il n'y ait rien à blâmer, quoi qu'en dise Mion. »

– Vous n'avez pas été étonné, monsieur l'abbé, de me voir revenir si peu de temps après ma réinstallation à Paris ?

– Si, quelque peu, mon cher ami. J'ai mis cela sur le compte d'une fantaisie d'artiste...

Raymond secoua la tête.

– Non, non, il n'y a pas eu du tout de fantaisie. Mais il s'est passé là-bas des faits très graves... Par deux fois, l'homme qui a assassiné ma pauvre

sœur a attenté à la vie de M^{lle} Norsten...

Le prêtre sursauta.

– Cet homme, vous l’avez donc bien vraiment retrouvé ?

Raymond lui fit alors le récit des événements qui avaient amené le départ d’Elfrida, et ensuite le sien, dès qu’il avait appris que Frund Erlich partait pour San Remo... L’abbé Vidal l’écoutait avec une attention profonde qui se mêla d’inquiétude, quand le jeune homme mentionna la présence de l’ennemi aux environs de la Sarrasine.

– Vous courez de grands risques, mon cher enfant ! dit-il en secouant la tête.

– Je le sais bien. Mais mon devoir est de tout tenter pour démasquer le véritable coupable.

– Comment comptez-vous y arriver ?

– En lui tendant quelque piège, selon les circonstances.

– Et s’il refuse d’avouer, ainsi qu’il est probable ?

Les traits de Raymond se crispèrent.

– Ah ! il faudra bien que je l’y oblige !...
Quand je devrais payer cet aveu de toute ma fortune !

Il s’interrompit un moment et ajouta :

– J’ai une dette envers la mémoire de Norsten et envers cette jeune fille, dont mon témoignage fit condamner le père. Rien ne me coûtera pour l’acquitter, dussé-je y laisser ma vie. En outre, M^{lle} Norsten se trouvant seule et sans appui, j’ai assumé la tâche de la défendre contre ce misérable. Tels sont les devoirs qui m’ont amené ici, qui m’y retiendront tant que cet homme n’aura pas été mis hors d’état de nuire.

– Je ne puis que vous approuver, mon enfant. Quelle que fût votre parfaite droiture dans l’accusation portée autrefois contre le docteur Norsten, il est dur pour un honnête homme de se dire qu’il a contribué à faire condamner un innocent... Et quant à cette aide donnée à M^{lle} Norsten, je ne puis que vous en louer, si la jeune fille est digne de respect...

– Si elle en est digne ?

Raymond se redressait, le visage frémissant.

– ... Ah ! personne ne l'est plus qu'elle ! C'est une âme admirable, si haute, si loyale !... Vous la verrez, monsieur l'abbé ; je vous emmènerai dans ma prochaine visite. Pour échapper aux tentatives criminelles, elle vit maintenant dans une retraite secrète découverte autrefois par son père. Nous vous montrerons cela.

Le prêtre demanda, après un court silence :

– Vous la voyez souvent ?

– Non, pas souvent...

Le regard du jeune homme rencontrait celui de son ancien précepteur, grave et interrogateur... Raymond sourit et se pencha un peu, en posant sa main sur celle du prêtre, appuyée sur la table.

– Je sais à quoi vous pensez... Oui, mon cher abbé, je l'aime... je l'aime autant qu'il est possible d'aimer en ce monde, et je lui demanderai de devenir ma femme aussitôt qu'il n'existera plus d'obstacles entre nous.

– Mais si ces obstacles continuent d'exister ?

Si vous ne pouvez obtenir l'aveu du coupable ?... Et même après, la mère, qui vit toujours, qui a été... qui est probablement encore la complice de ce Frund Erlich dans ses crimes ?

Raymond tressaillit et son regard se couvrit d'une ombre douloureuse.

– Ah ! tout cela, je me le suis dit !... Et pourtant, s'il faut que je renonce à elle, quel déchirement ! Tout mon cœur, toute ma vie, je les lui ai secrètement donnés... Et elle est si abandonnée, sans famille, sans amis. Elle n'a que moi...

– C'est une situation bien délicate que la vôtre, mon cher enfant !

– Je le sais bien ! Mais qu'y puis-je ? Par le seul jeu des circonstances, je me suis trouvé amené à la protéger, presque aussitôt après la mort de son père... À Paris, sa misérable mère a déjà essayé d'en profiter pour nuire à sa réputation, sans doute afin de l'amener à s'éloigner de moi, dont on craignait probablement la clairvoyance. Et maintenant, je suis obligé d'être en rapport avec elle... si bien

que, de toute façon, je crois qu'en un tel cas le devoir d'un galant homme est de lui offrir son nom.

– Oui, si vous lui avez laissé voir que vous l'aimiez... et si elle vous aime.

Raymond eut un léger sourire en murmurant :

– Cela, je l'ignore...

De nouveau, sa main tourmentait distraitemment la cuillère d'argent. Il pensait à la douceur ardente des grands yeux noirs, à l'angoisse qui s'y reflétait, quand il avait parlé des risques à courir dans l'aventure périlleuse où il se trouvait engagé... Oui, il se croyait aimé...

L'abbé Vidal le considérait avec une émotion pensive. Quelle que fût son inquiétude au sujet des dangers qui attendaient en cette occurrence son ancien élève, il se sentait heureux de constater que la vie parisienne n'avait pas nui à cette noblesse d'âme, à cette chevaleresque générosité qu'il s'était toujours plu à reconnaître et à cultiver chez le jeune garçon confié à ses soins.

– Ainsi donc, vous n’êtes plus ennemis ?...
Que deviennent dans tout cela les ancêtres ?

Un sourire malicieux entrouvrait ses lèvres.

– Nous n’en parlons pas... Nous n’en parlerons plus jamais. Trop de graves soucis, trop de tristesse ont depuis lors passé sur nous pour que nous nous préoccupions de ce lointain passé.

À ce moment, Dôm entra, apportant le courrier qu’il posa près de son maître. Celui-ci y jeta un regard distrait qui devint tout à tout intéressé en remarquant une enveloppe portant une suscription en grosses lettres massives.

– Cela, c’est l’écriture caractéristique de Dorché, le policier qui est allé aux États-Unis prendre des renseignements sur le sieur Barnett... Vous permettez, monsieur l’abbé ?

– Faites, faites, je vous en prie, mon enfant !

« J’arrive à Paris, écrivait le détective, et je vous communique aussitôt ce que j’ai pu apprendre sur Nathaniel Barnett – c’est-à-dire malheureusement rien d’utile pour le but que

nous poursuivons. En admettant que cet homme soit réellement Frund Erlich, il a dû toujours agir avec une habileté diabolique, car il m'a été impossible de découvrir le moindre doute sur sa personnalité, chez les gens que j'ai interrogés à son sujet. Voilà ce que l'on m'a raconté de lui : il y a sept ans, il apparut à New York, venant, disait-il, des États de l'Ouest, où il avait exercé le dur métier de pionnier dans des contrées encore à demi sauvages. Il avait un état civil fort en règle et une petite fortune qu'il employa à « faire des affaires », formule assez élastique quand la conscience est très large. Il amenait avec lui sa fille, une enfant d'une douzaine d'années, qu'il plaça dans un bon pensionnat... Puis, un an plus tard, il épousa une fort jolie actrice française, engagée depuis trois ans dans un théâtre de New York et qui se fait appeler M^{lle} Louise de Ferval. Il y a deux ans le couple partait pour Paris, où peu après les rejoignait miss Dinah Barnett qui avait terminé son éducation.

« Ainsi donc, pas de trace de Frund Erlich. Impossibilité de l'identifier avec Nathaniel Barnett. J'ai seulement acquis l'assurance qu'il

s'est employé dans plusieurs affaires louches, mais avec tant d'habileté qu'il serait difficile de l'attaquer par là.

« Je n'ai pas mieux réussi pour Loïsa d'Argelles. Elle est arrivée à New York peu après la condamnation du docteur Norsten et, avec l'appui d'un Américain connu à Paris, elle a obtenu aussitôt, sous un nom emprunté, un engagement dans ce théâtre où elle se trouvait encore au moment de ses fiançailles avec Barnett. Aucune preuve qu'elle l'ait connu auparavant. Contre elle, nous pouvons seulement lever l'accusation de bigamie, puisque le docteur Norsten vivait encore au moment où elle a épousé Nathaniel Barnett, devant un pasteur luthérien. Nous pouvons le faire, si vous le croyez utile pour le but que nous poursuivons.

« À mon retour d'Amérique, avant de regagner Paris, j'ai été faire un tour en Suède : d'abord à Ebsal, où je n'ai rien appris de nouveau, puis dans la petite ville maritime où habite la tante chez qui vivait la fille de Frund Erlich. Là, cette estimable personne m'apprit

elle-même que la petite Ebba, jouant un jour sur la grève, dut se noyer accidentellement, car on retrouva ses vêtements que la mer rapportait. D'autres personnes, dans le pays, me confirmèrent ce récit... d'où je conclus que l'enfant fut enlevée par son père, qui abandonna aux flots ses vêtements pour faire croire à une noyade.

« Voilà, malheureusement, le piètre résultat de ma mission. En arrivant ici, j'ai trouvé la lettre par laquelle vous m'informiez de votre départ et des motifs qui l'avaient amené. Veuillez me faire savoir si je puis vous être utile là-bas.

« Croyez, je vous prie, monsieur le comte, à tout mon dévouement.

« LOUIS DORCHÉ. »

Raymond, dont la physionomie s'était assombrie, tendit sans mot dire la lettre à l'abbé Vidal. Celui-ci en prit connaissance, hocha la tête et murmura :

– Oui, oui, rien à faire de ce côté ! Le brigand

est à couvert, sous sa personnalité d'emprunt... Quant à cette accusation contre la soi-disant M^{me} Barnett, je ne pense pas que vous songiez...

– Jamais, jamais ! Cette femme est la mère d'Elfrida, et il faut qu'il y ait le moins de bruit possible autour d'elle... Quant à faire venir ici Dorché, je ne sais trop... Peut-être nous serait-il utile... J'y réfléchirai.

Distraitement, il froissait entre ses doigts les feuillets que lui avait remis l'abbé Vidal... Puis, levant les yeux sur le prêtre, il déclara :

– Demain, vous viendrez avec moi à la Sarrasine, mon cher abbé. Je vous ferai connaître Elfrida Norsten, et je suis assuré que vous songerez aussitôt : « Oui, voilà bien la femme qu'il faudrait à Raymond. »

À demi étendu sur le sol couvert d'une herbe fine, Dublanc ne quittait pas des yeux la « Cigale d'or ». De la petite hauteur sur laquelle il se trouvait, aucune des allées et venues des gens logés à l'auberge ne lui échappait... Mais, aujourd'hui, le faux vieillard ne s'était pas montré. Or, comme le crépuscule arrivait, Dublanc songeait à réintégrer son logis, car il supposait que Frund Erlich ne sortirait plus à cette heure, qui était celle du dîner.

Au moment où le détective venait de se lever, une grande silhouette mince, un peu courbée, parut à la porte de l'auberge... Dublanc songea :

« C'est lui !... Où va-t-il ?... Jamais il n'est sorti si tard. »

Frund marchait d'un pas sans hâte, et Dublanc reconnut bientôt qu'il prenait la direction de la Sarrasine. Une grande pèlerine l'enveloppait... Le

détective, aussitôt, se mit à le suivre d'un peu loin comme il l'avait fait les jours précédents.

L'homme prit le sentier traversant le bois de pins et atteignit ainsi la haie enclosant la Sarrasine. Courbé vers elle, il opéra un court et mystérieux travail. Puis il passa au travers et pénétra dans le jardin.

Une minute plus tard, Dublanc arrivait là et constatait que les branches entrelacées avaient été coupées, puis fortement écartées pour donner passage au malfaiteur.

Le détective, sans hésitation, suivit le même chemin et se trouva dans le jardin de la Sarrasine.

Là, son revolver en main, il avança avec précaution dans une étroite allée qui s'ouvrait devant lui.

Mais il n'avait pas fait vingt pas que quelqu'un bondit sur lui, saisit d'une main son bras qui tenait l'arme, tandis que l'autre le prenait à la gorge... Une voix ricana :

– Tu pensais donc que je ne finirais pas par m'apercevoir de ta surveillance ?

Dublanc essaya de crier... Mais les doigts serraient, serraient inexorablement. Et bientôt, le malheureux s'affaissa dans les bras du meurtrier.

Frund s'empara du revolver qu'il mit dans sa poche. Puis il traîna le corps dans un épais buisson et l'y dissimula le mieux possible... Cela fait, il alla chercher un sac laissé par lui à l'endroit où il s'était tenu prêt à bondir sur sa victime, puis il continua sa route, en se dirigeant vers le manoir.

Dans la nuit qui commençait, le vieux logis restait sombre et silencieux... Frund se dirigea vers le côté du bâtiment où se trouvaient les communs. Il avançait avec précaution, mais sans hésiter, en homme qui connaît les êtres. C'était par là que, dix ans auparavant, il était entré pour soustraire les objets qui devaient servir de pièces à conviction contre le docteur Norsten.

Ces communs étaient de vieilles bâtisses noirâtres encore fort solides et à peu près inutilisées actuellement. Plusieurs portes ne fermaient pas, les serrures étaient détraquées ou rouillées... Frund poussa l'une d'elles et entra

dans une sorte de resserre... Là, il se mit au guet, les yeux fixés sur l'entrée de la grande cuisine voûtée où, à la lueur d'une lampe à huile, allait et venait la servante.

Un quart d'heure passa... Rose avait versé dans une soupière le contenu d'une petite casserole. Dans un panier, elle disposait quelques victuailles... Puis apparut César Bartel. Il prit le panier et sortit de la cuisine, suivi de la servante qui portait la lampe.

Alors Frund se glissa hors de sa cachette, gagna la porte vitrée, l'ouvrit sans bruit et, traversant la pièce, en sortit à son tour, mais par une petite porte qui donnait sur un étroit couloir de dégagement.

Cela fait, posément, il prit dans son sac une lanterne et l'alluma. Puis il longea le couloir, passa par deux petites salles dépourvues de meubles, et se trouva dans une grande pièce lambrissée qui avait dû servir autrefois de salon.

Là, il s'assit, puis éteignit sa lanterne.

... Les heures avaient passé, la montre de

Frund marquait maintenant minuit... L'homme se leva, prit la lanterne qu'il venait de rallumer, et sortit du salon. Il traversa deux autres pièces aussi vastes, puis le vestibule, et s'engagea dans le vieil escalier de pierre.

Au premier étage, il s'en alla tout droit vers la partie du logis qu'habitaient autrefois le docteur Norsten, sa fille et ses serviteurs. Avec précaution, il tourna le bouton d'une porte. C'était là qu'Elfrida, petite fille, avait sa chambre... Le battant s'ouvrit aussitôt. Sans bruit, — il avait retiré ses chaussures — Frund entra, glissa sur le sol dallé jusqu'au lit, que sa lanterne éclaira.

Il n'y avait personne dans ce lit.

Le misérable grommela :

« Elle n'a donc pas repris sa chambre d'autrefois ?... Au reste, c'était assez prudent de sa part, si elle croit sa vie menacée. »

Il sortit et, avec les mêmes précautions, inspecta les chambres voisines... puis toutes celles de l'étage, et après cela les pièces des

combles. Elfrida n'était pas là, et non plus aucun de ses serviteurs.

Alors, il descendit au rez-de-chaussée, passa en revue toutes les salles... Seules, la cuisine et une petite pièce voisine, où se trouvaient quelques effets d'habillement masculin, dénonçaient la présence d'êtres humains dans ce logis.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? songeait Frund, stupéfait. Où sont-ils passés ?... Il est vrai qu'il y a tant de coins et de recoins, dans ces vieilles demeures ! »

Il recommença son exploration, ne négligeant pas, cette fois, les petits escaliers étroits, les passages voûtés menant à des petites chambres depuis longtemps abandonnées. Quelles que fussent ses préoccupations, les portes grinçaient, dans le silence de la nuit. Mais il s'en inquiétait peu. Dans une poche de son pantalon, à portée de sa main, il y avait un long couteau qui le débarrasserait vite des gêneurs.

Quand il eut enfin constaté que le manoir était inhabité, Frund alla s'asseoir sur une banquette

du vestibule et réfléchit un moment.

À l'heure du souper, il avait vu la servante préparant le repas, puis le servant et, ensuite, avec l'aide de cet homme, – César Bartel certainement, – l'emportant... pour qui ? Évidemment, pour Elfrida. Celle-ci devait donc habiter la Sarrasine. Du reste, les renseignements pris par Frund depuis son arrivée dans le pays, lui avaient appris qu'une femme des environs – la cousine d'une servante de M. de Faligny – était entrée au service de M^{lle} Norsten, et venait fréquemment faire ses provisions au village. Il savait également que cet ancien marin, si dévoué à Valdemar Norsten, vivait aussi à la Sarrasine... et puis aussi que M^{lle} Norsten demeurait invisible, ne sortant jamais de sa propriété, « probablement parce qu'elle a honte à cause de son père », disaient les gens du pays.

Mais Frund se doutait bien qu'il existait un autre motif de cette retraite volontaire... que c'était contre lui que se gardait Elfrida... Et comme il venait d'avoir les preuves que le manoir était toujours habité, il se disait : « Où se

cachent-ils, tous trois ? »

La réponse vint très vite... Puisqu'ils ne sont ni au rez-de-chaussée, ni au premier, ni aux combles, il ne reste que les caves.

Habitation peu agréable... mais évidemment plus sûre que le reste.

Frund en avait remarqué l'entrée... Au fond d'un couloir voûté, un escalier tournant autour d'un massif pilier de pierre s'enfonçait dans le sol... Lentement, l'homme descendit les degrés. Il atteignit une porte close dont l'énorme serrure arrêta net ses investigations.

« Ils sont là ! murmura-t-il. Mais je ne puis les atteindre, maintenant du moins. Oh ! ils ne perdront rien ! Peut-être même sera-ce plus facile pour moi... »

Il remonta et gagna une des petites pièces abandonnées, inspectées par lui tout à l'heure... Là, il s'étendit à terre, enveloppé dans son manteau, puis, éteignant sa lanterne, il s'endormit bientôt.

Dans l'après-midi de ce jour, Elfrida reçut la

visite de Raymond et de l'abbé Vidal. Elle leur offrit le thé, se montra simple et discrètement accueillante comme à son habitude, quand ses hôtes lui étaient sympathiques. Raymond, qui examinait du coin de l'œil son ancien précepteur, sourit malicieusement en constatant l'excellente impression produite par M^{lle} Norsten.

Quand elle apprit que Dorché n'avait obtenu aucun renseignement utile, Elfrida secoua tristement la tête.

– Nous aurons bien difficilement raison d'un tel bandit, je le crains ! Il a dû prendre toutes ses précautions, avant d'oser paraître sous ce nom de Nathaniel Barnett, qui le rend inattaquable pour nous.

– Quoi, mademoiselle, désespérez-vous du succès ? demanda Raymond.

– Non... mais j'ai des craintes, je le répète... Et puis, cette solitude agit défavorablement sur mes nerfs, je crois. Aujourd'hui, je me sens agitée, inquiète...

– Avez-vous fait une promenade ?

– Oui, ce matin... Mais j'étais accoutumée à l'exercice au grand air, là-bas, près de mon cher papa. Déjà, j'en étais privée à Paris... et ici encore davantage. Très probablement, voilà ce qui me rend si nerveuse.

D'un regard plein de tendre intérêt, Raymond examina le visage pâli, un peu amaigri.

– Vous n'avez pas très bonne mine, en effet... Mais il ne serait pourtant pas prudent de faire des promenades hors de la Sarrasine.

– Non, certes ! Soyez tranquille, je serai raisonnable... Et tenez, pour me distraire, j'ai imaginé de faire abattre cela par César, afin de voir ce qui existe derrière.

Elle désignait la maçonnerie, dont le rectangle se dessinait dans la paroi rocheuse.

– ... Il a déjà apporté les instruments nécessaires et, demain, il contentera ma curiosité.

– Fille d'Ève ! dit en riant Raymond.

Il se leva, s'approcha de la paroi et, prenant un pic déposé à terre, donna quelques coups précis et vigoureux dans les pierres, dont plusieurs se

désagrégent.

– Le travail ne sera pas très difficile, car tout cela tient peu.

Elfrida, se levant à son tour, s’approcha de lui et demanda :

– Cela ne vous contrarie pas, que je mette à jour cette ouverture ?

– Me contrarier ?... Pourquoi ?...

– Mais si le passage existe réellement, et qu’il donne sur votre propriété ?

Raymond sourit, en attachant sur elle un chaud et profond regard.

– Si d’autres que vous habitaient la Sarrasine, oui... Mais nous avons fait la paix maintenant, et je vous reconnais tous les droits.

Elle rougit légèrement, tandis que ses lèvres frémissaient d’émotion.

– Oui, c’est la paix... l’amitié... et la reconnaissance.

– Oh ! non, pas de la reconnaissance ! Je n’y ai pas droit... je ne remplis que mon devoir...

N'est-il pas vrai, monsieur l'abbé ?

– Certainement, mon enfant. Néanmoins, on peut dire que tout le monde ne le remplirait pas comme vous.

Elfrida, en souriant, se tourna vers le prêtre, qui la considérait avec une évidente sympathie.

– À la bonne heure, vous êtes de mon avis, monsieur l'abbé ! Ainsi donc, quoi que vous prétendiez, monsieur de Faligny, je vous garderai ma reconnaissance...

L'abbé songea : « Ce n'est pas seulement de la reconnaissance, ma pauvre enfant... C'est bien autre chose que vous avez pour lui dans le cœur, sans trop vous en douter encore, chère âme innocente. »

Il était près de six heures quand Raymond et son compagnon quittèrent la grotte. En faisant agir le ressort pour que retombât la lourde pierre, après leur passage, Raymond fit observer :

– Il m'est toujours pénible de l'enfermer ainsi... J'ai la sensation de la murer vivante... Et vraiment, je comprends fort bien que la pauvre

enfant éprouve quelque malaise là-dedans !

– Certes ! Il faut même qu'elle ait une bonne dose de force morale pour ne pas être plus déprimée, après tant de chagrins, d'angoisses, de préoccupations...

– Oh ! elle est bien douée sous ce rapport !... Si vous l'aviez vue après la mort de son père... Et dites, mon cher abbé, quel est votre avis sur elle ?

Ils avançaient dans les souterrains, éclairés par une lanterne que tenait Raymond. Et derrière eux, dans l'ombre, rampait silencieusement un homme.

– Mon avis ?... Eh bien ! c'est qu'elle doit être tout à fait la femme qu'il vous faudrait, mon cher Raymond.

– Ah ! je vous l'avais bien dit, monsieur l'abbé ! riposta gaiement le jeune homme.

Ils continuèrent de causer, en montant l'escalier tournant qui conduisait au rez-de-chaussée... Dans le vestibule, ils se heurtèrent presque à César, arrivant du dehors en courant...

– Monsieur le comte !... Monsieur !

Il haletait, le regard plein d'horreur.

– Quoi ?... Qu'y a-t-il ?

– Le policier !... Mort !

– Comment, mort ? s'écria Raymond.

– Oui... Je faisais ma ronde comme tous les jours, dans le jardin, et je fouillais tous les buissons... Dans l'un d'eux, j'ai trouvé le pauvre M. Dublanc étranglé. Il y a la marque des doigts sur son cou.

– Étranglé ! répéta Raymond. Comme ma sœur !... comme ma sœur ! Ah ! c'est lui, le monstre !... Vite, conduisez-moi ! Il y a peut-être encore espoir...

César secoua la tête.

– Il est tout froid.

Raymond et lui partirent en courant. L'abbé Vidal suivait, aussi vite que le lui permettait son âge... Quand il arriva à l'extrémité du jardin, il trouva le jeune homme penché sur le corps du détective.

– Eh bien ?... est-ce réellement fini ?

– Hélas ! oui. Il est mort, bien mort !... Pauvre Dublanc ! Comment s'est-il laissé surprendre ?... Et le misérable a donc pénétré dans ce jardin ?

Avec César, Raymond se mit à explorer aux alentours et découvrit bien vite l'endroit de la haie par où avait pénétré le meurtrier.

– Nous ne saurons sans doute jamais ce qui s'est passé, dit Raymond. Le bandit avait probablement découvert qu'il était surveillé... Mais où est-il maintenant ? Caché dans ce jardin, peut-être ?

– J'ai regardé partout, monsieur le comte.

– Dans la maison, alors ?

– Tout était fermé. Il n'y avait d'ouverture que la porte de la cuisine, et seulement aux heures où Rose prépare les repas... Mais l'homme, une fois son coup fait, est peut-être retourné à Saint-Rémy ?

– Je vais m'en informer... De toute façon, veuille plus que jamais. M^{lle} Elfrida ne craint rien tant qu'elle est dans la grotte dont cet homme ne peut connaître le secret. Mais Rose et toi pourriez

être attaqués par lui, s'il pénétrait dans la maison... Quant à ce malheureux, il faudrait le transporter au manoir...

– Je m'en charge, avec César, dit l'abbé Vidal. Vous, Raymond, allez à Saint-Rémy. Voilà la nuit qui approche, et je n'aime pas à vous savoir sur les routes à cette heure, avec le danger que représente pour vous aussi ce bandit.

– Ne vous tourmentez pas, mon cher l'abbé : j'ai mon revolver... Surtout, César, pas un mot à M^{lle} Elfrida de cet assassinat ! Elle est déjà assez soucieuse aujourd'hui, la pauvre enfant !

6

En arrivant à Saint-Rémy, Raymond se rendit tout droit à la « Cigale d'or ». L'hôtesse, qui servait quelques clients dans la salle, vint au-devant de lui avec empressement.

– Bonsoir, monsieur le comte. Qu'y a-t-il pour votre service ?

– Je voudrais savoir si le vieux monsieur qui logeait chez vous depuis quelque temps est ici ce soir ?

– Mais non, il n'y est pas ! Et nous sommes tous inquiets à son sujet, mon mari et moi ! Hier soir, il est sorti vers les sept heures, et depuis, on ne l'a plus revu !

– Ah ! on ne l'a plus revu ! répéta Raymond avec un tressaillement.

– Est-ce que Monsieur le comte le connaît ? interrogea l'aubergiste.

– Oui... du moins, j'en ai entendu parler, et j'aurais voulu lui dire un mot. S'il rentre, faites-moi prévenir aussitôt, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, monsieur, j'enverrai tout de suite un de mes garçons... Mais si nous ne l'avons pas revu ce soir, je pense qu'il nous faudra prévenir demain la gendarmerie, au cas où il lui serait arrivé quelque chose ?

Raymond répondit affirmativement et prit congé de la femme, qui le regarda s'éloigner en murmurant :

« Qu'est-ce qu'il peut bien avoir à faire, M. le comte, avec cet étranger qui avait l'air de ne connaître personne par ici ? Et il arrive à cette heure, à pied... C'est drôle tout de même ! »

Rapidement Raymond reprenait la route du retour... À mi-chemin, il rencontra son phaéton conduit par Dôm. L'Annamite expliqua que l'abbé Vidal était arrivé tout courant au pavillon, en donnant l'ordre d'atteler pour aller au-devant de M. le comte sur la route de Saint-Rémy.

« Ce pauvre bon abbé, comme il a peur pour

moi ! pensa Raymond avec émotion. Et de fait, la situation se tend terriblement !... J'ai l'impression que nous sommes en plein dans le drame et que le dénouement approche. »

À l'entrée de la Sarrasine, Raymond laissa Dôm continuer avec la voiture et gagna le manoir... César, après qu'il se fût fait connaître, lui ouvrit la porte, dûment verrouillée. Dans le vestibule, sur un vieux divan, le corps de Dublanc était étendu. Des bougies, allumées par Rose dans des candélabres, éclairaient son visage immobile, ses mains jointes sur le crucifix. Près de lui, priait l'abbé Vidal... À l'entrée de Raymond, celui-ci leva la tête en demandant :

– Eh bien ?

– L'homme est sorti de l'auberge hier soir et n'a pas reparu.

– Où donc se cache-t-il ?

– Peut-être dans cette demeure.

– Fermée comme elle l'est, je me demande...

– Cet individu doit être doué d'une adresse infernale. Rappelez-vous qu'avant le crime il

réussit à pénétrer ici pour soustraire un mouchoir et ce foulard rose qui, ayant servi à étrangler ma pauvre Aurore, devait ensuite constituer une forte pièce à conviction. Puis il y entra encore, une fois son crime accompli, et cacha dans l'armoire de la petite Elfrida le collier enlevé au cou de la victime.

– Oui, c'est vrai, c'est vrai ! Il a pu tromper la surveillance de Rose, de Bartel.

Raymond se tourna vers l'ancien pêcheur, qui se tenait au seuil de la pièce.

– Prenez une lumière, César, et venez avec moi. Nous allons visiter tout le manoir, des combles aux souterrains... Avez-vous votre revolver ?

– Oui, monsieur, il ne me quitte jamais.

L'abbé Vidal dit avec inquiétude :

– Méfiez-vous bien, Raymond ! Cet homme peut être tapi dans quelque coin, et tirer sur vous avant que vous l'ayez aperçu.

– Je prendrai toutes les précautions possibles, monsieur l'abbé. Mais je ne puis risquer de

laisser Rose et César exposés à être attaqués inopinément par ce bandit, s'il était caché dans la maison.

Bartel reparut bientôt, apportant une forte lanterne allumée. Raymond fit observer :

– J'aimerais mieux une lampe qui éclairerait davantage autour de nous.

– Celle de la cuisine charbonne et donne une mauvaise lumière, monsieur le comte. Mademoiselle a la seule qui marche bien.

– En ce cas, nous nous contenterons de cette lanterne... À tout à l'heure, monsieur l'abbé.

La visite du logis, minutieusement faite dans les plus petits recoins, ne donna aucun résultat... Raymond en informa l'abbé Vidal, en passant dans le vestibule pour se rendre aux souterrains.

La porte de ceux-ci était généralement fermée à clef, sauf aux moments des repas, où Rose et César allaient servir Elfrida... Le revolver en main, Raymond et son compagnon continuèrent là leur exploration, vaine également. Ni l'un ni l'autre n'avait aperçu, dans le dernier souterrain,

un homme rampant sans bruit derrière eux, de façon à se tenir toujours en dehors de l'orbe de lumière projetée par la lanterne.

Raymond, remontant au vestibule, dit à l'abbé Vidal :

– Partons, maintenant. Il faut que j'envoie Piérousse à la gendarmerie, pour l'assassinat de ce malheureux Dublanc.

– Mais que direz-vous ?

– Qu'il était un détective chargé par moi de surveiller un homme que je savais menacer l'existence de M^{lle} Norsten. Les autres explications, je les donnerai au parquet quand j'aurai eu raison de ce Frund maudit.

L'abbé Vidal étendit la main vers le défunt.

– Je reviendrai pour veiller cette nuit près de ce pauvre homme, victime de son devoir.

– Et vous m'aurez pour compagnon, mon cher abbé. Partons vite, maintenant. Je frapperai trois coups très espacés, quand nous reviendrons, César : vous saurez ainsi que c'est nous.

Dans la nuit, complète maintenant, le jeune

homme et le prêtre quittèrent le vieux logis, sans se douter qu'ils y laissaient l'ennemi déjà tapi dans les ténèbres, guettant sa victime.

Frund était descendu aux souterrains dans la matinée, en profitant d'un moment où César et Rose allaient chercher à la cuisine le déjeuner d'Elfrida... Caché dans l'ombre, il les suivit quand ils revinrent, et les vit manœuvrer l'ouverture secrète. Le mystère de la disparition d'Elfrida lui était ainsi expliqué. Le misérable, exultant de joie, songeait : « Maintenant, je la tiens ! je la tiens ! »

Il ne lui restait plus qu'à attendre le moment propice pour exécuter son dessein... Esprit froid, méthodique, il ne se pressait pas. Au cours de l'après-midi, il vit entrer dans la grotte l'abbé Vidal et Raymond. Un sinistre sourire vint à ses lèvres, tandis qu'il murmurait haineusement :

« Oui, jouis encore aujourd'hui de sa présence, Faligny ! Demain, tu ne trouveras plus qu'un cadavre !... Et c'est Dinah que tu épouseras, parce que je le veux... je le veux ! »

En s'avançant, autant que le lui permettait la

prudence, il avait observé comment Raymond faisait jouer le ressort. Le jeune homme, d'ailleurs, donnait quelques explications à son compagnon, très intéressé par cette partie secrète du vieux manoir... Frund, maintenant, se faisait fort d'entrer comme il le voudrait dans la retraite d'Elfrida.

Mais il avait le temps. Auparavant, il lui fallait réduire à l'impuissance les deux serviteurs, pour qu'il eût la possibilité de fuir, son crime accompli.

Il vit passer de nouveau Raymond et le prêtre, sortant de la grotte. Il entendit les propos échangés entre eux et ricana sourdement :

« Non, non, la femme qu'il vous faut, c'est ma fille, comte de Faligny ! »

Après cela, estimant qu'il avait un peu de temps devant lui, il se mit en devoir de procéder à sa transformation, afin qu'on ne pût retrouver en lui le vieillard dont le signalement serait donné à la police. Retirant la lanterne de son sac, il l'alluma, échangea ses vêtements contre un costume à carreaux contenu dans ledit sac,

remplaça la barbe et les cheveux grisonnants par une perruque et des favoris roux. Tout cela était fait avec une singulière dextérité, bien que l'homme n'eût qu'une petite glace pour juger de l'effet de son œuvre.

Quand tout fut achevé, Frund éteignit la lanterne et s'étendit paisiblement sur le sol.

Il eut pourtant un moment désagréable, quand Raymond et César arrivèrent pour faire leur ronde... Car il aurait suffi qu'inopinément l'ancien pêcheur tournât sa lanterne dans sa direction pour qu'on l'aperçût, glissant sur le sol... Il tenait à la main son revolver, prêt à tirer, au cas où il serait découvert. Et ses doigts se crispaient sur la crosse, tandis qu'il songeait : « Ah ! si je voulais, je les aurais, là tous les deux !... Je tirerais sur Faligny et, avant que l'autre ait pu se rendre bien compte, je l'abattrais aussi. Mais je ne peux pas tuer le fiancé de Dinah ! »

Enfin, les deux hommes s'éloignèrent sans qu'il eût été découvert... Et il s'étendit de nouveau à terre, avec un soupir de soulagement.

Il ne s'était donc pas trompé, en soupçonnant M. de Faligny de s'être fait le défenseur d'Elfrida... et cet homme, ce Dublanc dont il avait fini par éventer la surveillance, était certainement un agent du même Faligny. Ah ! il était grand temps d'en finir avec cette affaire !... Peut-être aurait-il encore des ennuis, une fois Elfrida supprimée, à cause de ce Raymond qui ne se gênerait pas pour l'accuser ? Mais où trouverait-il des preuves ?... Au reste, il avait un plan... un plan excellent, du crime... qui cela ? Raymond lui-même. Puis il irait le trouver, en disant : « Je peux vous sauver, en vous procurant un alibi. Mais je ne le ferai que si vous épousez ma fille. »

Dans l'ombre, le misérable eut un ricanement cynique... Ah ! l'histoire recommencerait ! Il avait autrefois fait accuser Valdemar d'avoir tué Aurore Serdal. Maintenant, le frère de celle-ci passerait pour le meurtrier d'Elfrida Norsten... Oui, oui, des preuves, il en mettrait sous les yeux de la justice... comme jadis, pour Valdemar.

La fièvre du crime commençait de gagner le

cerveau de Frund. Mais en lui brûlant les veines, elle le laissait lucide, parfaitement calme.

Rose et César vinrent apporter à Elfrida son repas. Puis ils remontèrent et, peu après, César revint seul, tenant d'une main la lanterne et, de l'autre, un petit panier.

Au moment où il se penchait pour poser celui-ci à terre, afin d'ouvrir la porte secrète, Frund bondit sur lui et enfonça dans le dos courbé la lame d'un long couteau.

Le malheureux s'affaissa comme une masse, en exhalant un sourd gémissement.

La lanterne, qu'il venait de lâcher, s'était éteinte. Frund la ramassa à tâtons, la ralluma, puis examina sa victime. Elle lui parut morte... et, en tout cas, il n'avait rien à craindre d'elle.

D'une main qui ne tremblait pas, il enleva alors le couteau, prit dans son sac un paquet de cordes et se dirigea vers l'escalier, dont il monta sans bruit les degrés... Au bout du couloir, il ouvrit une porte, et se trouva dans le vestibule.

À la vue du corps étendu sur le divan, à la

lueur des bougies, le bandit eut un léger sursaut... Puis, haussant les épaules, il passa, se dirigeant vers la cuisine.

Rose commençait de dîner, en attendant César, qui était allé porter à leur jeune maîtresse quelques gâteaux confectionnés à son intention... Un violent coup de poing sur la tête l'étourdit soudainement. Avec prestesse, Frund l'entoura des cordes, qu'il attacha solidement. Puis il la laissa là et regagna les souterrains.

Le malheureux César n'avait pas bougé. Autour de lui se formaient de petites flaques de sang.

Frund s'approcha de la paroi rocheuse, l'examina attentivement... Il lui fallut quelque temps avant de découvrir le petit triangle de fer sur lequel on appuyait pour faire mouvoir la pierre... Enfin, il le voyait. Posant la lanterne à terre, il prit d'une main son revolver et, de l'autre, pesa sur le triangle...

Elfrida, après le départ de Raymond et de l'abbé Vidal, s'était trouvée un peu réconfortée, moins nerveuse qu'auparavant. Cette sensation de se sentir protégée, défendue, était infiniment apaisante. Mais surtout, elle éprouvait avec intensité la douceur de cette sympathie profonde – elle ne songeait pas encore à lui donner d'autre nom – que lui témoignait Raymond, et de celle qu'elle-même ressentait à son égard.

Oui, ce Faligny qu'elle avait détesté... maintenant, c'était avec une joie secrète qu'elle attendait chacune de ses visites.

« Il est si loyal, si énergique pour réparer ses torts, songeait-elle. Mon pauvre père ne lui en a jamais voulu, lui. C'est qu'il avait compris la noblesse de cette nature, la valeur de ce caractère. »

Elle allait et venait machinalement, en

s'absorbant dans ses pensées. La nuit se faisait dans la grotte, et avec elle venait la fraîcheur du soir... Elfrida alla tirer, devant la crevasse, le rideau qui la fermait, puis elle alluma la lampe. Quand cela fut fait, elle se dirigea vers un coffre pour y chercher son ouvrage... Mais, au passage, son regard fut attiré par la maçonnerie à demi désagrégée.

« M. de Faligny dit que ce sera très facile de démolir cela... et je le crois », songea la jeune fille.

Elle se baissa, prit le pic et se mit à frapper des coups fermes, réguliers. Une grande force physique, qui demandait de l'activité, se cachait sous son apparence de délicate souplesse... Peu à peu, les pierres se détachaient, et bientôt le pic rencontra le vide.

Elfrida eut une exclamation satisfaite... Elle approcha son visage sur l'ouverture et sentit sur lui un air frais et sec.

« Il faut que j'agrandisse cela ! » murmura-t-elle.

Et elle continua son travail.

Tout à coup, le pic frappa un corps qui rendit un son métallique... Peu d'instants après, Elfrida dégagait de la maçonnerie, où il était encastré, un petit coffret de fer quelque peu rouillé. « Qu'est-ce que cela peut être ? » songea-t-elle, vivement intriguée.

Elle le porta sur la table et se mit en devoir de l'ouvrir... Cela ne se fit pas sans difficulté, bien qu'il ne fût pas fermé à clef. Enfin, le couvercle se souleva, au grincement de ses charnières rouillées... Elfrida vit un papier jauni, plié en quatre...

Et elle lut ces lignes, tracées par une grande écriture tremblée :

« Je déclare que Luc d'Anfrannes n'a obtenu de moi la vente de la Sarrasine qu'en faisant peser sa volonté plus forte sur la mienne, affaiblie par la maladie. En outre, il m'a obligé à signer le reçu d'une somme qu'il ne m'a jamais versée... Et maintenant, ma femme, de complicité avec lui,

m'a empoisonné. J'écris ces lignes pour qu'on sache bien que le baron d'Anfrannes est un voleur et un criminel, et je charge mon domestique Trophime de les enfermer dans une cachette connue seulement de moi et de lui, et qu'il révélera plus tard à mon fils Philippe... si ce fidèle serviteur ne devient pas, lui aussi, victime des misérables qui me tuent.

« Devant Dieu, qui tout à l'heure va me recevoir en sa présence, j'affirme que je parle selon l'entière vérité.

« Jean, comte de FALIGNY. »

Le papier trembla dans les mains d'Elfrida. Il semblait tout à coup à la jeune fille qu'un grand froid s'insinuait dans ses veines. Ainsi donc, ils disaient vrai, les Faligny... il avait raison, Raymond, quand il prétendait que le docteur Norsten détenait un bien qui ne lui appartenait pas. Elle, Elfrida Norsten, était réellement l'arrière-petite-fille d'un voleur... peut-être d'un criminel !

À moins que Jean de Faligny n'eût menti en écrivant ces lignes ?... Mais la mort de son serviteur, si tôt après lui, semblait confirmer l'accusation. Une sorte de peste, disait-on, les avait enlevés tous deux... Et le mourant, lui, au moment de paraître devant son Juge, déclarait : « On m'empoisonne. On empoisonnera probablement Trophime... Et Luc d'Anfrannes me vole la Sarrasine. »

Elfrida posa le papier sur la table... Son émotion était si grande que ses mains tremblaient. Elle s'assit machinalement, en pensant : « Il va falloir que je remette cela à M. de Faligny. »

Et son orgueil eut un sursaut à cette idée.

Mais elle n'éprouvait pas la révolte que la perspective d'une telle obligation aurait suscitée en elle, quelques mois auparavant... Non, c'était une souffrance d'un autre genre, la sensation qu'elle allait se trouver diminuée aux yeux de Raymond par le crime de son ancêtre.

Pas un instant, cependant, il ne lui vint à l'esprit la pensée de faire disparaître ce feuillet jauni. C'était là une sorte de tentation que ne

connaissait pas l'âme d'Elfrida, élevée par Valdemar Norsten dans l'habitude d'une probité, d'une droiture qui ne connaissaient pas de compromis.

Oui, quand elle reverrait Raymond, elle lui remettrait ce papier... et elle lui dirait que la Sarrasine était à lui.

Le visage entre ses mains, Elfrida s'absorbait dans les pensées pénibles que venait de susciter en elle son étrange découverte... Rose et César, en venant lui apporter son dîner, la trouvèrent dans cette même position. La servante s'informa aussitôt :

– Mademoiselle serait-elle souffrante ?

Elfrida releva son visage pâli, légèrement altéré.

– Je me sens un peu mal à l'aise... Aussi mangerai-je très peu de chose... du potage simplement...

– Si mademoiselle prenait, après cela, une tasse de thé ?

– Oui, j'en ferai tout à l'heure.

– Il reste quelques-uns de ces gâteaux légers que Mademoiselle aime bien. César va les lui apporter.

À cet instant, Bartel, remarquant la cavité ouverte dans la maçonnerie, s'exclama :

– Eh ! pécaïre, qu'est-ce qui est arrivé ? Est-ce que ça a croulé tout seul ?

– Non, c'est moi qui ai, assez facilement d'ailleurs, pratiqué cette ouverture... Ce doit bien être, derrière, l'ancien passage dont m'a parlé aujourd'hui M. de Faligny.

César et Rose s'approchèrent de la cavité... La servante fit observer :

– Cela va donner de l'air à Mademoiselle.

– Oh ! je ne crains rien ! Les nuits sont assez douces, en ce moment... Demain, César arrangera quelque chose là devant.

– Dès ce soir, si vous le voulez, mademoiselle ?

– Non, non, c'est inutile, je n'en serai pas gênée.

Les deux serviteurs mirent le couvert, puis se retirèrent. Elfrida, distraitement, absorba son potage... Puis elle mit du thé dans la petite théière de métal que César avait posée près d'elle, et se leva pour aller chercher la bouilloire. Celle-ci était placée sur une petite table, près du lit, qui se trouvait dans une sorte d'enfoncement, du même côté que l'entrée, par conséquent en face de l'ouverture béante dans la maçonnerie... Et sur cette même table se trouvait un étui de cuir renfermant un revolver. Au cours de la seconde visite que Raymond lui avait faite au pavillon de l'hôtel Charlier, pour arranger son départ, Elfrida avait exprimé le regret de n'avoir pas d'arme, au cas où elle aurait à se défendre. Et, le lendemain, M. de Faligny lui avait envoyé celle-ci. Elle ouvrit machinalement l'étui. Le revolver reposait sur son lit de velours sombre. Une petite plaque d'argent portait, gravées, les initiales : R. F. C'était une arme élégante, mais redoutable dans la main d'une excellente tireuse telle qu'Elfrida, qui avait admirablement profité des leçons de son père.

La jeune fille le prit, le considéra d'un air

songeur... Et c'était vers le donateur que s'en allait sa pensée. Elle se disait : « Pourvu qu'il ne soit pas attaqué traîtreusement par ce bandit !... Ah ! s'il devait succomber, j'aimerais mieux que Dieu me retirât aussi la vie ! »

Puis une vive rougeur monta à son visage, s'étendit jusqu'à son front. À quoi pensait-elle ? Était-il possible qu'elle se fût attachée à lui à ce point ?... à ce point de ne plus désirer vivre, s'il était enlevé de ce monde ?

– Oh ! quelle folie !... quelle folie ! murmura-t-elle en frémissant d'émotion.

Mais son cœur battait à grands coups, et il lui semblait qu'un sang plus vif circulait dans ses veines.

Elle fit un mouvement pour remettre le revolver dans son étui... À ce moment, le déclic du ressort se fit entendre. Elfrida tourna la tête de ce côté, croyant voir apparaître César, qui lui apportait les gâteaux annoncés par Rose... Un homme, revolver à la main, surgit sous la pierre horizontalement levée. Avant qu'il l'eût aperçue, – car elle se trouvait sur la même ligne que lui, et

dans la pénombre du renforcement, – Elfrida l'avait vu... et elle avait compris... Une détonation se fit entendre... L'homme eut un cri sourd, et, se détournant, il tira à son tour.

Elfrida se sentit touchée au bras. Mais sans perdre son sang-froid, elle tira encore... Et elle vit l'homme se courber, se reculer, disparaître sous la pierre qui retomba à sa place, quelques secondes après.

Pendant un long moment, Elfrida demeura immobile, tous les nerfs tendus... Elle murmurait :

– C'est lui !... c'est Frund, le misérable !

Puis une pensée terrible surgit en son cerveau : puisqu'il avait pu arriver jusqu'à elle, c'est qu'il avait mis César hors d'état de la défendre... De quelle façon ?... En le tuant, probablement, car ce monstre n'en était pas à regarder à un crime de plus.

Et Rose allait venir tout à l'heure, pour passer la nuit près de sa jeune maîtresse, comme elle en avait coutume ! Le meurtrier aurait beau jeu

contre cette femme âgée, sans méfiance... Et après cela, probablement, il recommencerait l'attaque contre elle, qu'il voulait supprimer de ce monde.

À moins qu'elle ne l'eût sérieusement blessé... Mais, en ce cas même, il pouvait être capable encore de tirer sur la servante, pour empêcher qu'elle allât prévenir au pavillon...

Toutes ces pensées traversèrent en quelques instants l'esprit d'Elfrida... Il fallait donc, conclut-elle, aller avertir M. de Faligny, pour que ses domestiques et lui vinssent s'emparer de l'assassin, avant qu'il eût fait une nouvelle victime.

Mais comment y arriver ?... Frund, sans doute, se tenait derrière l'ouverture, prêt à la tuer dès qu'elle apparaîtrait.

Le regard de la jeune fille, à ce moment, tomba sur l'entrée de ce qu'elle pensait être un ancien passage... Elle murmura :

– Si j'essayais ?... si je voyais où cela va me conduire ?

D'ailleurs elle n'avait pas le choix. Sortir par la porte secrète, c'était presque inévitablement aller à la mort. Et la pauvre Rose ne serait pas sauvée pour cela... Mieux vaudrait, si elle ne réussissait pas dans sa tentative, se jeter à la mer et, comme elle était excellente nageuse, essayer de gagner une des plus voisines petites calanques de la côte. Mais elle courait le risque de manquer de forces avant d'avoir atteint le but et, en outre, elle y mettrait un temps considérable, pendant lequel Rose viendrait voir ce que devenait César, et alors... alors...

Fiévreusement, la jeune fille saisit le pic et frappa pour agrandir l'ouverture, d'un seul bras, car l'autre était immobilisé par sa blessure. Quand le passage fut suffisant pour sa mince personne, elle revint à la table, mis dans sa poche le revolver, puis le papier trouvé dans le coffret ; après cela, elle prit la lampe et se glissa par l'ouverture.

Un couloir s'étendait devant elle, un étroit couloir aux murs cimentés, qui paraissait descendre en pente douce... Elfrida y avançait

avec prudence. Par d'invisibles fissures, un air pur pénétrait dans ce passage, qui devait suivre le contour de la falaise, le long de la côte.

Elfrida songeait avec angoisse : « Découvrirai-je une issue ?... Et si oui en quel endroit me trouverai-je ? Ah ! si M. de Faligny pouvait avoir raison en supposant que ce passage aboutit dans sa propriété ? »

Le sol descendait toujours. Et Elfrida, en pensant à la pauvre Rose, qui allait venir se jeter sous l'arme du bandit, se prit à courir, oubliant toute prudence.

Puis la pente cessa... Elfrida avança encore un moment en terrain plat et gravit une courte montée... pour aboutir à une étroite paroi rocheuse qui terminait le passage. Ce fut en vain que la jeune fille examina cette paroi et le mur qui, à cet endroit, n'était cimenté que d'un côté, l'autre paraissant formé de morceaux de rocs réunis par de la terre. Rien ne se montrait qui dénotât qu'une sortie fût possible.

Elfrida eut un court instant de découragement. De plus, la souffrance de son bras blessé

augmentait... Mais elle se raidit, appela à elle toute son énergie. Ce passage n'avait pas été fait pour rien. Autrefois, il y avait certainement ici une sortie. On avait dû la fermer à l'aide de terre, de rocs... Donc, c'était du côté où se trouvait cette disposition qu'il fallait chercher encore.

La jeune fille s'approcha... Elle remarqua alors un interstice entre deux morceaux de roches. Il était étroit, mais semblait profond, et l'air du dehors arrivait par là, chargé de parfums.

« Ah ! si j'avais eu l'usage de mes deux bras, j'aurais emporté le pic, et alors peut-être aurais-je pu me faire un passage par là ! » songea Elfrida.

Tout à coup, dans le silence de la nuit, une voix parvint jusqu'à elle, une voix mâle qu'elle reconnut aussitôt.

– Je finis cette cigarette, et puis nous partons pour la Sarrasine, n'est-ce pas, monsieur l'abbé ? Je suis inquiet de ne pas savoir où se terre ce bandit.

Raymond !... Raymond était là, tout près !

Le cœur d'Elfrida bondit de joie... Approchant

ses lèvres de l'interstice, la jeune fille appela :

– Raymond !... Raymond !

M. de Faligny et son ancien précepteur avaient, ce soir-là, promptement expédié leur repas, au grand déplaisir de Mion, qui aimait à voir apprécier sa cuisine. Raymond était soucieux, attristé, en outre, par la fin tragique du policier, et l'abbé Vidal partageait ses préoccupations... Le dîner terminé, tous deux sortirent sur la terrasse. Raymond alluma une cigarette, arpenta pendant quelques instants le pavé de marbre, puis alla s'accouder à la balustrade fleurie.

Cette terrasse était construite au bord de la falaise, sur un sol rocheux. À droite, là où se trouvait Raymond, la balustrade reposait sur un soubassement de rocs, reliés par de la terre où avaient poussé des cactus... Le jeune homme, pendant un moment, fuma en silence. Puis il se détourna à demi, en s'adressant au prêtre, debout

à quelques pas de là :

– Je finis cette cigarette, et puis nous partons pour la Sarrasine, n'est-ce pas, monsieur l'abbé ? Je suis inquiet de ne pas savoir où se terre ce bandit.

– Quand vous voudrez, mon cher enfant, je suis tout à votre disposition.

Raymond, de nouveau, reprit son attitude pensive... Mais soudainement, il sursauta. Son nom, lui semblait-il, venait d'être prononcé à deux reprises par une voix étouffée.

– Raymond !... Raymond !

Il demeura immobile, l'oreille tendue.

– Raymond !... Raymond !... À l'aide !

Plus de doute !... La voix paraissait venir de la base rocheuse sur laquelle s'appuyait la terrasse.

En se penchant, le jeune homme demanda d'une voix forte :

– Qui est là ?... Qui parle ?

– Moi... Elfrida... Écoutez... le temps presse...

– Attendez !... une seconde !

Et il bondit vers l'escalier de la terrasse, à la stupeur de l'abbé Vidal qui, n'ayant pas entendu l'appel, ne comprenait rien à ce mouvement.

Penché vers les rocs, Raymond demanda anxieusement :

– Où êtes-vous ?... M'entendez-vous encore ?

– Très bien. Je suis venue par le passage secret, dont j'ai pu ouvrir suffisamment l'entrée pour passer... Mais courez vite, avec vos domestiques, à la Sarrasine ! Dites à Rose de ne pas descendre aux souterrains ! Frund est là... et je crains qu'il ait tué le pauvre César !

– Frund est là ! répéta sourdement Raymond.

– Oui... près de l'entrée de la grotte... Je crois que je l'ai blessé... Mais méfiez-vous ! Soyez très prudent et allez vite, avant que Rose aille voir pourquoi César ne remonte pas !

– Mais vous ?... vous ?

– Je ne crains rien... Ici, je ne suis pas trop mal... Vous vous occuperez de moi quand vous aurez sauvé Rose et mis le misérable hors d'état de nuire.

– Nous partons immédiatement !... À bientôt !

L'abbé Vidal, qui accourait, s'informa :

– Qu'y a-t-il ?

Raymond le mit, en quelques mots, au courant, tout en se hâtant d'aller avertir ses domestiques. Tous trois, bien armés, s'éloignèrent aussitôt, accompagnés du prêtre.

Ils furent promptement au manoir. Ce fut en vain qu'à plusieurs reprises Raymond fit retomber le lourd marteau de bronze. La porte resta close... Le jeune homme dit avec angoisse :

– La pauvre Rose est probablement déjà victime du bandit !... Mais coûte que coûte, il faut entrer ! Allons voir du côté des communs !

Ils s'élançèrent dans cette direction. La porte de la cuisine leur apparut, éclairée par la lampe qui brûlait à l'intérieur. À travers la vitre, ils aperçurent Rose étendue à terre, ligotée.

Raymond courut à elle... Rapidement, il s'assura qu'elle avait seulement perdu connaissance.

Alors il cria au prêtre, qui arrivait tout

essoufflé :

– Je vous la confie, monsieur l'abbé... Vous autres, suivez-moi... Il y a une bougie là, Dôm. Allume-là, et que Piérousse emporte la lampe.

En un instant, cet ordre fut exécuté. Pendant que l'abbé, agenouillé près de Rose, commençait de couper ses liens, les trois hommes se dirigèrent vers l'entrée des souterrains.

Ils descendirent lentement les degrés, puis avancèrent avec précaution dans les ténèbres hostiles... On n'entendait d'autre bruit que le frôlement de leurs pas sur le sol... Quand ils furent au dernier souterrain, ils virent deux corps étendus à terre. En se penchant sur l'un d'eux, Raymond reconnut Frund Erlich. Il avait les yeux clos, et un peu de sang coulait aux coins de sa bouche.

L'autre se trouvait la face contre terre. Le sang, coulant du dos, s'était répandu autour de lui. Très doucement, Dôm le souleva, tandis que Raymond cherchait à percevoir les battements du cœur.

– Il me semble que j’entends quelque chose... mais c’est si peu, si peu !... Voyons l’autre ! C’est que je voudrais l’avoir vivant, ce monstre !

Là encore, il lui parut que demeurerait un reste de vie... Raymond décida alors de transporter les deux blessés dans des chambres du premier étage. Cela fut fait assez rapidement, avec toutes les précautions qu’exigeait leur état. Puis, sur l’ordre de son maître, l’Annamite partit en courant pour aller chercher un médecin.

L’abbé Vidal venait de réussir à ranimer Rose. Mais la pauvre femme restait encore incapable de donner la moindre aide... Dans un rapide conciliabule entre Raymond et le prêtre, il fut décidé que celui-ci demeurerait près des blessés, en attendant l’arrivée du médecin, tandis que le jeune homme irait, avec Piérousse, à la recherche d’Elfrida.

– J’ai peur qu’elle ne soit blessée ! dit-il avec angoisse. Mais elle est si courageuse qu’elle me l’aurait caché, dans la crainte que je veuille d’abord la secourir.

Quelques minutes plus tard, M. de Faligny et

son domestique s'engageaient de nouveau dans les souterrains, ouvraient la porte secrète et pénétraient dans la grotte, vide de son habitante. Mais l'ouverture béante dans la maçonnerie montrait par où Elfrida était partie... Les deux hommes y passèrent à leur tour, descendirent la pente presque en courant et atteignirent l'extrémité du passage. Sur le sol était étendue Elfrida, qui semblait sans mouvement. D'un bond, Raymond fut près d'elle, s'agenouilla et souleva la tête charmante.

– Elfrida !... Elfrida !

Sa voix tremblait d'angoisse, comme autrefois, quand il l'avait crue frappée par la foudre... La jeune fille ouvrit les yeux et murmura :

– Vous voilà !

– Oui, c'est moi !... Et il n'y a plus rien à craindre de Frund Erlich ! Il est blessé mortellement, je crois...

– Et César ?... Rose ?

– Rose est saine et sauve... César est assez

atteint, mais j'espère qu'on le sauvera...

À ce moment, Raymond s'aperçut que le sang coulait le long du bras gauche d'Elfrida.

– Mais vous êtes blessée, vous aussi ? s'écria-t-il avec effroi.

– Oui... ce doit être peu de chose. Mais j'ai eu une faiblesse, tout à l'heure... et je crains de n'avoir pas la force de marcher pour remonter à la Sarrasine.

– Nous vous porterons, soyez sans crainte. Mais je n'aimerais pas vous voir dans cette lugubre maison, sous le même toit que... Ceci doit se trouver sous la terrasse du pavillon. S'il y avait moyen de faire une sortie par là vous seriez tout de suite chez moi.

Après un rapide examen, Raymond déclara que ce mélange de rocs et de terre devait facilement céder. Sur son ordre, Piérouse partit vivement pour aller chercher le pic dont s'était servi Elfrida.

La jeune fille venait de perdre encore connaissance. De nouveau, Raymond, à genoux

près d'elle, appuya la tête alourdie contre son épaule. Quand elle rouvrit les yeux, elle rencontra un regard chargé d'une inquiétude passionnée. Un peu de sang monta à son visage blêmi, et elle essaya de s'écarter... Mais il la retint en murmurant :

– Elfrida, vous êtes ma vie... Vous êtes mon très cher amour... Acceptez que je sois à jamais votre défenseur, votre ami, votre époux dévoué jusqu'à la mort !

Une teinte livide, soudainement, remplaçait la légère rougeur sur le visage de la jeune fille. Dans son regard passait une profonde détresse... Elle murmura :

– Cela ne se peut pas... Luc d'Anfrannes était bien ce que vous disiez... et moi, je suis sa descendante...

Il crut que la fièvre lui troublait les idées. En souriant, il répliqua avec douceur :

– Tout cela est bien vieux et ne peut nous séparer, chère Elfrida.

– Si... parce que j'ai trouvé un papier, tout à

l'heure... Jean de Faligny accuse son cousin de lui avoir volé la Sarrasine... et même d'avoir aidé sa femme à l'empoisonner...

– Un papier ?... Où cela ?

– Dans la maçonnerie que j'ai détruite pour pénétrer dans le passage... Je l'ai dans ma poche... Vous verrez...

– Peu importe. Cela ne changera pas mes idées... Au reste, si mon aïeule, la comtesse de Faligny, empoisonna son mari, ne pensez-vous pas qu'elle était aussi coupable – pour ne pas dire plus – que le baron d'Anfrannes ?

– Oui, c'est vrai... Je n'avais pas pensé à cela...

Les beaux yeux noirs s'éclairaient tout à coup.

– Et vous dites « oui » à ce que je vous demande ?

– Mais si Frund n'avoue pas ?... Je serai toujours la fille du condamné, de l'assassin.

– J'espère obtenir cet aveu... Et quand même, je ne renoncerai pas à vous, Elfrida ! Moi, je suis sûr de l'innocence du docteur Norsten, et

j'arriverai à en persuader les autres !

Elle murmura :

– Peut-être pas si facilement... Et je ne voudrais pas que vous regrettiez, un jour...

Les lèvres de Raymond s'appuyèrent sur les cheveux soyeux, si proches d'elle.

– Regretter quelque chose près de vous ! Ah ! ce me serait bien impossible !

Elle ne répliqua rien. Ses paupières s'étaient closes de nouveau et Raymond la sentait un peu frissonner.

Piérousse reparut peu après et les deux hommes se mirent alternativement au travail. Ils eurent assez vite fait une ouverture suffisante pour y passer le corps d'Elfrida. Après quoi, ils montèrent les degrés de la terrasse, entrèrent dans le salon. Là, Raymond ouvrit la porte de la chambre qui avait été celle d'Aurore... Et ce fut sur la chaise longue de M^{me} Serdal que fut étendue Elfrida Norsten.

Mion, dans sa cuisine, passait par toutes les alternatives de la colère et de l'inquiétude.

N'étant pas au courant des derniers événements, car son frère et Dôm étaient partis précipitamment, sans trop savoir eux-mêmes ce qu'on attendait d'eux, elle se demandait ce que signifiait cette expédition nocturne... Sans doute leur maître les emmenait-il pour défendre « la fille de l'assassin » ? Eh bien ! ce serait du joli, s'il les faisait tuer, s'il se faisait tuer lui-même pour cette intrigante, cette rien du tout !

Et pourquoi l'abbé Vidal les avait-il suivis ?... Si, au moins, c'était avec l'idée d'empêcher M. Raymond de faire des imprudences !

De minute en minute croissait l'exaspération de Mion. Elle allait et venait à travers la cuisine, déplaçant les objets d'une main nerveuse, considérant d'un œil plein de rancune certain fricandeu qu'aimait tant M. Raymond et qui, ce soir, lui était revenu presque intact. Il n'y avait pas à dire, cette Elfrida lui trottait par la tête ! Pourvu que cette fantaisie-là finît comme les autres !... comme celle qu'il avait paru avoir pour la petite miss Dinah, si vite laissée de côté !

Mais Mion avait grand-peur de cette

demoiselle Norsten... et elle voyait bien que son maître n'était plus le même depuis quelque temps.

Une sonnerie impérieuse la fit tout à coup sursauter... Quoi, Monsieur était rentré ?... Et les autres ?... Pourvu qu'il n'y eût pas de malheur !

Elle se hâta vers le salon. Raymond se tenait au milieu de la pièce. Il dit sans préambule :

– Mion, je viens, avec Piérouse, de rapporter M^{lle} Norsten blessée. Tu vas t'occuper d'elle, lui donner un cordial en attendant l'arrivée du médecin, l'aider à se mettre au lit... Prépare la chambre...

Sa main se tendait vers la porte de communication... Mion eut un brusque haut-le-corps, puis un véritable cri d'horreur :

– Là ?... Dans... la chambre de... Elle !... elle !

– Oui, elle !... la fille d'un innocent, je te l'ai déjà dit. De toute façon, elle est digne d'occuper la chambre de ma pauvre sœur... Et d'ailleurs, je ne supporterai pas d'observations à ce sujet, tu m'entends, Mion ?

La servante frémit sous le regard de sombre irritation. Mais elle était lancée et riposta :

– Moi, je ne crois pas à l’innocence de son père !... et je ne la soignerai pas... surtout dans la chambre de ma pauvre Madame, qui reviendrait bien sûr pour me maudire !

– Ah ! tu ne la soigneras pas !... Eh bien ! en ce cas, tu partiras d’ici demain matin, car je ne conserverai pas chez moi une femme qui me brave de cette manière et qui, en outre, comprend d’une si singulière façon la charité chrétienne !

Tournant les talons, Raymond se dirigea vers la porte... Mion restait anéantie. Son maître... son cher M. Raymond la chassait ! Non, ce n’était pas possible !

M. de Faligny entra dans la chambre et s’approcha de la chaise longue.

– Je crains que Mion ne puisse vous être d’aucun secours. Elle est tout agitée, tout énermée par l’anxiété que lui a causée notre départ précipité... Mais j’espère que Rose sera un peu remise, et je vous l’enverrai en compagnie de

L'abbé. Piérousse restera là, dans le salon et vous n'aurez qu'à l'appeler si vous désirez quelque chose.

– Ne vous inquiétez pas pour moi. J'attendrai patiemment.

– Souffrez-vous beaucoup ?

– Non, pas trop en ce moment.

À cet instant, la porte que Raymond avait laissée entrouverte fut poussée doucement. Mion apparut et dit avec décision :

– Puisque Monsieur le désire, je m'occuperai de Mademoiselle.

Raymond se tourna vers elle, en dissimulant un sourire sous sa moustache. Ah ! c'est qu'il la connaissait bien, sa vieille servante, et savait qu'elle eût traversé une fournaise pour le contenter.

– Bien, Mion. Je laisse donc M^{lle} Norsten à ta garde, sachant que je peux entièrement compter sur toi.

Et s'adressant à la jeune fille, il ajouta :

– À bientôt ! J’espère vous apporter de bonnes nouvelles.

Elfrida lui tendit sa main, en accompagnant ce geste d’un regard dont la chaude lueur semblait éclairer tout le pâle visage. Il s’inclina et, sur ces doigts un peu brûlants, mit un long baiser.

Quand il eut disparu, la jeune fille laissa retomber sa tête sur le coussin de la chaise longue. Elle souffrait de son bras blessé, elle se sentait abattue par la faiblesse physique... Mais une joie profonde lui faisait tout oublier. Raymond l’aimait... Raymond voulait qu’elle devînt sa femme ! Lui, si orgueilleux, il était prêt à lui donner son nom, même s’il ne pouvait obtenir les aveux de Frund Erlich...

Mais cela, elle ne l’accepterait pas... Non, si la réhabilitation de Valdemar Norsten n’était pas officiellement obtenue, elle ne devrait pas accepter que Raymond de Faligny s’unît à la fille de celui qui serait toujours considéré comme le meurtrier d’Aurore Serdal.

La douleur que cette pensée fit éprouver à Elfrida lui révéla toute l’étendue de son amour

pour Raymond.

Elle murmura, en tordant machinalement ses mains brûlantes :

– Oh ! mon Raymond, je ne savais pas que je vous aimais ainsi !

Mion allait et venait, apportant un cordial à la jeune fille, mettant des draps au lit. Puis elle vint annoncer :

– Si Mademoiselle veut se coucher, tout est prêt.

– Je vous remercie.

La jeune fille levait les yeux sur le visage revêché... Et, après quelques secondes d'hésitation, elle ajouta :

– Vous ne croyez pas, vous, Mion, à l'innocence de mon père ?

Sans ambages, la servante répondit :

– Ça, non, mademoiselle ! Monsieur a beau dire !... il me faudra des preuves pour cela... Et je ne suis pas la seule.

Elfrida étouffa un soupir.

– Oui, je le comprends... Mais j'espère que nous obtiendrons l'aveu du coupable. Du moment où vous croyez encore que mon pauvre père a tué M^{me} Serdal, cela vous est pénible, n'est-ce pas, de me voir dans cette chambre ?

– Je ne peux pas dire le contraire...

Quelle ensorceleuse était-elle donc, cette fille de Norsten, pour qu'elle, Mion, fût toute remuée par le regard profond de ces beaux yeux fiers ?

– En ce cas, n'y a-t-il pas une autre chambre où vous pourriez m'installer ?

– Non, il n'y en a pas, puisque la chambre d'amis est en ce moment occupée par M. l'abbé. Du reste, Monsieur a décidé que vous habiteriez ici... et il aime à être obéi, M. Raymond.

– Eh bien ! alors, obéissons-lui, Mion... Et prions pour que le misérable à qui je dois ma blessure, et qui a aussi attaqué le pauvre César, avoue son crime d'autrefois.

Quand Raymond arriva à la Sarrasine, l'abbé Vidal lui apprit que César Bartel n'avait pas donné signe de vie. Mais Frund Erlich, peu d'instants auparavant, avait remué les paupières.

Quant à Rose, elle se remettait un peu. Naturellement, elle ne pouvait donner aucun détail, ayant été assaillie à l'improviste, et aussitôt étourdie par le coup de poing du bandit.

Assis près des blessés qui avaient été déposés dans des chambres contiguës, Raymond et l'abbé attendirent l'arrivée du médecin... Celui-ci apparut bientôt et, sur l'invitation de M. de Faligny, s'occupa d'abord de César. La blessure, bien que fort grave, lui parut à ce premier examen autoriser quelque espoir... Puis, ayant pansé la victime, il passa au meurtrier.

– En voilà un qui n'en reviendra pas !... Deux blessures... dont une intéressant gravement le

poumon.

– N’y a-t-il pas moyen de lui faire reprendre connaissance ?... Je voudrais essayer d’obtenir des aveux...

– Oh ! cela, oui ! La mort n’est pas imminente... Il peut même vivre plusieurs heures et retrouver un semblant de forces, en lui administrant un fort tonique. Je vais vous le remettre en état, monsieur le comte...

Mais il faudrait que votre domestique retournât au village pour demander chez moi les médicaments nécessaires.

– Il est à votre disposition... Et pendant ce temps, vous pourriez vous rendre chez moi, où se trouve M^{lle} Norsten, qui a été aussi blessée par cet homme.

– Comment ?... Mais quel abominable assassin est-ce donc ?... Et le mort que j’ai vu en bas ?

– C’est vrai, pauvre Dublanc, je l’oubliais ! Oui, lui aussi est une victime de Frund Erlich, qui fut autrefois le meurtrier de ma sœur.

– Quoi ?... Le docteur Norsten ?

– Était innocent.

– Ah ! bah !... ah ! bah ! Quelle extraordinaire chose vous m'apprenez là, monsieur le comte... Pourtant, vous disiez l'avoir reconnu ?

– C'est que Frund ressemblait au docteur, qui était son cousin.

Là-dessus, coupant court à la curiosité du médecin, Raymond lui fit décrire les indications nécessaires pour les médicaments, l'expédia au pavillon en compagnie de Piérouse et renvoya au village l'agile Dôm. Puis il se mit à écrire un rapport destiné à la gendarmerie, qu'il devrait avertir le lendemain du triple attentat commis à la Sarrasine. Il ne mentionna pas le nom de Frund Erlich, à cause de la femme qui se faisait appeler M^{me} Barnett. Cet homme, disait-il, cherchait depuis quelque temps à atteindre M^{lle} Norsten et celle-ci, pour se défendre, avait pris à son service un policier du nom de Dublanc. Mais le malheureux, sans doute soupçonné par le criminel, avait été étranglé dans le jardin de la Sarrasine.

Raymond apportait ainsi quelques

changements à l'exactitude des faits pour mettre dans l'ombre sa participation active à la protection d'Elfrida qui, en étant connue du public, aurait risqué de nuire à la jeune fille.

Puis, quand il eut terminé, il appuya son front contre sa main et laissa, en frémissant de joie, toute sa pensée retourner vers le pavillon où reposait la bien-aimée, victime, comme la pauvre Aurore, de l'être criminel qui avait nom Frund Erlich.

– Monsieur le comte, l'homme est maintenant en état de parler.

Le docteur entra dans la pièce où Raymond, étendu sur un fauteuil, dormait depuis quelque temps.

Le jeune homme se leva et entra dans la chambre voisine.

L'aube commençait de paraître, et sa clarté indécise éclairait le visage blême de Frund, ses yeux fiévreux, enfoncés dans l'orbite. Dépouillé de sa perruque et de sa barbe rousses, comme aussi du maquillage léger par lequel, en temps

ordinaire, il changeait le mieux possible sa physionomie, il apparaissait tel qu'il était bien en réalité, avec des traits rappelant exactement ceux de Valdemar, et ce même teint marmoréen, mais les yeux complètement différents, et rien qui rappelât cette physionomie si noble, si admirable, devant laquelle Raymond avait dû s'incliner, vaincu, subjugué, au lit de mort du docteur Norsten.

Non, sur celle de Frund, on ne discernait que la rage, la fureur... Et à l'apparition de Raymond, les yeux pâles s'éclairèrent d'une lueur de haine qui leur donna une expression diabolique.

– Eh bien ! Frund Erlich, voilà donc où vous ont conduit tous vos crimes ?... Je pense que, devant la mort toute proche, vous vous soucierez de réparer autant que possible, en reconnaissant que vous êtes l'auteur du meurtre de ma sœur ?

Un rictus tordit la bouche de Frund.

– Je ne sais ce que vous voulez dire. Je n'ai jamais connu votre sœur.

– Trêve de mensonges ! Vous avez tué ma

sœur pour faire accuser votre cousin, par un abominable raffinement de vengeance.

– Eh bien ! prouvez-le donc, monsieur le comte de Faligny !

Et Frund referma les paupières.

Raymond lui saisit violemment la main.

– Écoutez-moi, misérable !... Si vous n'avouez pas, je révèle le nom sous lequel vous vous cachez, et ce sera le déshonneur pour votre fille...

Frund souleva les paupières, et Raymond rencontra un regard chargé d'une si infernale méchanceté qu'il maîtrisa avec peine un mouvement d'effroi.

– Non, vous ne le ferez pas, car ce nom est porté par la mère d'Elfrida.

Raymond tressaillit... Oui, le misérable disait vrai. Il fallait que Loïsa d'Argelles restât en dehors de cette atroce affaire.

Frund poursuivit, d'une voix que l'étouffement rendait haletante :

– Pas de mots inutiles. Mes moments sont comptés... Voici ce que je vous propose : vous écrirez mes aveux sous ma dictée, et je les signerai, mais, en retour, vous promettrez d'épouser ma petite Dinah, qui se meurt parce qu'elle vous aime.

Raymond bondit.

– Moi, je ?... Ah ça ! pour qui me prenez-vous ? La fille d'un misérable, d'un assassin ?

– Qu'importe, si on ne le sait pas ?... En tout cas, mes aveux sont à ce prix, voilà tout.

– Eh bien ! je m'en passerai ! Avec les crimes que vous venez de commettre, il existe maintenant des présomptions suffisantes pour qu'on vous croie également l'auteur du meurtre de ma sœur.

Frund eût de nouveau son atroce rictus.

– Cela ne suffira pas pour faire réhabiliter officiellement Valdemar... Et il se trouvera bien des gens pour le croire toujours coupable... pour penser que vous n'auriez pas aussi facilement changé d'opinion, s'il n'avait existé une belle

Elfrida dont vous êtes amoureux... Car personne ne peut prouver que je suis venu autrefois dans ce pays... tandis que Valdemar était là, tout près... Oui, des présomptions, comme vous le dites, il y en aura – mais une certitude, jamais, à moins que je n'avoue.

– Bandit ! murmura Raymond.

Mais il se rendait compte que l'abominable requin voyait juste. Tant qu'il n'y aurait pas d'aveu du coupable ou des preuves positives contre lui, une grande partie de l'opinion publique ne croirait pas à l'innocence du docteur Norsten et n'admettrait pas que Raymond de Faligny épousât sa fille.

Et elle, Elfrida, qui souhaitait si passionnément la réhabilitation de son père ! elle à qui Raymond avait dit un jour : « Je donnerais ma vie pour que justice fût rendue à celui que j'ai tant contribué à faire condamner ! » Mais c'était bien plus que sa vie qu'on lui demandait aujourd'hui de sacrifier ! C'était Elfrida elle-même, son amour, leur bonheur à tous deux. Et sa liberté, son existence, enchaînées par un odieux

mariage... et la race même des Faligny, qui finirait avec lui. En un mot, il enfermerait sa jeunesse, son cœur dans un tombeau affreux, il vivrait à jamais solitaire, l'âme déchirée près d'une femme qu'il aurait en horreur... Tel était le destin que lui offrait Frund Erlich, en échange des mots qui rendraient l'honneur à Valdemar Norsten.

À l'esprit de Raymond s'évoqua tout à coup la vision du mourant, là-bas, dans la villa royale au milieu des bois... de l'exilé qui avait tant souffert de sa condamnation... Près de lui, une jeune fille toute frémissante de douleur attachait sur l'accusateur d'autrefois un regard de ressentiment farouche, et disait :

– C'est lui qui est cause de votre mort... c'est lui qui vous a amené ici par ses affirmations erronées !

Elle avait raison... et il fallait qu'il réparât son erreur, quelque affreux qu'en fût le prix... Oui, il fallait... il fallait...

Ses ongles s'enfonçaient dans la paume de sa main. Son cœur, broyé par la douleur, cessait

presque de battre...

Dans les yeux de Frund brillait une lueur d'inferral triomphe... Ah ! s'il succombait avant d'avoir atteint l'un de ses buts, du moins, il se vengeait de cet orgueilleux Faligny, si détesté, en assurant du même coup le mariage de Dinah avec celui qu'elle aimait ! Vaincu, soit, il l'était... mais pas complètement et, après tout, pas plus que Raymond de Faligny, obligé de renoncer à Elfrida pour épouser la fille de Frund Erlich.

La voix du bandit s'éleva, un peu faible, mais nette encore :

– Naturellement, dans ma confession, je ne mentionnerai pas mon nom d'emprunt... Et même, pour éviter que l'on fasse d'indiscrètes recherches à propos de Nathaniel Barnett, quand on ne le verra pas reparaître, j'écrirai un mot à ma femme pour l'informer que je mets fin à mes jours, en me jetant à la mer. C'est Dinah Barnett que vous épouseriez, et non Ebba Erlich. Quant à Loïsa, vous lui diriez d'aller vivre ailleurs. Par mon testament, elle aura largement de quoi subsister... Et vous serez ainsi seul avec Dinah,

qui est la plus charmante créature du monde, qui vous adorera à genoux. En même temps, vous aurez lavé de toute tache le nom de Norsten... et Elfrida n'aura plus rien à vous reprocher.

– Ne prononce pas ce nom, misérable ! dit sourdement Raymond avec un geste de menace.

Il fit quelques pas à travers la pièce... Quelle épouvantable révolte s'agitait en lui ! De quel prix, il lui fallait payer la réparation due à la mémoire de l'innocent injustement accusé !

– Décidez vite ce que vous voulez faire, dit la voix haletante de Frund. Je sens que mes forces diminuent...

– Cette confession, il faut la faire devant témoins, pour qu'elle soit entièrement valable en justice.

– Soit... Et vous me donnez votre parole que vous épouserez Dinah ?

Raymond revint au lit. Sa physionomie était presque aussi altérée que celle du moribond... Il dit, d'une voix étrange, saccadée, que personne n'eût reconnue :

– Je vous la donne.

Les mots tombèrent, brefs et durs, des lèvres devenues presque exsangues.

– Bien. Je sais qu'un Faligny tient toujours sa parole... Et vous ne la rendrez pas malheureuse ? Vous l'aimerez un peu ?

Du même ton dur, Raymond riposta :

– Cela n'est pas en mon pouvoir.

– Si, si, vous l'aimerez bientôt... elle est si jolie !... et elle est folle de vous ! Jamais, d'ailleurs, elle n'a eu le soupçon de ce que j'ai fait... Dites-lui que j'ai tout préparé pour son bonheur... Et, maintenant, je vais parler...

Raymond ouvrit la porte et appela le médecin et l'abbé Vidal qui se tenaient près de César Bartel. Dans l'ancien bureau du docteur Norsten, il alla prendre du papier, de l'encre et une plume qui avait servi à Elfrida dans les premiers temps de son séjour à la Sarrasine... Et Frund, en termes succincts, mais précis, en omettant tout ce qui aurait pu compromettre Loïsa d'Argelles ou faire soupçonner que Barnett et lui n'étaient qu'une

même personne, raconta comment, ayant toujours détesté son cousin Valdemar, il avait autrefois attenté à sa vie et, passant ensuite pour mort aux yeux de celui-ci, avait imaginé plus tard cette vengeance : tuer la jeune femme que soignait le docteur Norsten et qu'il aimait, disait-on, puis s'arranger de manière à être aperçu par un des habitants du pavillon. Ainsi, à cause de sa ressemblance avec son cousin, celui-ci passerait pour être l'assassin. Afin de mieux assurer le succès de son œuvre, il s'était introduit au manoir afin d'y voler des objets capables de devenir des pièces à conviction... Et, de même, il avait réussi à cacher le collier de M^{me} Serdal dans l'armoire de la petite Elfrida. Quant à l'argent contenu dans le portefeuille de la victime, il se l'était approprié.

Plus tard, apprenant la présence d'Elfrida à Paris, il avait eu l'idée de continuer sa vengeance, avec l'espoir d'y trouver, en outre, quelque profit pécuniaire, car il savait la jeune fille très riche. C'était lui qui avait fait mettre le feu, par un complice, à l'hôtel Charlier... lui qui avait fait porter à sa jeune parente des bonbons

empoisonnés. Il se reconnaissait coupable de tous ces crimes ou tentatives de crimes.

Et il signa d'une main encore ferme cette confession, que l'abbé Vidal écrivait sous sa dictée.

Mais ces derniers efforts paraissaient l'avoir épuisé. Il demanda :

– Donnez-moi un cordial pour me remonter un moment, docteur. Il faut que j'écrive quelques lignes.

Raymond avait pris le papier que lui tendait le prêtre. Celui-ci le vit trembler dans sa main et considéra avec angoisse le visage défait, qui semblait tout à coup vieilli.

– Qu'avez-vous, mon enfant ? interrogea-t-il à mi-voix.

– Tout à l'heure, je vous dirai... Ce papier, je le paye de mon bonheur en ce monde !

Le mourant, ayant bu le cordial préparé par le docteur, demanda :

– Monsieur de Faligny, donnez-moi un papier, une plume... Je n'ai plus besoin de vous,

docteur... de vous non plus, monsieur...

Cela s'adressait à l'abbé. Les deux hommes sortirent, et Raymond apporta à Frund ce qu'il demandait. Il dut l'aider à se soulever, puis le soutenir, tandis qu'il écrivait ces mots, d'une écriture à peine lisible :

« La vie m'est devenue insupportable. Tout à l'heure, la mer recevra mon corps. Adieu, ma très chère Louisa. Prépare doucement ma pauvre petite Dinah et sois toujours une mère pour elle.

« Ton mari qui n'a cessé de t'aimer.

« NATHANIEL BARNETT. »

– Il faudra envoyer cela, demain, à l'adresse de M^{me} Barnett, expliqua le moribond d'une voix qui s'affaiblissait.

« Faites-la mettre par quelqu'un de sûr à un bureau de poste un peu éloigné d'ici, pour qu'on n'ait pas l'idée d'établir de corrélation entre les deux affaires... De cette façon, la disparition de Barnett sera expliquée. Quant à mes papiers, ils

sont parfaitement en règle, sous ce dernier nom. Au début de mon séjour en Amérique, j'ai voyagé dans les provinces de l'Ouest, cherchant quelque affaire lucrative. Un jour, en pleine forêt, dans une sorte de hutte, je trouvai un homme, une femme et une petite fille morts de froid. Je pris leurs papiers, pensant que ces choses-là peuvent servir à l'occasion... L'enfant était plus jeune que Dinah ; mais on n'y regardera pas de si près, quand vous aurez besoin de produire son acte de naissance.

Raymond, qui jusque-là était resté silencieux, les traits crispés, ses yeux sombres attachés sur le blême visage, s'écria soudainement :

– Mais vous n'avez donc pas songé que ce mariage ne serait valable ni au point de vue légal, ni au point de vue religieux, puisque votre fille le contracterait sous un nom qui n'est pas le sien ?

Frund eut un sourd ricanement.

– Qu'importe ! On ne le saura pas !... Et vous ne pourrez jamais vous servir de cette raison pour le rompre, puisqu'il vous sera toujours impossible de prouver que Dinah Barnett est

Ebba Erlich.

– Si... en le faisant avouer par votre complice !

– Jamais Loïsa ne fera cela !... Ce serait se perdre elle-même. Non, non, monsieur de Faligny, vous êtes bien lié par votre parole... et je suis assuré qu'un homme comme vous la tiendra envers et contre tous.

Les mots passèrent avec peine entre les lèvres, soudain crispées.

Raymond fit un mouvement pour s'éloigner... Mais, se ravisant, il demanda :

– Cette femme a-t-elle connu vos desseins contre sa fille et vous a-t-elle aidé à les accomplir ?

– Elle a essayé, au contraire, de changer mes idées à ce sujet, et nous avons même eu un soir une orageuse discussion, que j'ai dû terminer par des menaces. Depuis lors, je me défiais d'elle et, en ce moment, elle me croit à Paris... Dinah aussi. Dinah est entièrement innocente et me croit un parfait honnête homme. Je sais que vous ne la détromperez pas... Et surtout, épousez-la le plus

tôt possible, car elle est malade, et vous seul pourrez la guérir... vous, seul, entendez-vous ?

Sans répondre, Raymond se détourna et quitta la pièce... Il dit à l'abbé Vidal, qu'il trouva sur le palier :

– Voyez si vous pouvez amener un peu de repentir en cette âme, mon cher abbé. Mais j'ai bien peur que le misérable ne meure dans le mal, comme il a vécu.

Dans la pièce voisine, le médecin s'occupait de César avec l'aide de Rose, à peu près remise maintenant. La lame avait heureusement glissé sur une côte, de telle sorte que la blessure ne présentait pas une très grande profondeur. Quand ce vigoureux tempérament aurait récupéré le sang abondamment perdu, il ne resterait plus en lui aucune trace de la tragique aventure.

– Seigneur ! monsieur, qu'est-ce que vous avez ? dit Rose avec effroi, en regardant le jeune homme. Vous êtes aussi pâle que ce pauvre César !

Sans répondre, Raymond s'approcha du

blessé... Un sourire entrouvrit les lèvres de César,
qui murmurèrent :

– Ah ! que je suis content de savoir le bandit à
bas !

– Oui, mon bon César, il est à bas, comme
vous dites !... mais jusqu'au dernier moment, il
aura fait souffrir, le misérable !

– La blessure ne présente pas de gravité et, avec des soins du repos, M^{lle} Norsten sera remise dans une quinzaine de jours.

Tel avait été le diagnostic du médecin au sujet d'Elfrida.

Raymond n'ayant plus aucun sujet d'inquiétude de ce côté, l'abbé Vidal ne s'expliquait pas la physionomie bouleversée de son ancien élève. Mais quand il apprit ce qui s'était passé, l'excellent homme jeta une exclamation d'épouvante.

– Ce n'est pas possible !... Vous n'avez pas accepté cela ?

– Il le fallait, pour la mémoire de Norsten... Ah ! c'est atroce ! oui, c'est atroce ! Mais je le devais... même à un tel prix !

– Non, non ! Il y aurait eu moyen de

convaincre l'opinion publique, maintenant...

– Trop de gens n'y auraient pas cru... auraient prétendu que ma passion pour la fille du coupable était seule cause de mon revirement et que rien ne prouvait, après tout, que le criminel d'aujourd'hui était aussi celui d'il y a dix ans... Non, il fallait un aveu formel, une certitude valable en justice. Je l'ai obtenue... mais à quel prix !

De ses mains glacées, le jeune homme couvrit son visage convulsé par la souffrance.

– Ce n'est pas possible mon enfant !... ce n'est pas possible ! Vous, épouser la fille de cet homme !... Mais, d'ailleurs, un tel mariage ne peut se faire ! Contracté sous le faux état civil imposé à cette jeune fille, il ne serait valable ni devant la loi humaine, ni au point de vue religieux.

– C'est ce que j'ai fait observer à ce misérable. Mais, lui, ne s'embarrasse pas de tout cela. « On ne saura pas », m'a-t-il déclaré.

– Fort bien... mais vous, vous le savez, et en toute conscience, vous n'avez pas le droit de

contracter un mariage dans ces conditions.

– Alors, la parole donnée, que devient-elle ?

– Elle n'existe plus dès que, pour la remplir, il faut avoir recours à un mensonge, à une tromperie grave, telle que serait celle que vous commettriez en épousant cette jeune fille, laquelle, si elle ignore sa véritable origine, se croirait légitimement unie à vous... Et vous-même, je le répète, seriez coupable d'une faute grave en contractant cette union que vous sauriez sans valeur devant Dieu et devant les hommes.

Raymond fit quelques pas, nerveusement, à travers l'ancien cabinet du docteur Norsten, où avait lieu cet entretien. Sa physionomie était sombre et agitée... Il murmura :

– Cet homme m'a dit : « Je sais qu'un Faligny tient toujours sa parole... » Et c'est vrai... Même à l'égard d'un bandit... Pourtant, je comprends bien que ce mariage soit impossible, dans de telles conditions. Il faudrait quelle le contractât sous son nom véritable...

– Ce ne serait pas plus faisable ! Le nom de

Frund Erlich sera dans quelques jours connu par toute la France comme celui d'un odieux criminel. Le misérable, qui avait peut-être quelque amour paternel, a spécifié que vous épousiez sa fille sous le nom de Dinah Barnett. C'est donc qu'il tenait à ce qu'on ne connût pas les liens qui l'unissaient à celui que demain on flétrira comme un des plus odieux bandits de notre époque... Non, vous n'avez pas le droit de faire connaître à cette jeune fille, peut-être très innocente, elle, qu'elle est la fille de cet homme-là !

Raymond passa sur son front une main fiévreuse.

– Eh bien ! ne parlons plus de cela pour le moment. Je réfléchirai... Allons voir un instant ce brave César et puis nous retournerons au pavillon. J'ai hâte de faire savoir à Elfrida que le nom de son père est désormais lavé de toute tache !

– Et la mère ?

– Frund prétend qu'elle ne lui a prêté aucun appui dans l'exécution de ses criminels desseins,

du moins ceux dirigés contre Elfrida. Il dit même qu'elle a essayé de les contrecarrer... J'ignore ce qu'il y a de vrai dans ces assertions. En tout cas, cette misérable femme est profondément indigne, et j'espère qu'elle ne cherchera jamais à se rapprocher de sa fille.

– M^{lle} Norsten ne vous a point parlé d'elle ?

– Jamais. Elle semble avoir l'intuition de cette indignité, quel que fût le silence gardé par son père à ce sujet.

– À cause de ce silence même, probablement... Pauvre enfant, si noble, si courageuse ! Elle a bien mérité de voir enfin la réhabilitation de son malheureux père !

Pour la première fois depuis le commencement de l'entretien, la physionomie de Raymond s'éclaira légèrement.

– Oh ! oui, mon Elfrida bien-aimée, comme elle va être heureuse ! murmura-t-il avec un frémissement de joie.

Un quart d'heure plus tard. Elfrida, ouvrant une enveloppe que venait de lui remettre Mion, y

trouvait ces quelques lignes :

« Le criminel a fait des aveux complets, chère Elfrida. Désormais, vous êtes la fille du juste, condamné par une terrible erreur, non seulement à mes yeux, comme vous l'étiez depuis des mois, mais encore devant les gens les plus prévenus. Je pars pour Draguignan et vais déposer au Parquet la confession de Frund Erlich. Celui-ci était à l'agonie lorsque nous sommes partis de la Sarrasine. Quant au pauvre César, il a toute chance d'être sauvé. Du reste, si vous le permettez, l'abbé Vidal ira vous voir aujourd'hui et vous mettra au courant des derniers événements.

« Je vous baise les mains, bien chère Elfrida, avec l'espoir que vous pourrez me recevoir demain à mon retour. En attendant, demandez ce qui peut vous être utile ou agréable, en vous souvenant que cette demeure est vôtre, comme son maître.

« RAYMOND DE FALIGNY. »

Pendant quelques instants, Elfrida resta immobile, palpitante de bonheur. Enfin, ce qui était l'objet de ses vœux les plus ardents se réalisait !... et grâce à ce même Raymond qu'elle avait tant maudit ! Comme il avait réparé son erreur !... Ah ! maintenant, tout était bien oublié... tout était pardonné. Elle pourrait, sans arrière-pensée, mettre sa main dans la sienne, devenir la comtesse de Faligny.

Si, pourtant, une ombre demeurait encore... Sa mère... l'énigme troublante, le mystère qu'elle redoutait de voir un jour dévoilé, par crainte de rencontrer la douleur et la honte... Et parfois, pourtant, elle se disait : « Peut-être est-elle malheureuse ?... Peut-être aurait-elle besoin que je l'aide, soit matériellement, soit moralement ? »

Mion entra à ce moment apportant à la jeune fille un bol de lait. Elle se montrait polie à son égard et la soignait de son mieux ; mais ses manières restaient gourmées, sa physionomie froide et quelque peu revêche.

Elfrida dit, en désignant la lettre qu'elle avait

posée sur ses genoux :

– Mion, votre maître m'apprend que cet homme a avoué son crime d'autrefois... Maintenant, grâce au Ciel, l'innocence de mon pauvre père va être reconnue !

Le visage de la servante se couvrit d'une vive rougeur d'émotion.

– Ah ! il a avoué !... Eh bien ! j'en suis contente pour vous, mademoiselle... et moi, ça m'ôte un poids de sur le cœur, parce que c'était une chose dure, de penser que peut-être... peut-être le docteur Norsten était tout de même coupable, quoi qu'en pensât M. Raymond.

– Oui, c'était une impression dont vous auriez eu peine à vous délivrer. Bien d'autres se seraient trouvés dans votre cas, si nous n'avions pu obtenir cette preuve décisive... Ah ! Mion, sans M. de Faligny, sans son intelligence et son dévouement, j'aurais sans doute été victime de ce misérable, et le nom de mon père fût resté couvert de cette tache !

– Oh ! du moment que Monsieur se mettait

dans l'affaire, il devait réussir ! déclara orgueilleusement Mion. Ce n'est pas un jeune homme qui fait des embarras et qui dit beaucoup de paroles ; mais quand il s'occupe d'une chose, on est sûr que c'est sérieux, et qu'il ira jusqu'au bout... Heureusement que ce brigand ne lui a pas donné un mauvais coup, à lui aussi ! J'en ai eu bien peur, quand j'ai compris à peu près de quoi il retournait.

Elfrida dit avec un frisson :

– Oui, c'était ma crainte continuelle ! Maintenant, c'est fini de ces inquiétudes !... c'est fini de ces angoisses ! Que Dieu en soit béni !

– *Amen* ! ajouta pieusement Mion.

Puis, après une courte hésitation, elle demanda :

– Mademoiselle me pardonne-t-elle d'avoir douté si longtemps ?

– Certainement, ma pauvre Mion. C'était assez naturel, au fond... Et mon père bien-aimé m'a tant recommandé l'indulgence pour les erreurs humaines, lui qui en fut pourtant la

victime !

Des larmes montèrent aux yeux de Mion. La servante murmura :

– Oui, tout de même, ce qu’il a dû souffrir, le pauvre monsieur !... C’est terrible !... terrible !...

Le visage d’Elfrida frémit d’émotion.

– Oui, ce fut affreux... surtout pour une nature comme la mienne. Pourtant, je n’ai jamais entendu sortir de sa bouche une parole de ressentiment, non, pas même contre celui qu’il soupçonnait d’être le véritable coupable, l’auteur de son martyre.

– M^{me} Barnett demande si M. le comte veut bien la recevoir ? dit Dôm en ouvrant la porte du salon où Raymond parcourait des journaux, en compagnie de l'abbé Vidal.

Le jeune homme eut un léger sursaut.

– M^{me} Barnett ?... Oui, faites entrer..., mais pas ici, dans l'atelier.

Tandis que l'Annamite s'éloignait, l'abbé Vidal fit observer :

– Que peut-elle vous vouloir, Raymond ?... Sans doute obtenir des détails ?

– Probablement. Le mot que j'ai joint aux adieux du soi-disant suicidé était assez laconique. Mais elle a vraiment un bel aplomb... Et pour rien au monde, il ne faudrait qu'Elfrida soupçonnât que sa mère est là !

– D'après ce que vous m'avez dit, elle n'a

jamais eu l'idée que cette M^{me} Barnett pût être Loïsa d'Argelles ?

– Si elle l'a eue, elle ne m'en a du moins jamais fait part. En tout cas, il est préférable que le nom de cette visiteuse ne soit pas prononcé devant elle. Vous seriez bien bon, mon cher monsieur l'abbé, d'en avertir Mion, afin de prévenir toute indiscretion involontaire.

Tandis que le prêtre quittait le salon, Raymond passa par sa chambre pour gagner l'escalier. Sa physionomie portait la trace des préoccupations qui le tourmentaient depuis quelques jours. Il se rendait bien compte de l'impossibilité où il se trouvait de remplir la promesse faite à Frund, et quelque soulagement qu'il éprouvât d'échapper à un tel sort, il se sentait néanmoins troublé, soucieux, à l'idée de ne pas accomplir une parole donnée. Telle était dans son âme loyale la force de cette sensation qu'au cours des entretiens qu'il avait eus depuis lors avec Elfrida, Raymond n'avait pas encore reparlé de son amour, de cette demande en mariage qu'il avait adressée à la jeune fille, dans le passage secret de la Sarrasine.

Et en ouvrant la porte de l'atelier, il se demandait : « Que vient m'apporter cette femme ?... Une nouvelle épreuve, peut-être, si je la découvre plus coupable que je ne le pensais ? »

Introduite par la porte donnant sur le jardin, Loïsa apparut dans l'atelier au moment où Raymond y entrait lui-même. Elle était vêtue de noir, et un long voile de crêpe tombait devant son visage. Quand elle le releva, la lumière tamisée par des stores de toile blanche éclaira ses traits fins, son teint poudré, ses lèvres trop rouges. Mais un cerne se discernait sous les yeux, dont la douceur câline se voilait de souffrance.

– Je vous remercie de m'avoir reçue, monsieur... J'ai un double but en désirant vous voir : c'est, d'abord, de vous affirmer que je n'ai rien fait – bien au contraire – pour faciliter les tentatives criminelles qui ont été dirigées contre la vie de... ma fille.

– Frund Erlich me l'avait affirmé. Toutefois, vous comprenez qu'il soit permis d'avoir des doutes sur les assertions d'un être de cette sorte ?

– Et sur les miennes aussi, probablement ?...

Oh ! je ne nie point que vous ayez ce droit ! Pourtant, ce que je vous dis est bien la vérité ! J'ai soupçonné les desseins de Frund à ce sujet et j'ai essayé d'en empêcher la réalisation. Mais il m'a menacée de mort... et ensuite, il s'est gardé soigneusement de m'instruire de ses projets. Quand il a quitté San-Remo, soi-disant pour Paris, j'ai bien eu l'idée qu'il allait de nouveau tenter quelque chose. Mais comment le découvrir ? Comment quitter Dinah, seule et malade, sans qu'au retour il me demandât compte de cette absence ?

Raymond l'interrompit avec un accent d'âpre indignation :

– S'il vous était resté un peu de cœur, un peu d'honneur, vous deviez tout risquer, et votre vie même pour essayer de préserver la vie de votre fille, menacée par ce lâche criminel !

Une lueur de colère passa dans le regard de Loïsa.

– Vous oubliez que je ne connais pas ma fille, que je n'ai pas d'affection pour elle ! Néanmoins, quelque chose de la fibre maternelle a tressailli en

moi, quand je l'ai vue près de périr dans l'incendie de l'hôtel Charlier... Et puis, peut-être commençais-je à ce moment-là d'éprouver une secrète révolte contre les crimes de Frund.

Ses lèvres tremblèrent, tandis qu'elle ajoutait en baissant le ton, comme si elle eût craint encore d'être entendue par son complice :

– C'était une si terrible nature !... J'en ai eu pleine conscience le jour où, à propos d'Elfrida, j'ai compris qu'il n'hésiterait pas à se venger, et d'une façon impitoyable, si j'essayais de contrecarrer ses desseins... Moi, qu'il avait prétendu tant aimer ! Il m'aurait sacrifiée sans scrupules, il aurait sacrifié tout le monde à ses ambitions – sauf sa fille. Oui, l'amour paternel est le seul bon sentiment qu'ait jamais éprouvé Frund Erlich. C'est pour Dinah surtout, pour qu'elle fût très riche, qu'il voulait la fortune d'Elfrida...

– Et vous appelez un bon sentiment celui qui peut conduire à un tel crime ?... Cet homme, s'il avait encore eu quelque chose de bon dans le cœur, n'aurait-il pas dû rougir de son infamie, de

ses affreux projets, quand il se trouvait en présence de sa fille ?

– Oh ! Frund était bien incapable de cela ! Aucun scrupule n'a jamais effleuré son esprit, je puis vous l'affirmer... Aussi je ne comprends pas du tout comment vous avez pu obtenir l'aveu dont vous me parlez dans votre lettre !

– Comment ! Et bien ! devinant combien j'y tenais, il n'a accepté de le faire qu'à la condition que j'épouse sa fille ! Devant la mort toute proche, Frund Erlich est resté le même : sans remords, sans repentir, spéculant cyniquement sur la réhabilitation de l'innocent condamné par ses infâmes manœuvres, et se vengeant sur moi de son échec, en m'obligeant à cet odieux mariage. Voilà, madame, à quel prix j'ai obtenu cet aveu !

– Ah ! je comprends !... je comprends maintenant ! s'écria Loïsa. Il voulait sauver la vie de sa fille, qui se meurt d'avoir été dédaignée par vous... Mais ce mariage ne pourra se faire. L'état de Dinah s'est aggravé depuis quelques jours, et il empirera encore quand je lui apprendrai la mort

de son père, que je lui ai cachée jusqu'ici... À moins que la perspective de vous voir devenir son mari ne produise un effet favorable. Mais je ne pense pas que vous vous décidiez ?...

– Je n'aurais pas hésité à tenir ma parole, quelque affreuse que me fût une telle obligation, si cette union avait été possible. Mais contractée sous le nom usurpé de Dinah Barnett, selon la volonté de Frund, elle n'aurait aucune espèce de valeur, et je n'ai pas le droit de me prêter à ce simulacre.

– Ah ! en effet !... en effet ! C'est heureux pour vous, et Dinah aura bientôt fini de souffrir. C'est une bonne enfant, aimable et douce. Elle vous a aimé dès le premier jour où elle vous a vu, et ce fut un grand déchirement quand vous cessâtes tous rapports avec elle... Pauvre Dinah ! j'ai peur de lui annoncer la mort de son père !

Il y avait une émotion légère sur le visage, dans l'accent de Loïsa... Et cette émotion gagna Raymond, qui fit observer :

– Si elle est très mal, si vraiment elle doit vivre peu de temps, vous pourriez peut-être éviter

de lui donner ce chagrin avant sa mort ?

– Oui, peut-être... Comme elle demandera son père, je lui dirai qu'il a été appelé pour des affaires, en Amérique... Oui, je tâcherai d'arranger cela... Et maintenant, monsieur, voulez-vous me donner quelques détails sur... sur les événements... sur la fin de... de Frund ?

– Mieux vaut faire le silence sur cette fin, qui fut telle que l'avait été l'existence de cet homme. Comme je vous l'ai écrit, rien, dans ses aveux, ne peut vous compromettre... Malheureusement, il a tué un brave homme, blessé grièvement un autre...

– Et aussi Elfrida ? On le disait hier, dans un journal que j'ai lu. Blessure sans gravité, assurait-on ?

– Oui, grâce au Ciel !

Loïsa hésita quelques secondes avant de demander :

– Vous a-t-elle parlé de moi ?

– Jamais... Et elle ignore certainement que sa mère et M^{me} Barnett ne sont qu'une même

personne.

Loïsa riposta, avec quelque ironie :

– Je ne pense pas que ce soit vous qui le lui appreniez ?

– En effet, je ferai tout au monde pour lui épargner cette souffrance.

– Eh bien ! soyez sans crainte, je ne chercherai jamais à troubler sa quiétude. Quand Dinah ne sera plus, je mènerai une vie cosmopolite, la seule qui me plaise vraiment... Et Elfrida continuera de supposer ce qu'elle voudra au sujet de sa mère.

Elle fit quelques pas, puis s'arrêta devant la statue de Diane.

– C'est « elle » ?

Raymond inclina affirmativement la tête.

Pendant un instant, Loïsa considéra l'admirable effigie... Puis elle murmura, avec une intonation d'âpre rancune :

– Comme elle ressemble à son père !

– Oui !... et d'âme aussi, heureusement !

Loïsa se détourna brusquement, pour se trouver en face du jeune homme.

– Vous l’aimez ?

– Oui.

– Et vous comptez l’épouser ?

– J’espère qu’elle ne me refusera pas ce bonheur.

Un léger rictus souleva la lèvre de Loïsa.

– Oh ! elle n’aura garde de le refuser ! Vous êtes de ceux que se disputent les jeunes personnes, monsieur de Faligny... Et je pense que vous serez heureux, tous deux.

Elle fit une pause légère, avant d’ajouter :

– Adieu, j’ai voulu avoir avec vous cet entretien, pour me disculper au cas où Frund m’aurait taxée de complicité dans ses entreprises contre ma fille. Il a eu, heureusement, la conscience de n’en rien faire...

– Mais l’assassinat de ma sœur, l’avez-vous ignoré aussi, avant ?... n’y avez-vous pas aidé de quelque façon ?

– Non, je n’ai su qu’après... Je n’ignorais pas qu’il préparait autre chose – une vengeance terrible contre Valdemar, disait-il. Comme il avait été question, entre nous, d’enlever Elfrida, je crus qu’il faisait allusion à cela, qui, en effet, eût fait terriblement souffrir son père... Mais pendant qu’il habitait aux alentours, sous un faux nom et sous un habile camouflage, l’idée lui vint d’autre chose, quand il connut les rapports de Norsten avec M^{me} Serdal et l’inimitié que vous, vos serviteurs et la plupart des gens du pays conserviez à l’égard de l’étranger. Je ne sus la vérité qu’une fois le crime commis, quand je revis Frund à Paris, au rendez-vous qu’il m’avait fixé... D’abord, je fus terrifiée. Mais il était si habile !... Il avait tant d’empire sur moi et savait tellement bien donner aux pires choses une agréable apparence ! Puis la pensée des épreuves qui attendaient Valdemar me réjouissait...

Raymond s’écria, d’un ton de mépris et d’horreur :

– Abominable femme !... Que vous avait donc fait cet être admirable, pour que vous lui portiez

cette haine ?

Elle répliqua, d'un ton de froid sarcasme :

– Précisément, il était beaucoup trop admirable pour moi. Sa vertu, son élévation d'âme, m'écrasaient, m'humiliaient... J'étais faite pour aimer un Frund, – un monstre moral, si vous voulez, mais que je sentais précisément pire que moi. J'avais le vertige des abîmes, l'attrait du mal... Vous voyez, monsieur, je vous fais ma confession !

Raymond dit, avec une indignation contenue :

– Plût au Ciel que le repentir vienne un jour vous visiter ! Ah ! comme le docteur Norsten a dû souffrir, quand il vous a connue telle que vous êtes !

Un sourire de triomphe entrouvrit les lèvres de Loïsa.

– Oui, il a beaucoup souffert, parce qu'il m'aimait... Il m'avait crue bonne, simple et pieuse... et j'étais tout le contraire. Mais je ne regrette rien... je ne regrette rien !

Ces derniers mots furent prononcés avec une

sauvage énergie... Après quoi, tournant les talons après une brève inclination de tête, Loïsa sortit de l'atelier.

Raymond sonna pour la faire reconduire. Puis il revint à la statue de Diane et murmura, en considérant avec ferveur le beau visage pensif et ardent :

« Est-il possible, Elfrida bien-aimée, que vous soyez la fille de cette femme !... Vous, la vertu, l'honneur, la pure fierté ! Ah ! qu'au moins vous n'ayez jamais la douleur d'apprendre ce qu'elle fut réellement, et quelle âme trouble, sans remords, vit toujours en elle ! »

Elfrida quitta sa chambre pour la première fois, deux jours après la visite de Loïsa à Raymond. Elle était un peu pâle, un peu faible encore ; mais son état ne donnait aucune crainte et le médecin l'avait autorisée à quitter le lendemain le pavillon pour occuper une chambre dans le couvent dont l'abbé Vidal était l'aumônier. Car elle ne pouvait se décider encore à regagner la Sarrasine, où venaient de se dérouler de si tragiques événements... Et, d'autre part, maintenant qu'elle se trouvait mieux, il lui était difficile de demeurer sous le toit d'un jeune célibataire. Elle devait donc partir en même temps que l'abbé Vidal – au profond regret de Raymond qui, toutefois, n'avait pas insisté pour la conserver plus longtemps, lui-même étant trop soucieux qu'aucune ombre n'effleurât la réputation de celle qu'il considérait comme sa fiancée.

Pourtant, il n'était pas encore revenu sur ce sujet. Mais son regard, le frémissement de sa main quand il serrait celle d'Elfrida, avaient assez d'éloquence pour convaincre la jeune fille que rien n'était changé dans ses sentiments.

Cet après-midi-là, ils étaient assis tous deux sur la terrasse où Dôm venait de servir le goûter. L'abbé Vidal était allé faire sa visite d'adieu au curé du village et devait rentrer un peu tard... Raymond, en présentant à la jeune fille une assiette de pâtisserie, dit avec un sourire :

– Mion a fait aujourd'hui ses fameuses gaufres, qu'elle réussit à la perfection. La voilà maintenant bien revenue de ses préventions à votre égard et toute disposée à vous entourer de sollicitude.

– Oui, elle m'a parfaitement soignée, pauvre femme. Oh ! je lui pardonne volontiers son hostilité passée ! Grâce à Dieu, j'ai plus d'indulgence qu'autrefois... Mon cher père s'inquiétait de cet esprit d'intransigeance, de cette trop grande fierté. Plus d'une fois, il m'a dit : « Ma petite Elfrida, modère cette tendance,

apprends à pardonner, car, vois-tu, dans la vie, on a tant d'occasions de le faire ! »

– Vous avez admirablement suivi les conseils du docteur Norsten, puisque, si libéralement, vous m'avez pardonné, à moi, par la faute de qui vous avez tant souffert.

– Parce que j'ai reconnu que vous aviez alors fait votre devoir, en toute droiture... Et cette erreur, comme vous avez su la réparer !

Animés d'ardente émotion, ses yeux se levaient sur Raymond qui considérait avec une admiration contenue ce merveilleux visage dont la chaude lumière éclairait la pure et frémissante blancheur.

– Je me demande toujours, continuait la jeune fille, comment vous avez pu décider ce misérable à avouer ! L'explication que vous m'avez donnée à ce sujet était un peu vague...

Raymond retint un tressaillement. Il ne lui avait, en effet, jamais dit à quel prix Erlich avait mis son aveu.

– Mais non, je ne crois pas... Il a sans doute

pensé qu'en obtempérant à ma demande, il obtiendrait plus facilement de moi que je ne dévoile pas à la justice son faux nom de Barnett, sous lequel doivent continuer de vivre sa femme et sa fille.

– Oui, c'est possible...

Mais Raymond, à la physionomie de la jeune fille, devina quelle n'était pas convaincue.

Dôm apparut à ce moment, apportant des lettres que le facteur venait de lui remettre. Raymond y jeta distraitement un coup d'œil et, remarquant sur l'une d'elles le timbre de San Remo, la prit avec quelque vivacité.

Elfrida, voyant ce geste, lui dit :

– Je vous en prie, ne vous gênez pas pour prendre connaissance de votre correspondance.

– Le reste importe peu... mais ceci, peut-être.

Il ouvrit l'enveloppe et en sortit un feuillet où il lut ces lignes :

« Dinah est mourante. Hier, elle m'a dit : « Si

au moins, avant de quitter ce monde, j'avais pu revoir M. de Faligny !... Oui, j'ai soif de le revoir, de lui demander pardon, si je lui ai déplu autrefois en lui laissant voir que je l'aimais... Il me semble que je mourrais plus facilement. »

« J'ai cru, monsieur, devoir vous transmettre ce vœu de la pauvre enfant. Vous avez – de très bonne foi, je n'en doute pas – promis à son père de l'épouser. Mais puisque vous vous trouvez dans l'impossibilité de remplir cette promesse, ne jugerez-vous pas qu'il serait de votre devoir de donner, du moins, cette dernière joie à une mourante ?

« Le médecin croit qu'elle peut vivre encore deux ou trois jours, tout au plus ; mais la mort peut aussi la prendre d'un moment à l'autre. Si vous vous décidez à venir, hâtez-vous.

« L. BARNETT. »

Raymond abaissa le feuillet et demeura un moment immobile, son regard songeur et assombri machinalement dirigé vers l'horizon

lumineux... La pitié le saisissait, à la pensée de cette jeune fille prête à quitter la vie, et qui l'aimait... qui mourait de cet amour sans espoir, s'il fallait en croire son père... Il évoquait le fin visage de Dinah, ses yeux bleus si câlinement tendres, la souplesse harmonieuse de ses attitudes, quand elle posait devant lui. Cette jolie créature, à certains moments coquette déjà habile, lui semblait à d'autres une ingénue sincère. Mais savait-on, avec cette fille d'un tel père, conseillée, en outre, par une femme comme Loïsa d'Argelles ? Était-elle réellement si malade et ne cherchait-on pas à le faire tomber en quelque piège ?

À ce moment, il tourna la tête et son regard rencontra celui d'Elfrida, pensif, plein de pensées.

Aussitôt, il songea : « Je dois tout lui dire... la faire juge de mon devoir en cette circonstance, elle qui sera ma femme. »

– Vous m'avez témoigné tout à l'heure, mademoiselle, votre étonnement que j'eusse réussi à obtenir les aveux de Frund Erlich ?... Eh

bien ! vous n'en serez pas surprise quand vous saurez ce qu'il exigeait de moi, en retour.

– Ce qu'il exigeait ? répéta-t-elle avec inquiétude.

– Oui... Et je n'avais que bien peu de temps pour me décider, car la mort de cet homme était proche. J'acceptai le marché... l'odieux marché qu'il m'imposait. Pour qu'il avouât et que fût réhabilité le nom du docteur Norsten, je promis d'épouser sa fille.

– Vous !... Ah ! non, ce n'est pas possible !

Elle se redressait, le visage blême, le corps frissonnant, avec une telle révolte et une si profonde douleur dans le regard que Raymond, ébloui, eut en cette minute la révélation complète de l'amour qui existait pour lui en ce cœur ardent et profond, qui ne savait pas se donner à demi.

Il lui saisit la main et la pressa entre les siennes.

– Elfrida, ma bien-aimée, il le fallait pour réparer mon affreuse erreur !... Mais une impossibilité s'est dressée devant

L'accomplissement de ma promesse...

Rassurée maintenant, mais toute tremblante encore de son douloureux émoi, Elfrida écoutait le récit qu'il lui faisait des derniers moments du criminel, de la visite de M^{me} Barnett – car, naturellement, tout ce qui concernait Loïsa d'Argelles était par lui passé sous silence. Enfin, il lui montra la lettre qu'il venait de recevoir.

Quand Elfrida en eut terminé la lecture, elle leva sur lui des yeux que semblait couvrir une ombre d'angoisse, et sa voix tremblait un peu en murmurant :

– Ainsi, elle vous aimait ?... Et vous ?...

– Non, jamais je ne l'ai aimée... Jamais je n'ai aimé avant de vous revoir là-bas, Elfrida ? Mais alors, ce fut pour toujours... Quand je vous rencontrai, près de l'étang aux nénuphars rouges... vous souvenez-vous ?... en vous quittant, j'emportais votre merveilleuse image à jamais gravée dans mon cœur.

Son bras entourait les épaules frissonnantes et attirait doucement vers lui la jeune fille... Mais

elle résista et, plongeant dans ses yeux ce même regard voilé d'angoisse :

– Vous n'avez jamais aimé, dites-vous ?... Cependant, on m'a parlé de quelqu'un... Cette M^{me} Lauris, à qui M^{me} Charlier prétendait, si faussement d'ailleurs, que vous aviez raconté notre aventure...

Contre ses lèvres, Raymond appuya avec ferveur la main fine qui tremblait toujours légèrement entre ses doigts.

– M^{me} Lauris n'a jamais occupé de place dans mon cœur, difficilement accessible, et où il fallait être vous, ma très aimée, ma précieuse Elfrida, pour entrer en souveraine absolue. Soyez sans crainte, si vous voulez bien accepter de devenir la compagne de toute ma vie, jamais époux ne sera plus fidèle, plus entièrement à vous !

Elle appuya sa tête contre l'épaule de Raymond, en murmurant :

– C'est que vous pourriez me faire tant souffrir, s'il en était autrement !

Pendant quelques instants, ils demeurèrent

silencieux, tout à leur ardente émotion. Raymond baisait les soyeux cheveux argentés, si doux à ses lèvres... Puis il demanda :

– Ainsi donc, vous acceptez ?... Nous sommes fiancés, Elfrida ?

Elle leva sur lui des yeux éclairés par un chaud reflet de bonheur.

– Oui, mon ami. Je serai votre femme pour les bons comme pour les mauvais jours... Toutefois, avez vous bien réfléchi à ceci : que j’ignore tout de l’existence de ma mère, et que, si elle vit encore, nous pourrions avoir des ennuis – peut être fort sérieux – de ce côté ?

– J’ai réfléchi à tout, et les plus grands ennuis du monde ne me feraient pas renoncer à celle qui est maintenant maîtresse de ma vie, de mon cœur, de toute ce que je possède.

– Mon cher, cher Raymond !

Ils se regardaient avec une joie passionnée... Elfrida murmura en souriant :

– Dire que nous nous détestions tellement, pourtant !

– Quelle sottise de ma part ! Vous étiez une enfant si charmante !... Et vous avez souffert par mon mauvais caractère...

– Oh ! le mien n'était pas non plus parfait ! Nous vous valions, je crois, en fait d'orgueil... Et il nous reste encore une bonne dose de ce terrible défaut, monsieur de Faligny, soit dit sans vous offenser.

Il sourit au regard malicieux.

– Vous dites vrai, je le reconnais sans peine. Mais cet orgueil ne vous fera pas souffrir désormais. Voulez-vous maintenant venir jusqu'à mon atelier ? Je vous montrerai les statues pour lesquelles je me suis inspiré de vous et que je compte terminer très prochainement.

Ils se levèrent. Elfrida, étendant la main, désigna la lettre que Raymond avait posée sur la table, près de lui.

– Que répondrez-vous ?

– Que faut-il répondre, chère Elfrida ?

– Je crois que vous devez y aller, donner cette consolation à la pauvre fille... Oh ! Raymond, je

comprends que ce doit être douloureux de vous aimer et de ne rencontrer chez vous qu'indifférence !

Raymond frémit de bonheur à ce nouvel aveu d'amour si profond, si noblement sincère. En serrant plus fortement la main tiède qui s'abandonnait dans la sienne, il murmura passionnément :

– Qu'est-ce pourtant que son cœur près du vôtre, mon Elfrida chérie ?

Le soleil, en s'abaissant dans un horizon couleur d'aurore, envoyait ses rayons affaiblis jusqu'aux fenêtres ouvertes sur le jardin fleuri de roses. L'air tiède entraînait dans la pièce banalement meublée où Dinah vivait ses dernières heures terrestres. Le pasteur – car elle appartenait à la religion luthérienne – venait de la quitter, la laissant résignée – du moins en apparence. Car, dans le secret de son cœur demeurait le persistant désir de revoir celui qu'elle aimait, de rencontrer encore ce regard dont la fierté un peu altière s'était, parfois, adoucie pour elle, au temps où elle posait devant lui et, naïvement présomptueuse, croyait arriver à se faire aimer.

Hélas ! désir sans espoir ! M. de Faligny n'avait certainement plus une pensée pour le jeune modèle si dédaigneusement écarté de lui, aussitôt qu'il avait compris le rêve ambitieux de

miss Barnett. Dinah devait donc se contenter d'évoquer son souvenir, de se représenter avec une amère, une torturante jouissance, les moindres expressions de cette physionomie, les moindres détails de ces heures passées près de lui qui, dès le premier instant, était devenu le maître de son cœur.

Par ailleurs, elle ne regrettait pas la vie. Du moment où Raymond la dédaignait, rien ne l'attachait à ce monde terrestre. Son affection filiale était faible, mêlée d'une crainte vague, d'une sorte de défiance, comme si un instinct l'eût avertie des affreux abîmes qui se cachaient sous l'extérieur correct, le calme inaltérable, la tendresse paternelle de l'homme qu'elle ne connaissait que sous le nom de Barnett.

Loïsa avait été pour elle une belle-mère aimable, affectueuse en apparence ; mais la jeune fille se doutait bien que sa mort ne lui causerait qu'un médiocre chagrin.

« Je peux partir... personne ne me regrettera, en dehors de mon père qui m'oubliera vite dans la préoccupation de ses affaires », songeait-elle

en laissant distraitemment errer autour d'elle, dans la pièce ensoleillée, son regard las que déjà l'approche de la mort couvrait d'une ombre légère.

La porte s'ouvrit sans bruit. Loïsa entra et s'approcha du lit.

– Comment te sens-tu, ma petite Dinah ?

La mourante répondit faiblement :

– Pas trop mal, mère... bientôt, je serai tout à fait bien.

Loïsa feignit de ne pas comprendre le sens de cette dernière phrase.

– Certainement, je ne désespère pas du tout de voir venir une amélioration... Mais dis-moi, ma chérie, serais-tu disposée à recevoir une visite ?

– Une visite ?... Oh ! non, non !

– Pas même... M. de Faligny ?

Une faible teinte rose monta au teint blêmi ; les yeux voilés s'animèrent tout à coup.

– M... de Faligny ? bégaya Dinah.
Comment ?... Pourquoi ?

– En faisant une course, tout à l’heure, je l’ai rencontré de passage à San Remo. Il m’a demandé de tes nouvelles, car il avait appris ta maladie. J’en ai profité pour lui dire que tu aurais grand plaisir à le revoir, et, très aimablement, il m’a répondu : « Je serai heureux moi-même d’assurer miss Dinah du bon souvenir que j’ai conservé d’elle. »

La pauvre Dinah n’était pas difficile à tromper, surtout dans cet état de faiblesse qui lui rendait pénible toute réflexion. Puis, à l’heure où elle se trouvait, les raisonnements s’abolissaient. Il n’existait que cette pensée radieuse : elle allait le revoir !

– Oh ! oui, qu’il vienne, mère, murmura-t-elle.

Elle joignit ses mains, dans un geste d’extase...

Raymond de Faligny ! Elle allait le revoir ! Ah ! que Dieu était bon d’exaucer son dernier vœu !

Loïsa apparut de nouveau, précédant le visiteur... Et les doux yeux bleus, éclairés par le

bonheur, se levèrent sur Raymond, s'attachèrent avidement à lui, dès son entrée.

Quand il fut près du lit, une faible voix murmura :

– Que vous êtes bon !

Raymond, très ému, s'inclina vers la mourante.

– C'est vous qui êtes bonne, miss Dinah, de vous souvenir de moi, de désirer me voir.

– Oh ! je ne vous ai jamais oublié !

Sa main essaya de se tendre vers le jeune homme. Il la prit, la serra entre les siennes.

– Vous êtes bon ! répéta-t-elle d'une voix qui faiblissait encore.

De nouveau les yeux un instant ranimés se voilaient. Raymond comprit que la fin était proche, et une grande pitié le serra au cœur, devant cette enfant qui mourait peut-être de l'avoir trop aimé.

Maintenant, les lèvres pâles laissaient échapper des mots sans suite, que l'oreille

percevait à peine :

– L’atelier... Raymond... Fâché ! Il aime... C’est l’incendie... Il la regarde... Oh ! comme il la regarde !

À cette dernière phrase, prononcée presque distinctement, Raymond sentit frémir les doigts qui se glaçaient entre les siens.

Puis si bas, si bas qu’il la devina plus qu’il ne la comprit, la mourante murmura :

– Mon Raymond !

Son regard s’attachait sur M. de Faligny, avidement, avec tout ce qui lui restait de vision.

Et il demandait quelque chose, il suppliait...

Cette prière, Raymond la comprit. Dans la profonde émotion qui le saisissait devant cette agonie, sa pensée alla chercher Elfrida, l’interrogea... Et il eut l’intuition de ce qui lui serait répondu, si réellement sa fiancée avait été présente :

« Donnez-lui cette dernière joie, Raymond. Ce sera une façon de remplir la promesse faite à Frund Erlich, qui voulait que sa fille fût heureuse

par vous. »

D'un geste doux, Raymond glissa son bras sous la tête blonde et mit un baiser sur les paupières tremblantes.

Un frémissement agita Dinah des pieds à la tête. Elle murmura d'un ton d'extase :

– Raymond... Heureuse... bien heureuse...

Puis elle appuya sa tête contre la poitrine de Raymond et ne bougea plus. Il sentait les battements de son cœur, qui, peu à peu, s'affaiblissaient, devenaient intermittents.

Un quart d'heure plus tard, elle rendait paisiblement le dernier soupir entre les bras de celui qui avait eu tendrement pitié d'elle, enfant innocente d'un père criminel.

Raymond reposa doucement la tête inerte sur l'oreiller, puis, se levant, adressa à Loïsa un bref salut et sortit de la chambre où Dinah venait de mourir avec le sourire aux lèvres.

Un soir de mars, deux ans plus tard, Elfrida entra dans le cabinet de travail où Raymond

dépouillait son courrier. Elle était en toilette de soirée, car tous deux dînaient aujourd'hui chez la princesse Lebrinska, cette grande dame polonaise dont l'arbitrage avait paru autrefois si menaçant pour M^{me} Charlier qu'elle lui avait préféré l'humiliation de démentir les calomnies répandues sur la fille du docteur Norsten... Au bruissement de la traîne sur le tapis de haute laine, Raymond leva la tête et une flamme de joie orgueilleuse passa dans son regard.

– Te voilà prête, Elfrida chérie ?... Je crois qu'il est un peu tôt pour partir ?

– Oui, nous avons dix minutes encore. J'ai dit à Mion d'apporter notre petite Aurore, pour que tu l'embrasses avant qu'on la couche.

Tout en parlant, Elfrida s'approchait du bureau devant lequel était assis son mari. Le satin de la robe se drapait en plis harmonieux autour de cette taille souple, élancée, d'une incomparable élégance, et sa blancheur luttait sans succès contre celle des bras, des épaules discrètement découvertes, du visage aux traits purs, éclairé par ces yeux admirables où se dévoilaient l'âme

ardente et noble, le cœur passionné que connaissait maintenant si bien Raymond de Faligny.

– Rien d'intéressant, dans ton courrier ?

– Si, une lettre de Martellier... Il m'écrit qu'il a fait une nouvelle excursion en Nouvelle-Guinée. Dans le village où nous nous sommes arrêtés après notre fuite, il a appris que Valloux était passé par là il y a environ dix mois, avec une cinquantaine d'hommes bien armés...

– Valloux ?

– Oui, les indigènes se sont fort bien rappelé qu'il était un de nos compagnons et l'ont décrit à Martellier... Celui-ci a également appris que le personnage se dirigeait vers le royaume de Kidji – sans aucun doute pour recueillir de cet or dont il connaît l'existence.

– Quoi ! tu penses qu'il risquerait de tels dangers ?

– Il suppose probablement n'avoir rien à craindre avec son escorte.

– Eh bien ! je ne suis pas de cet avis ! Les

Ogeroks sont braves, adroits, pleins de ruse, et je suis presque assurée que cet homme et ses compagnons seront massacrés aussitôt la frontière franchie.

– Lui, en tout cas, ce ne serait pas une grande perte... Veux-tu lire la lettre de ce bon Martellier ?

Elfrida prit la feuille que lui tendait son mari. Tandis qu'elle la parcourait, Raymond déploya machinalement un journal du soir et y jeta les yeux... Un tressaillement agita ses épaules. Il venait de tomber sur l'entrefilet suivant :

CRIME OU SUICIDE ?

« Ce matin, dans les jardins de Monte-Carlo, on a découvert le corps sans vie d'une jeune femme, M^{me} Barnett, Américaine et actrice. La tempe était trouée par une balle de revolver qui a été retrouvé près de la morte. M^{me} Barnett jouait gros jeu et venait de faire des pertes considérables. Toutefois, elle n'avait jamais paru s'en affecter beaucoup et l'on se demande s'il ne

s'agit pas de quelque vengeance, car la séduisante étrangère avait nombre d'admirateurs dont elle se plaisait à exciter la jalousie. »

Ainsi, voilà comment avait fini la mère d'Elfrida ! Ah ! si elle savait, quel déchirement pour elle !... Mais elle ignorerait toujours, elle continuerait d'ignorer le véritable nom de M^{me} Barnett.

Elfrida terminait la lettre. Elle la posa près de Raymond et dit en souriant :

– Cet excellent Martellier !... Je pense qu'il sera tout à fait consolé quand nous le reverrons !

En parlant ainsi, elle s'asseyait sur le large accoudoir du fauteuil de Raymond et, entourant de son bras le cou de son mari, appuyait sa joue contre les souples et fins cheveux bruns.

– Crois-tu donc qu'on peut se consoler si vite d'avoir été repoussé par toi ?

Il redressait la tête pour la regarder avec une amoureuse complaisance.

– Oh ! mon Raymond chéri, tous les hommes

ne te ressemblent pas ! Tous n'ont pas ton cœur ardent et profond... Martellier est un bon garçon, mais tu le juges toi-même de nature un peu superficielle, sans beaucoup de volonté... enfin, tout le contraire de toi...

– Oui, c'est vrai... Je ne pense pas qu'il soit homme à souffrir toute sa vie... comme moi, si j'avais dû renoncer à mon précieux trésor.

Les lèvres de Raymond se pressèrent contre la fine main blanche garnie de deux bagues étincelantes. De nouveau, Elfrida appuyait tendrement sa joue contre la chevelure brune. Puis elle se redressa légèrement en disant :

– Voilà Mion.

La vieille servante entraît, portant une toute petite fille aux cheveux pâles, au teint d'un blanc neigeux, dont les beaux yeux noirs et la bouche mignonne se mirent à rire quand elle aperçut son père et sa mère.

– Eh bien ! petite Aurore, est-on sage ?

Raymond tendait les bras vers l'enfant, que Mion y déposa avec un air de joie solennelle qui

amusait toujours son maître...

Et la fidèle créature, dont le cœur se gonflait d'émotion heureuse, contempla avec un secret ravissement le groupe admirable et charmant que formaient ces deux beaux êtres si noblement unis dans le plus harmonieux, le plus profond amour, et ce petit enfant qui, en riant, tendait ses mains vers le bandeau d'or et de diamant dont l'étincellement attirait son regard, dans la chevelure de sa mère.

Raymond dit gaiement :

– Elle croit sans doute, elle aussi, que tu portes dans tes cheveux les feux du soleil, selon l'expression des bons Papous, quand ils ont parlé autrefois à Martellier de la jeune femme blanche qui vivait chez les Ogeroks. Mais je ne sais où ils ont été chercher que tu avais des yeux qu'on ne pouvait regarder en face... À moins qu'ils n'aient voulu signifier par là l'éblouissement, la fascination exercée par eux sur les pauvres mortels ?

Elfrida sourit, en prenant entre ses doigts les petites mains d'Aurore. Puis, presque aussitôt, ce

sourire disparut, et la jeune femme dit avec un accent de frémissante émotion :

– Ah ! ce pays où est demeuré le corps de mon père bien-aimé !... ce pays d'où je me suis enfuie si malheureuse, pauvre orpheline qui ne voyait devant elle qu'une perspective de périls et d'isolement !... Sans toi, d'ailleurs, je serais morte dans ce dédale de roches. Je serais morte de faim, ou bien mon corps se serait brisé au fond de quelque abîme... Petite Aurore, je te raconterai cela plus tard, je t'apprendrai quelles furent les souffrances, l'énergie, la noble indulgence de ton grand-père Norsten, et de quelle façon, toute digne de la race dont il sort, ton père sut réparer une douloureuse erreur !

FIN

Cet ouvrage est le 229^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.